LA VIE SPIRITUELLE
N° 396 Juin 1954

SOMMAIRE

L'ESPRIT VOUS ENSEIGNERA

Cris du cœur.

— Abandonnés à l'Esprit comme à l'Amour..... 563
— Dans la logique de l'Évangile..... 577
— Des étudiants parlent..... 583
— Parole, prière et louange..... 595
— Vers les sources..... 598
— On demande du pain..... 603

Quelques réponses.

— Un homme d'âge..... 605
— Un soldat..... 607
— Des séminaristes..... 612

Conclusions.

— Libres dans l'Esprit..... 615
— En toute vérité..... 619

Dans le Christ Jésus.

— La rencontre du Christ comme Personne..... 624
— Le primat de la charité..... 629
— Une exigence nouvelle de prière..... 632
— La Sainte Vierge..... 637

La parole et la louange.

— La Parole écrite : la Bible 639
— La Parole entendue : la Prédication 641
— Aspects du renouveau liturgique 646
— Tentations et difficultés 650
— L'art, la vie et Dieu 652

L'Église.

— Une découverte 654
— Une exigence de dépassement 655
— L'unité 657

Courant de vie communautaire.

— Force de ce courant 659
— Communautés 661
paroissiale 661
missionnaire 662
de foyers 665
sacerdotales 671
— Difficultés 676
— L'apport spirituel 677
communauté humaine et communauté spirituelle 678
communauté ouverte et petites chapelles 679
communauté de fonction et communauté de vie 679

Les exigences spirituelles de l'apostolat.

— Dialogue avec des missionnaires 680
— Témoignages 683
— Le cri de la misère 687

Saints et auteurs spirituels.

— Figures de sainteté 691
— Les auteurs spirituels 693

Abandonnés à l'Esprit comme à l'Amour

L'auteur de cette réponse est un laïc. Il a demandé l'anonymat. Disons simplement que ses responsabilités intellectuelles, spirituelles et l'expérience qu'elles lui ont acquis signent ce texte d'un sceau de grande authenticité.

Ce qui me frappe lorsque je pense à la vie spirituelle des chrétiens, c'est le fossé qui sépare le courant auquel je suis mêlé désormais et celui dans lequel baigna mon enfance. C'est de celle-ci que je dois partir pour aboutir à ce qui fait l'objet de ma réponse à votre enquête.

J'ai passé douze ans de ma jeunesse dans un collège de l'enseignement libre tenu par des prêtres séculiers. Ces prêtres étaient dans l'ensemble de saints prêtres, plus solides pour l'enseignement de la philosophie, du français, du latin, du grec que pour celui de l'histoire, des mathématiques, des sciences ou des langues vivantes. Cela n'a rien à voir avec la spiritualité, direz-vous. Certes, et malgré la santé et la sainteté du lieu, j'ai vécu dans mon enfance, en raison du primat donné à l'instruction laïque, une religion plus atmosphérique et institutionnalisée que positive. J'étais imprégné, marqué, encadré, plutôt que vraiment formé. La régularité et la multiplicité des prières, l'assistance aux offices, la confession obligatoire, le son de la cloche qui

rythmait notre travail, la morale toujours présente à nos yeux, sans cesse claironnée dans l'enseignement, tout cela était bel et bien. Mais cela, tout en nous faisant participer à la sensibilité comme à la rigueur d'une petite société ecclésiastique, ne faisait pourtant pas de nous vraiment des chrétiens. Est-ce parce que je pensais déjà à autre chose, est-ce parce que mes souvenirs se sont estompés ou parce que je n'avais alors aucune disposition spirituelle, mais j'ai le sentiment qu'on ne nous parlait vraiment jamais grandement, virilement, socialement ou poétiquement de Dieu. Certes, j'ai, au cours de ma jeunesse, consacré beaucoup de samedis après-midi à faire de l'exégèse ou à pâlir sur la métaphysique. Tout cela restait trop abstrait. Je sortais de l'atmosphère pieuse dans laquelle baignait le collège pour rencontrer des obligations morales indiscutables ou pour prolonger au delà des limites nécessaires le catéchisme de persévérance sous la forme la plus inutilement abstraite. En bref, il était fait appel à ma sensibilité et à mon intelligence. Il n'était guère fait appel à mon affectivité profonde, à la volonté, à la vision du monde que je me formais peu à peu, faute de mieux, moi-même. Il n'était pas fait appel à ma plus haute raison. Par contre, et de cela je garde le souvenir le plus affreux, il était fait régulièrement et pleinement appel en moi au sentiment de crainte comme à la notion de péché. J'étais un émotif. L'école des prêtres est restée dans mon souvenir une école où l'on peut certes se sentir dans une certaine mesure superficiellement heureux et humainement protégé, mais surtout comme étant l'endroit où l'on vous parle sans cesse du péché et de l'enfer.

Mgr Saint-Clair était le prédicateur attitré de nos retraites. De nombreux sermons que j'ai écoutés, figé à ma place, sur un banc de l'immense chapelle, dans l'ennui, le rêve et la stagnation, il ne me reste rien, sinon certaines images, histoires et paraboles, qui étaient dites pour qu'effectivement je m'en souvienne. Il y avait par exemple le récit de deux élèves qui ont de mauvaises mœurs, qui sont placés l'un à côté de l'autre à l'étude, et qui blasphèment la réalité de l'existence de Dieu. L'un d'entre eux meurt en quelques heures d'une crise d'appendicite foudroyante. Son camarade, un soir qu'il est seul à l'étude, méditant ses fautes passées et regardant la place laissée libre à son

côté par la mort de son complice, entend soudain à son oreille une voix qui lui crie : « Dieu existe et je suis maintenant en enfer. » Il sursaute, se demande s'il a bien entendu, s'il s'agit d'un rêve ou d'une apparition. La marque encore fumante d'une main dont les cinq doigts ont brûlé le pupitre à côté du sien lui prouve qu'il s'agit bien d'une réalité surnaturelle et que c'est son ami mort qui est venu lui porter témoignage des conséquences de leurs fautes. Notre adolescent est convaincu. Il pleure. Il se repent. Il va se confesser.

L'idée de sanction ne suffisait pas à satisfaire le besoin que nos éducateurs avaient de nous terroriser théoriquement, car dans la pratique de la vie quotidienne je n'ai jamais connu prêtres aussi affables, aussi souriants, aussi vraiment pieux. Mais le secret qu'ils avaient trouvé de ce Dieu dont l'amour était si rudement bienfaisant et de ce Christ dont le rassasiement faisait l'homme si doucement droit, ils ne savaient pas nous le communiquer. Loin de nous parler de ce qui constitue le centre éblouissant de la vérité religieuse, ils ne nous en faisaient voir que les ombres. Il ne leur suffisait pas de nous parler du péché et de l'enfer, il leur fallait encore nous obséder avec l'idée d'un tourment éternel. D'où l'histoire de l'hirondelle, que j'ai entendue presque chaque année à chaque retraite du Saint-Esprit, qui passait une fois par siècle pour effleurer de son aile une immense sphère lisse. La sphère avait le même volume que cette terre sur laquelle nous vivons et qui nous semblait alors immensément énorme. Il fallait des millions et des millions de siècles à l'hirondelle pour user la sphère. Lorsque après tant de temps celle-ci avait achevé son travail, lorsque l'hirondelle volait dans un ciel vide, l'éternité de l'enfer n'était pas encore commencée. Pourquoi aucun d'entre nous ne s'est-il jamais levé de son banc pour interpeller l'évêque bedonnant qui jouissait en chaire de nos figures effrayées et pour lui demander raison de cette parabole ridicule, de cette hirondelle éternelle à ailes inusables et de cette sphère inutile qui venait encombrer stupidement la splendeur réelle des sphères célestes, où les galaxies innombrables, poursuivant des évolutions rigoureuses, chantent toutes ensemble, à leur manière, dans le dense et nébuleux éther, la gloire confondante du Dieu créateur.

Ah! qu'il était court et revêche, le pauvre Mgr Saint-Clair, et que la retraite de fin d'études qu'il nous prêcha était stupide en un sens! Bien sûr, il arriva à ses fins. Les adolescents tourmentés que nous étions firent de bonnes confessions. Mais, pour obtenir ce résultat, il nous parla pendant trois jours de l'enfer éternel comme autrefois et des différentes étapes de la syphilis, ce qui était un sujet neuf qui nous émoustillait davantage. Et pourtant, c'était le mois de juin. La campagne bretonne éclatait de vie. Tout disait encore la splendeur de la création. Tout portait autour de nous, les arbres en fleurs comme la surface lisse de la rivière, la griffe de Dieu. Tout incitait à aimer positivement, fortement, grandement, unanimement, Celui qui est à la fois l'origine et le but de tous. Mais de cela notre prédicateur n'avait cure.

Le péché, le péché... Toute l'éducation chrétienne que j'ai reçue tourne autour de ces deux syllabes. Bien entendu, il s'agissait du péché de chair, de la joie splendide et totale que peut donner à un homme normalement constitué le corps de la femme lui aussi voulu par Dieu. L'orgueil de l'esprit jouait un très petit rôle dans ce milieu où tout le monde était d'accord pour reconnaître la suprématie de l'Église et la légitimité d'un régime monarchique. Quant à l'avarice ou à l'ambition qui dévoraient tant de gens autour de nous, il n'en était jamais question. Pas plus que de l'exploitation des ouvriers par leur patron ou de la fraternité bouleversante, pour des chrétiens qui en ont pris conscience, qui relie les hommes entre eux. Obéir à ses parents, aux prêtres auxquels ils nous avaient confiés, ne pas pécher, c'est-à-dire être physiquement pur, craindre l'enfer, c'était tout ce qui nous était demandé et c'était purement négatif. Et comme, à part quelques exceptions remarquées, nous appartenions à des familles jansénistes, l'éducation chrétienne que nous recevions chez nous venait aggraver celle que nous recevions au collège, et je me souviens de mes hésitations le matin pendant ma toilette : je n'avais le droit de découvrir des parcelles de peau que les unes après les autres, afin de ne pas me sentir ou de ne pas me voir nu.

Un christianisme individualiste, moralisateur et idéaliste, voilà quelles étaient mes cartes au départ il y a quarante ans. Le

courant spirituel qui nous portait et qui avait fait, en province, depuis deux siècles, tant de bons chrétiens était, de surcroît, conformiste. Il était entendu, ou presque, que tout le monde se ressemblait, que les saints n'éprouvaient pas de difficultés à pratiquer leur religion et que tous les problèmes spirituels se résolvaient suivant les mêmes vieilles méthodes éprouvées. Il est étonnant que j'ai pourtant gardé un bon souvenir de ces années où, replié sur moi-même, je vivais dans la crainte de commettre une faute, un de ces fameux péchés qui font mériter l'enfer. Il est également étonnant en un sens que je ne sois resté au sortir de cette étrange usine à fabriquer des chrétiens que deux ans sans pratiquer. Que voulez-vous ? Le pli était pris. Il était mal pris, mais il l'était. La gêne à l'avenir ne devait être que pour moi. J'avais été mal marqué, mais j'avais été marqué pour toujours. La grâce avait mystérieusement atteint le centre de moi-même. Elle commençait à me travailler. Elle n'a sans doute pas fini de le faire et je vis désormais heureux et écartelé comme l'arbre dans lequel le bûcheron a commencé d'enfoncer la hache, que l'air et le soleil pénètrent directement pour la première fois et qui sait qu'il va cesser sa vie végétative pour devenir meuble magnifique en quoi il plaira au menuisier de l'univers de le transformer.

Je ne puis raconter ici mes cheminements et les voies singulières, souffrances et péchés, épreuves de toutes sortes, par lesquelles il a plu à la grâce de passer pour me faire atteindre, clopin-clopant, difficilement, et d'une façon perpétuellement menacée je pense, l'état d'insensible sérénité auquel je suis parvenu aujourd'hui. Mais si j'ai insisté trop longuement sans doute sur les gaucheries et les maladresses de mon premier âge, c'est pour mieux vous faire comprendre combien j'admire aujourd'hui les courants spirituels différents de ceux qui faillirent m'éloigner du Christ après me l'avoir donné, et pourquoi je rejette furieusement, désormais, d'un seul bloc, le moralisme, l'individualisme et l'idéalisme. Au fond, c'est le courant missionnaire avec lequel j'ai pris contact au cours de ces vingt dernières années qui m'a peu à peu, sans que je m'en aperçoive, donné le goût de tenter de déboucher, directement, allégrement, et sans autre souci que d'aimer, dans les plaines éternellement verdoyantes où les justes

peuvent faire halte et planter leur tente. Et encore ce mot de juste, je ne l'aime guère, car je vis plus volontiers avec les pécheurs, avec ceux qui sont excessifs, qui se dirigent vers Dieu en butant ou à reculons, ou en rampant même parfois sur le ventre, mais d'une façon irrégulière ou lente, en tout cas par des voies anormales.

Mais puisque vous posez des questions précises, avant d'aller plus loin, je vais tenter de répondre à certaines d'entre elles et de vous dire ce qui me semble important : c'est, excusez cette monstrueuse et tonitruante banalité, *le sentiment de la réalité de Dieu*. Oui, l'Innommable, l'Inconcevable existe dans son éternelle plénitude. Nous ne sommes que des grains de sable accrochés à la grève sans fin qui borde la mer mystique, si souvent traversée d'orages, de sa présence admirable. Et c'est cette réalité de Dieu qui est le commencement de tout. C'est parce que quelques dizaines de milliers de militants essaient de la vivre en France que le ciel de notre Église est désormais tout sillonné d'éclairs. Mais attendez l'accalmie et vous verrez comme les terres atteintes sont riches et reposantes. En tout cas, puisqu'il vous faut des noms de livres, c'est dans *Les Bras étendus*, de Germaine Dupuis, dans les œuvres de Simone Weil ou d'Evelyn Waugh, dans les romans de Graham Greene, dans le journal de Julien Green que j'ai vraiment rencontré Dieu pour la première fois. Je voudrais pouvoir vous dire autre chose. C'est ainsi, et je ne m'en dédis point. *La Fin d'une liaison* ou certaines phrases du journal de Julien Green ont été plus importantes pour moi que toutes les prédications. C'étaient des histoires avec des hommes et des femmes pécheurs comme moi, fraternels comme je tente de l'être, qui se trouvaient aux prises avec le surnaturel dans des conditions de vie, de tentation ou de défaillance semblables à celles que nous pouvons nous-mêmes connaître. Les prédicateurs, même les meilleurs, restent bien trop abstraits, et puis ils nous parlent comme si nous étions des justes, comme si en nous, par une sorte de complicité préétablie, la nature et la grâce communiquaient sans heurts, sans rupture et sans difficultés. Hélas! nous ne sommes que des pécheurs, et c'est en général par le trou béant de nos fautes que la grâce s'infiltre, passe et fait tout éclater.

Il faut bien parler aussi de saint François de Sales et de la rencontre que j'en fis voilà quelques années, alors que les armées allemandes occupaient notre pays et que nous avions des loisirs involontaires pour réfléchir. Merveilleuse découverte que celle-ci et que celle de l'École française de spiritualité née de la Contre-Réforme. L'évêque d'Annecy m'apprit une grande chose : l'importance de la volonté et que notre sensibilité compte pour rien. Bien sûr, je m'entends et vous m'entendez aussi. Notre sensibilité humaine existe. Elle nous tord, nous exalte, nous trompe, nous enchante ou nous meurtrit à chaque instant. Elle compte, mais nous ne devons pas compter avec elle ou compter sur elle, si nous voulons tenter de tenir notre âme en main, en retraite, dans la retraite que le Seigneur lui a préparée au fond d'elle-même. La volonté nous aide à prendre notre âme en main pour l'abandonner ensuite entre les mains de Dieu afin que sa volonté soit faite. Mais qu'il s'agisse de l'union avec le Seigneur, ou qu'il s'agisse de la faute qui nous coupe et nous écarte de lui, saint François de Sales, qui est, en date, le premier spirituel des temps modernes, nous apprend deux choses sensationnelles. Les méthodes anciennes sont périmées dans ce qu'elles avaient de trop matériel, de trop uniforme, de trop strict, de trop conventuel en un mot. A l'homme moderne mêlé au monde, vivant avec des hérétiques, il faut une spiritualité sur mesure, unique dans son inspiration certes, mais variable suivant les situations sociales et les conditions de vie. A chacun d'aller vers Dieu en prenant la route qui s'ouvre à lui et qui est une route du monde semée d'écueils et d'embûches, malaisée à suivre, et sur laquelle nous tombons souvent de fatigue ou de distraction. Voilà un premier point. Nous sommes libres, irremplaçables, aimés spécialement par Dieu, conformes à l'idée unique qu'il se fait de nous, à ce nom inconnu par lequel il nous a tirés du néant et auquel nous devons répondre peu à peu sans savoir de quelles lettres il se compose. Dieu nous a faits sur mesure. La famille dans laquelle nous grandissons, la vie civile, guerrière ou religieuse que nous menons, les gens avec lesquels nous sommes en rapport dans ce mystérieux et multiple rapport du temps des hommes doit nous permettre de donner cette mesure, notre mesure.

Mais il est un autre enseignement sensationnel de saint Fran-

çois de Sales : celui dans lequel il nous affirme que sentir et consentir sont deux choses différentes, tant sur le plan du péché que sur le plan de la grâce. Un million de tentations, si violentes et salissantes soient-elles, sont séparées malgré tout du péché, du manquement à l'amour de Dieu ou des autres délibérément voulus, par un fossé infranchissable. Ce sont deux mondes. C'est étonnant pour les idéalistes que nous sommes encore parfois demeurés. C'est pourtant vrai. Il est bien, bon, salutaire et véritable d'admettre que notre corps fait de boue participe aux imperfections et aux remous qui agitent la matière, que notre énergie vitale cherche à s'amplifier et à s'épanouir dans l'égoïsme et dans la fausse transcendance. Les tentations nous assaillent et nous traversent. Nous ne sommes pas naturellement purs. Malgré tout, il faut la volonté expresse de péché pour qu'il y ait volonté expresse de consentir. De même la grâce sensible une fois ressentie ne suffit pas à nous unir à Dieu. Elle n'est qu'une preuve de l'existence du monde surnaturel, qu'une incitation à nous mettre en route, un privilège, une indication que nous sommes appelés ou dans la bonne voie. Pour le reste, pour que nous nous mettions effectivement en marche, pour que nous consentions vraiment et continûment à répondre, pour que nous prononcions le « oui » nuptial, comme dit Simone Weil, avec les conséquences épouvantables de séparation ou de déchirement que celui-ci entraîne, il faut l'intervention décisive, cruelle et persévérante de la volonté. Vouloir avec esprit de suite, avec ténacité, consentir une vie à la mesure que Dieu nous a choisie et qui n'est exactement semblable à aucune autre, à rien de ce qu'on trouve dans les livres dits de piété, vouloir cela sans se laisser troubler par les difficultés de la route, c'est tout saint François de Sales, mais c'est déjà aussi la spiritualité moderne.

Saint Augustin, celui des *Confessions* ou de la *Cité de Dieu*, celui du *Aime Dieu et fais ce que tu voudras*, est assez inépuisable aussi. Et saint Thomas d'Aquin donc, lorsque nous savons briser la coque de sa méthode pour atteindre au suc de sa si grande, spirituelle et raisonnable raison. Le P. Sertillanges, qui savait si bien le traduire, notamment dans l'admirable *Catéchisme des incroyants*, fut à beaucoup d'entre nous d'un grand secours.

Nous avons appris aussi à aimer la messe où nous chantons la louange de Dieu avec le prêtre et la communauté des fidèles dans et par et avec le sacrifice du Christ que nous apprîmes, lui aussi, à connaître personnellement en tant qu'homme-Dieu et que Seigneur susceptible de rassembler à travers un indescriptible amour, dans un seul corps, les hommes de toutes les races, puis dans une seule Église visible qui pèlerine à travers les siècles en route vers les derniers temps où tout sera récapitulé, vu, classé, reconnu, découvert, où plus rien ne sera caché, où la lumière inondera la foule incalculable des hommes ressuscités et désormais revêtus de leur corps glorieux. Malheur alors à qui n'aura pas cherché la lumière; mais nous ne savons pas ici-bas si nous sommes dans l'ombre ou près du soleil, et parfois nous nous croyons en paix avec Dieu, alors que nous sommes loin de lui. D'autres fois, nous sommes assurés d'être délaissés et perdus, de pécher, alors que nous sommes peut-être tout proches du bien suprême. Non, vraiment, nous ne savons rien mais, ce qu'il est permis d'imaginer, c'est qu'il faut se laisser porter par l'esprit au milieu des autres hommes, nos frères, par ce flot historique qui s'écoule intarissablement à travers l'Histoire depuis le dernier cri que le Christ, les bras étendus, poussa avant de mourir. Il se croyait alors abandonné du Père. Il était loin de tout, au fond de la douleur et du mépris, crucifié comme un condamné de droit commun. C'est au fond de cet abîme qu'il retourna au Père, que la lumière atteignit son comble, que l'Esprit-Saint prit son vol à travers l'Histoire, que l'Église commença sa pérégrination visible avec cette poussée soudaine du même Esprit qui soulève les saints un instant au-dessus des autres fidèles et des autres hommes et qui fait que leurs vertus héroïques répondent à l'appel des prophéties. Jusqu'au jour où, l'amour nous ayant conduits vers le jugement, le temps des hommes cessera d'être ce miroir imparfait, ce lac glacé sur lequel nos vies dessinent des figures qui s'inscrivent définitivement ailleurs.

Le christianisme que tentent de vivre les hommes du XX^e^ siècle n'est pas un christianisme moral. Pourquoi vouloir parler aux héritiers de l'éternité que nous sommes, aux hommes capables de Dieu, comme dit le vieux et respectable Bérulle, du péché,

des frontières entre le bien et le mal ou des limites que nos actes ne doivent pas franchir ? Il s'agit de bien autre chose que de tabous, d'interdictions ou de cette poussière à nos chaussures, de ces taches sur nos habits que font les péchés que nous avons commis ou que nous pouvons encore commettre. Pourquoi toujours gratter ses poux ? Pourquoi toujours battre sa coulpe ? Pourquoi ramasser sans cesse la part de vilenies corporelles et de jalousie terrible, de vanité intellectuelle que nous portons originellement en nous ? Pourquoi donner à nos prêtres ces soutanes noires et ces figures attristées ? Pourquoi nos séminaristes sont-ils maigres d'épaules, myopes, timides et un peu courbés ? La religion du Christ n'est pas une religion triste et de tout repos. Ce n'est pas un code de la route pour un apprenti automobiliste. C'est la respiration même de l'âme et du corps. C'est la foi en Dieu sans cesse cultivée lorsqu'elle a été découverte. C'est la fraternité folle et bouleversante, joyeusement pratiquée avec nos compagnons de route : clochards, syndicalistes, mulâtres, prostituées, bourgeois vertueux ou ministres, c'est la participation difficile à l'amour crucifiant que le Christ a porté à tous les hommes, c'est la trace du Dieu retrouvé sur les routes de pèlerinage, à la cime des montagnes, dans le volume équilibré des flots subitement apaisés et irrités. C'est la contemplation de la variété de son génie créateur partout visible, dans la multiple nécessité des espèces animales, dans la profusion splendide des forces végétales, dans la beauté d'expression de tous les visages humains. Ah! mes amis, passons outre. Laissons là nos ruminations, nos hésitations et nos craintes. Acceptons de courir nos risques et de nous abandonner à l'esprit comme à l'amour. L'appel que nous entendons est un grand appel capable de remplir nos vies, de les bouleverser, de les retourner, de les convertir, puis de nous entraîner vers des actes étranges ou des destins imprévus. Il faut y répondre avec élan, avec puissance, sans nous préoccuper du reste.

L'homme ancien regimbera certes. Il voudra nous ramener en arrière. L'animal, en nous, est las d'être mis en face du voile derrière lequel brille la lumière, car il n'aime au fond que les ténèbres. Il criera de peur et se cabrera à la pensée d'être dénudé, puis rejeté comme un vêtement de rechange. Et pourtant,

c'est ce même animal, cet indispensable animal, cet ancien compagnon de route qui nous permet d'avancer sur le chemin jusqu'au moment où le voile enfin se lèvera. Ménagez-le, trompez-le, comptez avec lui, dites-lui de bonnes paroles et donnez-lui de bons coups d'étrier. C'est un déchirant ami qu'il faut rudement remuer et souvent flatter de la main. Et surtout pas de découragement si l'animal et l'égoïsme semblent l'emporter. Notre christianisme est réaliste. Il tient compte de ce corps, de nos imperfections, de nos faiblesses, de nos chromosomes, de nos hérédités, de la chaleur de notre sang, de ces illusions qui habitent notre imagination et des particularités de notre destin. Il serait stupide de nier cet extraordinaire complexe qu'est l'homme avec les rythmes de sa vie corporelle, avec ses appétits à certains moments particulièrement déchaînés, avec son subconscient, avec ses maladies. Un ulcère à l'estomac vous rendra méchant par moment. Une épilepsie larvée livrera un intraverti à la sensualité. Il est des caractères timides, il en est d'autres qui sont extravertis et qui se répandent en activités variées. Il y a des passionnés et des sentimentaux. Leur vie spirituelle est fonction dans une certaine mesure de leur physiologie et de leur caractérologie. Il est d'autres chrétiens qui sont pauvres et qui vivent pressés dans des chambres surpeuplées et mal odorantes, livrés à toutes les promiscuités. Il en est qui sont riches qui se créent des problèmes psychologiques inutiles parce que l'argent leur permet d'échapper à ce qui fait l'essentiel de la condition humaine. Il en est d'humiliés qui sont perpétuellement tentés d'humilier les autres pour soulager une ancienne ou récente brûlure. Il en est de tristes ou de gais, de prudents ou d'excités, de méticuleux, alors que certains vont d'un élan à l'essentiel. Il faut tenir compte de tout cela, car pour chacun d'entre nous la voie ne sera pas la même si vous voulez les mener au seuil de la transcendance et le jugement qu'ils y trouveront sera plus ou moins indulgent suivant les conditions dans lesquelles ils auront été amenés à vivre et à livrer bataille.

Une spiritualité vraie sait qu'il n'est pas facile, j'allais dire qu'il n'est pas possible, à l'homme d'aimer Dieu avec la même continuité à chaque moment de la vie, car l'homme traverse des crises et il est double et déchiré dans son cœur. Ah! je sais,

il existe des âmes droites et pures, des personnalités intègres, des justes, enfin, qui semblent en outre répondre avec aisance à leur vocation de justes. Le juste est celui pour lequel il existe, par suite d'une attention particulière de Dieu sur lui, une sorte de coïncidence, une complicité entre la nature et la grâce. L'équilibre des facultés, la santé parfois, une jeunesse heureuse sont à l'origine de cet accord qui permet au juste de répondre avec sérénité à l'appel entendu. Mais prenons garde qu'il est peu de vrais justes et de les confondre avec les Pharisiens. Les pécheurs, la race grouillante et sympathique des pécheurs, des excessifs, des tourmentés, des compliqués, des passionnés, des mal fichus, de ceux qui ont souffert, remplit le monde de ses pitreries inutiles. Mais par le trou béant du péché, il arrive que passe la grâce à qui tous les moyens sont bons, et renversé au bord de la route, déçu de n'avoir rien gardé entre les mains de ses biens mortels qu'il poursuivait avec tant de hâte, le pécheur découvre à son tour le Christ. Il connaît le cœur de l'homme pour en avoir parcouru, au cours de ses tribulations, tous les méandres. Il sait la violence de l'amour pour avoir voulu posséder des choses matérielles. Lorsqu'il entend l'appel à son tour, le pécheur expérimenté se lance dans cette nouvelle aventure et tente de répondre avec ferveur. Hélas! il n'est pas au bout de ses peines. La nature, mal formée ou mal traitée en lui, doit subir une grande violence pour accueillir durablement la grâce. Que de reprises et de redites alors, que de rechutes, que de gémissements et de souffrances! Mais il n'importe. Le jour où le pécheur s'est mis en route, il est capable, s'il persévère, s'il est entouré de compréhension et de magnanimité, d'aller très loin, car il est subtil, il a l'esprit large, il a souvent fréquenté de très curieuses contrées, il a déjà pratiqué avec étonnement une sorte de fraternité retournée. Il connaît l'homme et il a foi en lui. Il voit grand. Il ne savait pas, avant de se convertir, trouver sa bonne respiration. Donnez-lui-en les moyens. Laissez-le faire appel à ce second souffle qu'il possède pour avoir déjà tant lutté contre la vie. Il ira loin, alors, si les petits curés ne le mangent pas. Il saura aimer les autres.

Et voilà la dernière chose que nous avons apprise de notre époque, de ses recherches et du mouvement missionnaire. Nous ne ferons pas notre salut seul. Le malheur du monde nous en-

toure sous toutes ses formes. Il se ramène à un seul : se sentir définitivement séparé des conditions moyennes d'existence sans en être personnellement responsable. Si la séparation n'était pas définitive, il y aurait seulement souffrance et non malheur. S'il y avait à l'origine de l'état qui crée le malaise une faute personnelle, nous serions en face d'un châtiment et non pas du malheur. Oui, le malheur se ramène bien à ce sentiment d'être mis à part définitivement sans avoir choisi ou voulu cet état. Les vieilles filles en mal d'affection sont séparées du gros du troupeau. Les infirmes et les pauvres aussi. Ils se sentent rejetés. Ils n'ont pas eu leur part de lumière, de santé ou de biens matériels dont les autres se repaissent. Il nous appartient de tenter d'apaiser fraternellement leur désespoir et c'est un devoir de charité. Mais il est dans le malheur humain des situations qui relèvent de la justice et d'une certaine conception optimiste de l'efficacité de notre action. Je pense qu'un chrétien doit aimer les autres et, parce qu'il les aime, à la fois croire et ne pas croire au progrès. Il faut donc aider les savants à trouver le moyen de guérir les maux de l'humanité souffrante, c'est un devoir de justice. Il faut aider l'homme politique à construire une cité meilleure en commençant, puisqu'il s'agit, pour nous, de la France, par la construction de logements nombreux, larges et convenables. Là encore, il s'agit d'une exigence de la justice. La tentative de domination du monde matériel, physiologique et politique dans lequel notre civilisation est engagée, ne peut pas nous laisser indifférents, justement parce que nous sommes chrétiens. Dans la mesure où elle aboutit, elle fait l'homme plus libre, plus responsable et peut-être parfois moins malheureux. *Il y aura toujours des pauvres parmi vous*, a dit le Christ. Certes, mais c'est une parole dite pour que les pauvres acceptent leur état, ce n'est pas une justification de notre égoïsme. Nous devons faire tout ce qui est nécessaire pour mettre un terme à cette part du malheur humain qui nous entoure, qui dépend de nous et dont nous sommes solidairement et personnellement responsables. La civilisation dans laquelle nous sommes engagés a rapproché les hommes. Elle a multiplié les villes et les moyens de communication, c'est-à-dire les contacts et les échanges. Elle nous a mêlés aux autres. Elle a développé les besoins, les souffrances

peut-être, les moyens de l'action scientifique et sociale. Un chrétien n'a pas le droit de ne pas s'en servir. Il entretient dans les communautés au sein desquelles il vit — c'est le paradoxe de notre religion — des rapports personnels avec chacun de ses proches. En même temps, il reste responsable de la bonne marche de l'ensemble. La fraternité chrétienne commence sans doute avec ce sourire attentif que nous offrons à l'ami qui nous importune de son bavardage, mais il ne s'achève qu'avec l'engagement syndical et politique afin que soient réalisées les réformes nécessaires à l'établissement d'une certaine justice ou au respect de la paix. Nous serons jugés. Nous faisons chaque jour notre jugement en fonction de la justice et de notre engagement humain. Notre attitude devant le problème du malheur comptera davantage que nos défaillances charnelles ou que nos péchés d'ambition.

Un christianisme sur mesure et de grand vent, un christianisme actif et positif, un christianisme de foi et de fraternité, de charité et de justice, ce christianisme qui ose prendre ses risques sans pour autant engager la nécessaire transcendance de l'Église, voilà ce que nous avons peu à peu découvert grâce au mouvement missionnaire en France. Il s'agit d'un christianisme créateur qui nous place au centre du monde, nous rend accessibles à tous, accueillants à tous, amoureux de la nature. Le centre de cette spiritualité reste le sacrifice de la messe. Somme toute, il s'agit d'un christianisme de lutte et d'engagement qui nous mène à Dieu par des chemins que nous n'avons pas choisi de prendre, mais dans lesquels il nous faut persévérer, qui nous fait haleter et crier sur la route, mais qui nous laisse l'âme joyeuse. Pourquoi ne dirions-nous pas encore une fois que le courant apostolique de ces dernières années qui a renouvelé l'Église de France nous apparaît important certes, mais qu'il doit beaucoup à l'admirable et libre spiritualité dominicaine? Lacordaire fit bien de la rendre à la France. Elle ne sera pas ôtée à notre pays, car elle reste sa chance, sa grandeur et son meilleur atout religieux.

★ ★ ★

Dans la logique de l'Évangile

Voici ce qu'écrivait le P. de Foucauld :

> Regardons les saints, mais ne nous attardons pas dans leur contemplation, contemplons avec eux celui dont la contemplation a rempli leur vie. Profitons de leurs exemples, mais sans nous y arrêter longtemps ni prendre pour modèle complet tel ou tel saint, et en prenant dans chacun ce qui nous semble plus conforme aux paroles et aux exemples de Notre-Seigneur Jésus, notre seul ét véritable modèle, et nous servant ainsi de leurs leçons non pour les imiter eux, mais pour mieux imiter Jésus.

Maintenant qu'il est mort, — et que sa cause de béatification est introduite, — ces paroles peuvent être reprises en ce qui le concerne : regardons-le, mais ne nous attardons pas dans sa contemplation. Contemplons avec lui Celui dont la contemplation a rempli sa vie.

A l'heure actuelle, il y a incontestablement (nous en recevons quotidiennement le témoignage) un appel du P. de Foucauld. Un appel qui monte mystérieusement du désert et qui fait plus court le chemin pour répondre à l'unique appel : le « Viens et suis-moi » du Seigneur.

> Il entre dans ta vocation, dit Jésus, de crier l'Évangile sur les toits, non par ta parole, mais par ta vie[1].

Effectivement, au pied du mont des Béatitudes, en silence, nous rencontrons le P. de Foucauld. Il est là, debout, jour et nuit, planton de l'Évangile. Son appel silencieux résonne au plus creux de la prière comme au plus fort de la mêlée humaine.

1. *Écrits spirituels.*

Si tant de créatures entendent cet appel, peut-être est-ce précisément parce que le Frère Charles n'est pas un modèle, mais simplement un guide cheminant avec nous, fraternellement, au long de la route, pour nous mener à Celui qui est le « Modèle unique » et qui, seul, comblera notre faim et notre soif.

Si tant de laïcs entendent cet appel du Frère Charles, sans doute est-ce parce qu'allant droit à l'essentiel, il ne fait pas de compartimentage. Son appel va (tout en les respectant) par delà les distinctions d'ordre monastique (entre moines et laïcs) et d'ordre canonique (entre laïcs et clercs). Son appel se situe sur le plan de la foi pure, du dialogue de la créature avec son Créateur.

C'est l'appel à un amour de ressemblance.

> Tout cœur qui aime désire ardemment ressembler en tout au Bien-Aimé : la ressemblance est un degré de l'union, et l'union est ce à quoi tend nécessairement l'amour par sa nature même [2].

Et tout baptisé, du fait qu'il porte le sceau du Christ, est normalement appelé à l'amour de ressemblance. C'est pourquoi, quelle que soit la grâce mystérieuse de son appel, le P. de Foucauld n'a pas de spiritualité à proprement parler. Il est simplement là, nous découvrant le visage crucifié du Dieu d'Amour. *Jesus-Caritas*.

Nous ne puiserons la force de l'imiter qu'en vivant dans son intimité, « en tête à tête avec lui ».

La créature humaine que nous aimons, notre plus cher désir est de nous trouver seul à seule avec elle, dans la félicité de sa présence humaine.

En face de Jésus, l'Ami unique, notre unique désir sera d'être avec lui, là où il est, dans sa Présence réelle, et de passer ainsi de longues heures avec lui, faisant taire notre âme pour l'écouter, lui, dans le silence, ou plus simplement encore pour être avec lui dans la joie aride et non sensible de sa Présence.

2. Texte inédit de Frère Charles de Jésus, Méditation sur l'Évangile de saint Jean, ch. 1, v. 36.

On trouve sous la plume du P. de Foucauld :

> J'ai besoin de me cramponner à la foi pour rester en prière, et je ne sais même pas si je suis aimé de Dieu, car il ne me le dit jamais.

La prière d'adoration n'est pas seulement le privilège des grands mystiques, elle est prière de pauvres gens. Elle est l'acte logique par excellence de notre foi.

Quand un ami nous parle, nous aimons à suivre ses conseils. Quand Jésus, le Modèle unique, a parlé, et que sa Parole est Vérité, d'un pôle du monde à l'autre nourriture de l'Église entière, qu'avons-nous à faire, sinon à prendre sa Parole pour pain quotidien ?

> Il faut tâcher de vous imprégner de l'esprit de Jésus en lisant et relisant, méditant et reméditant sans cesse ses paroles et ses exemples : qu'ils fassent dans nos âmes comme la goutte d'eau qui tombe et retombe sur une dalle toujours à la même place [3]...

Tout ce que l'on a coutume d'appeler la spiritualité du P. de Foucauld n'est chez lui que cette perpétuelle logique de l'Amour.

L'Évangile dit : *Ce que vous ferez au plus petit d'entre vous, c'est à moi que vous le faites*. Donc, répondra Frère Charles : « En tout humain voir Jésus, et agir en conséquence. » Plus particulièrement : lutter contre les préjugés de toutes sortes, sociaux ou raciaux, si violents de nos jours. Être du Christ avant d'être d'aucun milieu ou d'aucun pays.

> Humilions-nous et ne nous croyons pas, nous civilisés, bien supérieurs aux hommes d'il y a quatre mille ans ou aux nomades du désert. Nous le sommes, oui, par notre religion, sur ceux qui ne la connaissent pas [4].

Parce que Jésus dit d'aller aux brebis les plus perdues : se consacrer plus spécialement aux plus abandonnés et aux plus délaissés des hommes.

Parce que Jésus a vécu une vie humble et cachée : rechercher tout ce qui peut rapprocher d'une vie de Nazareth.

3. Lettre du 22 juillet 1914.
4. Petites remarques sur la Sainte Bible.

Parce que Jésus a été pauvre :

> Mon Seigneur Jésus, comme il sera vite pauvre celui qui, vous aimant de tout son cœur, ne pourra souffrir d'être plus riche que son Bien-Aimé [5] !

Parce que Jésus a été bafoué, flagellé, crucifié : rechercher l'abjection, non par goût de l'échec humain, mais

> parce que le cœur, s'il veut aimer sans mesure, doit se précipiter dans la souffrance, la pauvreté, l'abjection autant que s'y est précipité Jésus [6].

Parce que l'unique souci de Jésus a été de sauver le monde :

> Nous nous souviendrons qu'il est consacré au salut des hommes au point d'être résumé et signifié par son nom de Jésus, et nous l'imiterons en faisant du salut des hommes l'œuvre de notre vie [7].

Et parce que Jésus a dit : *Qui vous écoute, m'écoute*, Frère Charles reprend :

> Plus on est uni à l'Église, plus on est uni à l'Esprit-Saint qui l'anime. Plus on aime l'Église, plus on aime celui dont elle est le Corps, Notre-Seigneur Jésus [8].

Cette mystérieuse attraction qu'exerce le P. de Foucauld à l'heure actuelle n'est donc en définitive que celle-là même de l'Évangile. C'est la logique implacable de sa foi qui lui confère cette apparence de nouveauté.

Toutefois, la nuance particulière qu'il apporte (à cause même de cet amour brûlant), la caractéristique d'une vocation à sa suite, est la notion de gratuité : prier d'une prière gratuite, sans rien mendier à Dieu autre que son Amour et sans rien lui apporter d'autre que notre indigne adoration; vivre parmi nos frères

5. *Écrits spirituels*, p. 105.
6. Méditations sur l'Évangile de saint Jean, ch. I, v. 36.
7. Règlement des Petits Frères de Jésus, 1896.
8. Directoire, art. IV.

humains en leur donnant l'appui total de notre présence d'amitié et sans rien attendre en retour. Avoir offert sa vie à Jésus, gratuitement, jusqu'à l'immolation si bon lui semble.

Dans un monde de technique et de rendement, dans un monde de lutte, de haine et de mépris, son message de gratuité semble particulièrement bienvenu. Mais il ne faut pas se faire illusion, cette gratuité est violence de l'amour. Le P. de Foucauld était un homme de courage : « C'est une des choses que nous devons absolument à Notre-Seigneur de n'avoir jamais peur de rien. » Il a pris l'Évangile au sérieux.

> Plus qu'un anneau scellé au doigt par le baiser d'un fiancé qui part au loin, — plus qu'une relique ensanglantée léguée par la main défaillante d'un ami, — cette humble chose, qui est Dieu même, il l'acceptait à genoux, pour lui et pour nous aussi, avec le muet conseil d'amour : *faites ceci en mémoire de moi,* se donnant tout entier, comme le Christ dans la mort, à tous ceux qui sont ses prochains,

disait son ami Louis Massignon en 1928.

Et il faut avoir eu la grâce d'aller à Tamanrasset, d'avoir vécu dans le bordj où il vécut, d'avoir prié sur le sol où il priait, d'avoir marché sur le sable clair où l'atteignit la balle du Sénoussiste, là-bas, au fond du Hoggar, au milieu de quelques pauvres Touareg, dans le dénuement et l'échec apparent de son apostolat, pour comprendre tout le mystère de son actuel rayonnement.

Le 5 avril 1952, S. Exc. Mgr de Provenchères, archevêque d'Aix, et S. Exc. Mgr Mercier, évêque du Sahara, écrivaient, dans une lettre à toutes les Fraternités dont ils sont les deux Ordinaires :

> ... Les marques de cette protection spéciale de Dieu qui ne cesse de s'affirmer sur vos familles religieuses naissantes sont multiples : l'afflux des vocations dans les deux congrégations; les progrès de vie spirituelle constatés dans les membres des Fraternités; les fondations multipliées dans des pays et des milieux très divers et la bénédiction dont elles semblent être l'objet de la part de Dieu, dans des conditions d'établissement toujours difficiles;... les appels pressants venus de très nombreux diocèses et vicariats du monde entier; les encouragements reçus du Saint-Siège à plusieurs reprises; le développement de la Fraternité séculière et

l'ébauche de futurs Instituts séculiers; le retentissement du livre *Au cœur des masses*, tout cela paraît indiquer qu'il y a dans le message spirituel du P. de Foucauld une grâce offerte par Dieu à l'Église dans les circonstances présentes...

Il y a donc d'ores et déjà un sceau de l'Église porté sur ce rayonnement.

Dès maintenant universel — sur les cinq continents vivent de ses disciples de quatorze nationalités différentes et de races diverses — l'appel du P. de Foucauld s'exerce d'ailleurs bien au delà de ce qui existe institutionnellement à sa suite.

L'engagement à le suivre est multiforme; sans limites, il ne peut se définir; il est infiniment souple et infiniment exigeant, comme l'Évangile lui-même. C'est une vocation à laquelle chacun répond personnellement.

Il s'agit, en définitive, de faire le vide en notre âme, de la rendre accueil et désert pour laisser Jésus vivre en elle. Dans un perpétuel effort d'arrachement à soi-même pour voir non avec notre regard, mais avec celui de Dieu,

> Laissons Jésus vivre en nous.
> Laissons-le poursuivre en nous sa vie cachée de Nazareth,
> laissons-le continuer en nous sa vie de pauvreté;
> laissons-le continuer en nous sa vie d'universelle charité;
> laissons-le prolonger en nous sa vie d'humilité;
> laissons-le, par notre fidélité à faire pénitence,
> achever en nous ce qui manque à ses souffrances.
> Laissons-le, par notre zèle des âmes, continuer
> à allumer le feu sur la terre [9].

DENISE-MARIE BARRAT.

9. Règlement des Petits Frères de Jésus, 1896, p. 188.

Des Étudiants parlent

Enquête menée au lycée Louis-le-Grand dans les classes : Lettres supérieures 1 et 2. Premières supérieures 1 et 2.

Cette réponse n'est ni personnelle ni individuelle.

Les questions ont été posées aux élèves catholiques pensionnaires des classes de Premières supérieures et Lettres supérieures du lycée Louis-le-Grand (Paris). La réponse est faite surtout par des provinciaux de la ville et de la campagne (Saint-Omer, Strasbourg, Bordeaux, Angers, Bretagne, Savoie, Nancy, etc.).

Les « khâgneux » ont entre dix-sept et vingt et un ans. Ils sont réunis dans un « groupe tala » actif : communauté de prière, d'instruction et de méditation. La direction en est assurée par les abbés A. Brien et P. Biard.

La discussion sur quelques points de l'enquête a été faite dans une réunion où d'ordinaire on médite sur un texte de l'Écriture sainte. La fraternité spirituelle y assure une entière sincérité de la part de tous (discussion et rédaction de la réponse ont été faites en dehors de toute présence ecclésiastique).

Nous n'avons pas tenté de porter des jugements d'ensemble sur la vie spirituelle dans l'Église de France, mais, isolés par notre situation de pensionnaires dans une classe assez particulière par la formation qu'elle donne, nous apportons un témoignage qui ne s'est pas préoccupé d'être en conformité avec ce qui pourrait vous être signalé d'autre part. Les réponses ne portent que sur des points d'intérêt personnel. La pensée que nos lecteurs y trouveraient peut-être une certaine connaissance des besoins et des préoccupations d'étudiants catholiques nous a déterminés à envoyer cette réponse.

Livres-chocs. Succès de librairie.

Les khâgneux se sont montrés réticents à l'égard de la littérature romanesque qui a entouré l'apostolat des prêtres-ouvriers (Cesbron). Ils sont beaucoup plus intéressés spirituellement par les témoignages directs (brochures ou causeries) de ceux qui se consacrent à cet apostolat, pour leur honnêteté et leur humilité. Ils pensent au R. P. Loew ou à l'abbé Depierre.

Peu de livres immédiatement contemporains leur sont d'un profit spirituel (ignorance sans doute des ouvrages récents). Bernanos, au contraire, Péguy, Graham Greene (ce dernier moins généralement) sont pour eux des lectures spirituelles. Ils apprécient Bernanos, par exemple, pour le sens de l'Église, de la grâce et du démon, de la grandeur et des difficultés du sacerdoce qu'ils découvrent chez lui. Péguy nourrit leurs méditations sur l'Espérance, il a fait prendre conscience à beaucoup de la vie en eux de cette vertu théologale et de son importance pour un membre de l'Église. De Mounier, ils retiennent surtout certaines lettres, sur la souffrance par exemple; *L'Affrontement chrétien* leur semble dater et ils réagissent (depuis deux ou trois ans) en général contre toutes les formes de personnalisme chrétien qu'ils jugent d'une littérature assez facile : de Gabriel Marcel à Saint-Exupéry (une seule exception sur ce point).

Quels sont les saints, *ou les* figures spirituelles, *qui vous semblent prendre aujourd'hui un plus grand relief et avoir une plus grande force d'attraction?*

Encore une fois, la réponse n'a aucune ambition de généralité, elle ne fait que rapporter les paroles qui ont eu l'accord spontané de tous. Des personnages cités, des vertus qui chez eux nous enseignent, on pourra seulement tenter une conclusion au niveau de notre petite communauté. Il y a sans doute chez les auteurs cités bien autre chose que ce que nous mentionnons, nous ne disons que ce qu'ils apportent à tous.

— *Saint François de Sales* a chez nous un fidèle disciple qui nous a fait voir les leçons à tirer de l'*Introduction à la vie dévote*.

Ce livre et la méthode qu'il contient nous intéressent surtout parce qu'il n'est pas fait pour des « religieux », des moines, mais pour des chrétiens qui vivent dans le monde. Sans accorder aucune facilité, saint François est un médecin qui fortifie son convalescent sans lui faire peur. La méthode, toute droite et rigide qu'elle est, reste très humaine et directement assimilable pour ceux qui sont dans notre situation : laïcs et, qui plus est, intellectuels.

— L'importance de *saint François d'Assise* a été immédiatement affirmée par tous. Il est le seul dont la vie soit bien connue. De sa vie, nous tirons l'enseignement d'une totale confiance en Dieu et surtout d'une lucidité particulièrement pure lorsqu'il s'agit de reconnaître dans les moindres événements un signe de Dieu et de sa volonté. Je ne parle pas de la spiritualité de la pauvreté (pour laquelle il est tellement suivi par les Compagnons de Saint-François ou « Pax Christi »).

— *Fénelon* a été cité par l'un de nous et cette intervention a sa place ici pour l'importance accordée par son auteur à la méditation, qu'il a rencontrée constamment chez Fénelon, sur la pureté de l'enfance dont doit « se vêtir » le catholique.

— *Pascal* a été cité également pour son sens de la transcendance de la vie de la foi, pour son affirmation d'un « ordre de la charité ».

— *Sainte Thérèse d'Avila* et *saint Jean de la Croix* ont été nommés dans le même sens.

Mais sainte Thérèse nous montre surtout comment les persécutions contre les saints, à l'intérieur même de l'Église, ne doivent jamais faire perdre l'espérance, fortifient au contraire notre foi dans une Église dont le mouvement est toujours dirigé par l'Esprit-Saint, malgré les faiblesses et l'aveuglement des hommes. Nous pensons ici aux efforts de nos contemporains pour conquérir à Dieu une classe de la société qui l'ignore. Saint Jean de la Croix est pour nous celui qui a écrit : « Le Père céleste a dit une seule parole : c'est son Fils. Il la dit éternellement et dans un éternel silence. C'est dans le silence de l'âme qu'elle se fait entendre. » Il nous enseigne à rejeter de la vie spirituelle enthousiasmes et désespoirs, à y chercher constance égale et fidélité.

Nous parlions de conclusion : elle serait que nous cherchons une méthode qui apporte à notre foi une pureté à l'abri de tout romantisme ainsi qu'un attachement clairvoyant à l'Église (nous reviendrons sur ces deux points).

Quel rôle donnez-vous dans l'éveil et la croissance de votre vie spirituelle :

1° A telle *grâce* reçue, à telle circonstance qui vous a paru comme un appel manifeste de Dieu ?

Jusqu'à aujourd'hui, l'éveil de notre vie spirituelle a justement consisté dans cette reconnaissance de la trace de Dieu dans notre vie (cf. ce qui a été dit sur saint François d'Assise). Mais cette reconnaissance d'un appel de Dieu nous semble particulièrement précieuse pour le choix de notre avenir, pour la réalisation de notre vocation. Nous demanderons à Dieu de nous donner cette pureté de regard qui permet de distinguer ce qui s'est fait pour nous par sa volonté. Le fait qu'une page d'Évangile nous revienne souvent à l'esprit au cours de nos méditations privées, que la situation de l'Église ou du monde nous préoccupe, nous semble à tous être les signes d'une réponse de Dieu à nos demandes de clarté et nous engage, les uns dans une carrière sociale, les autres dans des voies religieuses et apostoliques. Les peines et les joies nous donnent l'occasion de méditer sur le *fiat voluntas tua*, dans l'humilité s'il s'agit de succès, en esprit de foi sincère s'il s'agit d'échecs. La rencontre de frères nouveaux a été pour beaucoup l'occasion de purifier leur charité (conscience plus vive de nos responsabilités ou de nos faiblesses).

2° *A la vie liturgique ?*

Le « groupe tala » est surtout une communauté de prière et ses principales activités nous ont portés à une meilleure connaissance de la liturgie (appuyée sur des lectures théoriques : *L'Esprit de la liturgie*, de Guardini, par exemple).

La pratique de la vie liturgique (mise à part la fréquentation des sacrements) nous a surtout apporté :

a) des enseignements nombreux grâce à ses textes multiples, alors que l'on peut juger la liturgie pauvre si l'on s'en tient aux

textes des messes dominicales. La liturgie de la semaine sainte que nous célébrons en commun dans un camp chaque année et à laquelle nous consacrons toute la bonne volonté dont nous sommes capables nous introduit avec plus de profondeur dans la foi au mystère de la Rédemption.

b) Un sentiment plus vrai de la solidarité de toute l'Église dans son office d'oraison et de louange, sentiment rendu conscient par une méditation sur la fête de la Toussaint. La liturgie fait tomber les cadres temporels étroits et ouvre la perspective des fins dernières.

c) Un renouveau de ferveur dans notre prière personnelle. La pratique, à l'origine peu convaincue, de la prière liturgique (communautaire) nous a en effet donné une compréhension plus complète de la prière, même individuelle, et le désir d'y suivre une méthode qui l'enrichisse (*Initiation à la prière*, de Guardini).

Vous placez la vie liturgique parmi les « moyens traditionnels » et introduisez l'idée de son renouvellement. Nous constatons que les essais de renouvellement réalisés par les mouvements de jeunesse, scoutisme, J.E.C., etc. (nous avons tous fait partie quelques années de l'un ou l'autre de ces mouvements) ne nous ont jamais permis, pour ce qui est du sacrifice de la messe par exemple, une participation semblable à celle que donne l'exploitation précise mais profonde des rituels de l'Église. Quoique latinistes de profession, nous lisons régulièrement à haute voix la traduction des textes du propre et chantons en français (grâce au R. P. Gelineau) les principaux psaumes, mais nous pensons que l'introduction au cours de la messe de chants extra-liturgiques, de cantiques, de paraphrases françaises des prières lues par le prêtre, ne donnent qu'une apparence de vie à la prière communautaire. Nous estimons, par exemple, qu'il faut à tout prix sauvegarder le silence qui accompagne les prières du canon.

3° *A la découverte de l'Église?*

Nous rejetons cette question ici, car elle est la conclusion de tout ce qui a été dit. La découverte de l'Église a été pour nous surtout une conséquence, et peut-être la marque d'un progrès dans la vie spirituelle (qu'on veuille bien ne voir là aucun pharisaïsme). Cette découverte de l'Église, sans aucun cléricalisme

auquel nous sommes tous farouchement hostiles, a accompagné, tous le disent, à la fois précédé et suivi une véritable conversion. Comme ici tout se tient, elle ne s'est pas distinguée d'une meilleure connaissance de la Personne du Christ-Médiateur, et partant d'un amour enfin sincère, sans que nous puissions dire où est la cause, où la conséquence. Sans doute le mouvement d'impulsion spirituelle est-il réciproque.

Pressentant ce qu'était l'Église, nous avons étudié son histoire et, à l'intérieur même des limites de nos programmes scolaires (1815-1914), nous avons eu l'occasion d'un approfondissement de notre foi dans l'avant-dernier article du *Credo*. Beaucoup ont été en particulier frappés par les terribles conséquences de la rébellion (Lamennais, Loisy) et par les figures opposées de Lacordaire et, surtout, du cardinal Newman. L'intérêt apologétique de l'Église nous est paradoxalement apparu dans l'étude du XIX^e^ siècle, peut-être parce que la victoire de l'Église éternelle sur les médiocrités et les erreurs de ses membres s'y montre avec le plus d'éclat.

J'ai entendu un ecclésiastique reprocher aux élèves des lycées d'État de n'avoir pas « le sens de l'Église »; or, nous affirmons, pour notre part, avoir eu au lycée la révélation, encore imparfaite sans doute, de la nécessité et de la force spirituelle du Corps mystique, et y avoir compris ce que devait être notre « obéissance » à ses ministres (cf. le numéro de 1953 des *Cahiers Talas* sur « soumission et obéissance à l'Église »).

4° *Aux pratiques ascétiques ?*

Cette question nous a spécialement retenus : notre génération a vécu, entre sept et seize ans, dans une période difficile où les restrictions alimentaires que tous subissaient ont amené l'Église à dispenser les catholiques des « pénitences » qu'elle impose en temps normal. Notre situation de pensionnaires renouvelle les dispenses de ce genre. Les jeûnes (nous arrivons à l'âge de les observer) et les abstinences ne nous ont jamais été en fait ordonnés et les circonstances nous ont ainsi détachés de ces pratiques, ou plutôt ont empêché de nous les enseigner. C'est pourquoi elles paraissent à beaucoup gratuites et superflues. Comment, dans ces conditions, pourrions-nous chercher dans les pratiques ascétiques

un moyen de faire progresser notre vie spirituelle ? On nous conseille même, ou les non-croyants nous le reprochent, de tourner les interdictions de l'Église. Dans beaucoup de bonnes familles chrétiennes, on trouve un grand plaisir à la découverte soigneuse et précieuse de « plats de remplacement » pour le vendredi. Il y aurait peut-être là un problème dont il faudrait reprendre et renouveler l'enseignement.

J. R.

J'ajoute les réponses personnelles de quelques camarades.

1° *Pèlerinages.*

Saint Jean nous parle d'*un groupe de Grecs qui étaient montés à Jérusalem pour adorer à l'occasion de la fête. Là ils abordèrent un apôtre et lui demandèrent : « Seigneur, nous voudrions voir Jésus* » (Jn, 12, 20-21).

C'est aussi pour voir Jésus que nous partons en pèlerinage : il s'agit pour nous, comme pour les Grecs qui étaient montés à Jérusalem, de rencontrer Jésus, de relier avec lui, de puiser à la source sanctifiante de sa grâce. Le pèlerinage est un départ vers un lieu où Jésus s'est manifesté, une « marche », une « montée » vers la Sagesse divine : qui ne participe pas à cette montée perd le sens du pèlerinage. Car c'est par elle que se fait le silence dans notre âme : pour quelques jours (autrefois, c'étaient des semaines, des mois), nous oublions nos préoccupations quotidiennes, nos tracas particuliers; nous nous tirons de notre bourbier, nous faisons le vide dans notre âme qui aspire à Dieu et nous nous préparons à le recevoir.

Mais l'acte d'adoration qu'est un pèlerinage ne nous sépare pas du monde comme une retraite : cette montée vers Chartres ou Lourdes, qui sont nos Jérusalem d'aujourd'hui, nous la faisons en commun : la retraite est une adoration toujours solitaire, le pèlerinage est avant tout une adoration « ecclésiale » : nous avons quitté notre bureau ou notre atelier pour nous retrouver sur la route, marchant vers Chartres ou devant la grotte de

Lourdes, tous frères devant Dieu; le pèlerinage est une manifestation de l'Église, Corps mystique du Christ, la longue tradition des pèlerinages représente cette rencontre fraternelle des hommes qui viennent adorer Jésus, cette « communion des saints » qui est le cœur même de notre liturgie.

Aussi le pèlerinage tient-il une place essentielle dans la vie d'un chrétien et peut-il même éveiller de véritables vocations : partir en pèlerinage, c'est déjà faire confiance à Dieu, mais par le silence qu'il fait en notre âme, par l'union mystique qu'il nous révèle, un pèlerinage nous apporte la grâce divine, la grâce de la joie et de la paix.

B. S.

2° *Communauté religieuse.*

« Éveil » et « croissance » de la vie spirituelle de chacun, tels sont exactement les deux apports de la vie communautaire du « groupe tala ». « Éveil » pour les élèves qui, sortant des classes terminales de l'enseignement secondaire, n'ont pas découvert le sens véritable de leur foi et continuent à vivre sur la lancée de l'éducation religieuse reçue. Beaucoup de jeunes khâgneux témoignent du rôle essentiel du groupe tala dans cette « personnalisation » de leur vie spirituelle : non seulement renouvellement ou rafraîchissement, mais conversion. Certains reconnaissent avoir perdu la foi pour avoir refusé de participer à la vie du groupe, souvent par individualisme : les khâgneux en général croient à l'échec nécessaire d'une foi trop individualiste.

En aidant chacun à « développer » sa vie spirituelle, le groupe tala ne semble pas tellement vouloir conduire au mysticisme qu'inviter chacun à purifier ses intentions et à assainir ses idées. Ce mouvement de purification est l'un des apports les plus importants de la vie communautaire : elle force chacun à se débarrasser de ses préjugés d'adolescent contre la liturgie, le culte des saints par exemple, ou inversement contre la prière trop personnelle. Beaucoup de khâgneux, entrant dans la vie spirituelle par un certain biais, n'ont pu enrichir et compléter leur vie spirituelle que par le contact ou la confrontation avec d'autres khâgneux.

Que ce soit dans l'éveil ou dans la croissance de la vie spirituelle de chacun, le rôle du groupe tala est de garantir contre la tentation de vivre seul, ou de penser seul sa foi.

G. W.

3° *Le spectacle des misères de ce temps.*

Selon certains, le spectacle des misères de ce temps devrait, en un mouvement de révolte et d'écœurement, détourner les chrétiens de Dieu. Pourtant, ne serait-ce pas le contraire qui est vrai ?

Disons, dans un témoignage personnel, l'expérience de plusieurs d'entre nous : aux alentours de la classe de philosophie, j'avais, tout en conservant des pratiques religieuses devenues formelles, perdu, à dire vrai, la foi. Mais dans le même temps, je prenais conscience de l'angoisse du monde contemporain : paix toujours menacée, guerres coloniales, misère et solitude du prolétariat, indifférence de beaucoup à tout ce qui sortirait d'un horizon très sordidement matériel. Sans doute mon activité se limita-t-elle à m'informer (peut-être trop), à signer des pétitions, à participer à d'inoffensives réunions. Je crois pourtant que l'indignation (mêlée sans doute parfois d'une âcre révolte) et surtout la compassion (elle, plus difficile à acquérir) que j'éprouvais devant la misère de l'humanité furent ce qui, dans le moment où l'amour du Christ et le sentiment d'appartenir à l'Église m'avaient quitté, me « raccrochait » à la communauté chrétienne. Maintenant seulement, je comprends que cette prise de conscience qui, sans doute, pouvait m'entraîner à des propos dénués de charité, ou à dénoncer avec un petit ricanement certaines attitudes de l'Église, était un détour providentiel, était chargée d'amour.

Il est difficile d'expliquer comment on retrouve la foi. Je pense simplement que si, lors de cette crise de ma vie spirituelle, je m'étais confiné dans un égoïste repliement sur moi-même, oublieux de la misère des autres, je n'aurais pas retrouvé l'amour du Christ. L'appel de la misère n'a pas, à lui seul, provoqué l'éveil de ma vie spirituelle, mais bien certainement, entre ma

vie de foi enfantine et inconsciente et ma vie de foi d'aujourd'hui au sein de la communauté chrétienne, elle a formé un pont et une continuité.

Dans quelle mesure cet appel de la misère spirituelle et matérielle de l'humanité concourt-il à la croissance de la vie spirituelle ? Ici encore, le fait essentiel me paraît être l'approfondissement du sens de l'Église, consécutif à la découverte de la solidarité qui nous unit dans le bien comme dans le mal. Penser la misère du monde, ou mieux, la vivre, nous interdit de dire « Je », de nous rejeter dans la solitude de notre moi. Être la souffrance de tel ou tel camarade, avoir constamment en mémoire présente la misère de l'humanité sans Dieu nous fait toujours davantage membres du Corps du Christ. La messe reprend tout son sens de sacrifice communautaire, le Memento des vivants se charge pour nous du poids et de la présence de tous ceux qui, ici ou là, connus ou inconnus, luttent, souffrent, peinent. Le Memento des morts nous relie à toute l'Église, à ceux qui ont souffert pour la justice et la paix, aux saints, aux martyrs, frères et solidaires, membres d'un même corps, responsables aussi les uns des autres. Responsables du malheur des hommes, nous sentons du même coup notre responsabilité dans la co-rédemption devant le Christ. Le sommeil, la paix facile et l'indifférence nous sont refusés. La guerre, les divisions, l'ignorance du Christ nous interdisent le repos. Angoisse donc et inquiétude, mais en même temps confiance et espérance. Si nous sentons bien souvent notre impuissance et les échecs des entreprises temporelles des hommes, nous savons que le Christ viendra au terme de l'histoire *renouveler toute chose, ... faire qu'il n'y ait plus ni mort, ni deuil, ni vie, ni douleur* (Ap., 21). Le malheur des hommes fortifie notre espérance, c'est par là qu'il est, comme le disait Bernanos, « la merveille de l'univers ».

J.-M. M.

Il me semble que notre génération, si consciente soit-elle de la misère de l'humanité, n'aime pas qu'on en fasse étalage. Il s'agit de porter secours, non de s'apitoyer. Un intellectuel sait qu'il ne peut résoudre tous les problèmes à lui seul, que c'est

la qualité de son don qui procurera en dernière analyse le meilleur bien à ses frères. L'intellectuel éprouve une sorte de pudeur devant la misère; il veut convertir le sentiment naturel de pitié en délicatesse. On ne peut relever un homme et une société qu'en s'appuyant sur eux et donc en considérant surtout les éléments positifs. Le mal n'a de sens que pour être éliminé.

4° *Mouvement biblique.*

Il me semble que les jeunes d'aujourd'hui portent plus d'intérêt à saint Paul qu'à Abraham et se rendent compte que les solutions de l'Ancien Testament sont tellement dépassées par l'Évangile qu'ils ne peuvent y apporter une longue réflexion. Au plan intellectuel, il est manifeste que, seul, le contenu de l'Évangile apporte une réponse aux problèmes d'ordre religieux et moral qu'ils se posent. D'ailleurs, si on recourt à saint Paul, c'est qu'on redoute que le charme des Évangiles (livres des Évangélistes), en procurant à des intellectuels une satisfaction esthétique indéniable, ne fasse illusion sur son véritable caractère et que, d'autre part, on se préoccupe de faire passer la vie du Christ dans des milieux très divers : ce qui est le propos même de saint Paul. (Utilisation d'un entretien avec un camarade agrégatif de philosophie.)

5° *Crise de la sensibilité chez les jeunes.*

Les quelques confidences que j'ai pu recevoir me persuadent que c'est la faiblesse numéro un, surtout pour les intellectuels, qui ne bénéficient pas de l'ascèse régulatrice du travail manuel. Au contraire, le travail intellectuel exige la constante utilisation des passions. Cela aboutit nécessairement à une catastrophe si le travail n'est pas finalisé par une œuvre sociale ou apostolique. Distinguons bien pureté et chasteté : la première est principale et donne son sens à la seconde qui est aussi très importante. A cet égard, les intellectuels se montrent volontiers sévères sur le point de la tenue extérieure, de la délicatesse des rapports; depuis

deux ou trois ans, je constate une vive réaction contre la vulgarité. Ce n'est pas du puritanisme, mais sentiment du respect de l'homme et de la femme : pour un chrétien, c'est immédiat; les non-croyants aussi, préoccupés d'une véritable civilisation, sont attentifs à ces questions. Cela peut aller de pair avec une grande liberté de langage.

6° *Les moyens traditionnels.*

Ils me semblent relever :
— de la vie de communauté,
— de la direction de conscience.

Nous avons le souci :
— de ne pas faire une communauté étouffante;
— de trouver chez un directeur plus encore prière que conseil. Que la direction ne dispense pas de la vie personnelle, qui est le développement normal de la foi. Nous souhaitons des directeurs qui nous forment à la liberté spirituelle.

N. B.

Parole, prière et louange

Esquissons les grandes lignes de la « conjoncture » spirituelle de l'Église en France actuellement, telle qu'elle se présente dans le grand public tant laïc qu'ecclésiastique (prêtres et religieux), laissant de côté « l'aristocratie » des pionniers.

Le renouveau *biblique*, dépassant le stade de l'exégèse philosophique, permet maintenant à un public nombreux de puiser aux sources de la Révélation : la phase d'*initiation* biblique à laquelle correspond la Ligue de l'Évangile sera bientôt dépassée et, par la *méditation* de l'Écriture, bientôt nous assisterons à un renouveau de la *vie spirituelle* (par exemple telles dames d'Action catholique consacrent dix minutes chaque jour à méditer l'Évangile du mois...). Bientôt, on sentira le besoin de conseils : « Comment faire oraison ? » tout comme au temps de Guigues le Chartreux, voire de l'Abbé Jean ou d'Isaac de l'Étoile. On recherchera des témoignages de vie spirituelle vécue. Dans cette ascension, de l'Écriture au mystère de Dieu qu'elle révèle, les âmes trouvent-elles les guides nécessaires ? N'y a-t-il point là *un rôle à assumer* par *La Vie Spirituelle* auprès des laïcs ? (Et aussi auprès des prêtres et religieux « ordinaires » dont la vie spirituelle s'avère d'une pauvreté effrayante.)

(Notons d'ailleurs l'attrait croissant qu'exerce actuellement la vie spirituelle : le succès des publications carmélitaines en témoigne. La curiosité suscitée par l'Inde, peut-être à cause du prestige moral de Gandhi...)

A côté du renouveau biblique, notons le renouveau *liturgique* (complémentarité des deux médiations descendante et ascendante : Bible et Liturgie). Là aussi on dépasse les stades préliminaires : archéologie... et un *sens* liturgique renaît dans l'organisme atrophié du peuple chrétien. Dans cette éducation, *La Maison-Dieu* fournit un travail irremplaçable, mais qui requiert une certaine « vulgarisation ». Tandis que la vie d'oraison demeure individuelle, l'action liturgique revêt un aspect *collectif* qui devrait

d'ailleurs exprimer la vie spirituelle, essentiellement personnelle, en une manifestation « un-animisante ». Une *tension* dangereuse peut s'établir entre la vie de prière intérieure à l'étroit dans les modes figées du XIX^e^ siècle, on va vers un éclatement ou un dégoût des offices paroissiaux à la mesure même de la ferveur personnelle (le vin nouveau et les vieilles outres).

Ainsi, en bref, le renouveau *biblique* donne naissance à un renouveau *spirituel* qui réclame, pour s'exprimer, un renouveau *liturgique*, faute de quoi des malaises seraient à prévoir. De plus, la vie spirituelle des fidèles, la vie liturgique des communautés dépendent du clergé. La solution consiste, non en des prêtes, mais dans la patiente éducation du *sens liturgique* des prêtres. La vie spirituelle en constitue le fondement présupposé, mais elle ne suffit point : ses expressions généreuses n'échapperont point à la maladresse des premiers tâtonnements (les jeunes chiens sont toujours « patauds ») et il faudrait guider les premières réalisations.

L'Art Sacré, d'une manière peut-être brutale mais finalement efficace, a opéré une trouée et réalisé une certaine éducation.

Vous trouvez sans doute que je suis sévère pour le rayonnement du renouveau liturgique et que je remarque peu les progrès qu'il a fait déjà réaliser. Je rentre de Lourdes, du Rosaire, cela fait réfléchir... Je ne parlerai pas de la carence de la prédication : à part deux ou trois, dont l'émouvant chemin de Croix du P. Avril... Et la liturgie! La foule se repaît des trente-neuf couplets du fameux cantique : « Elle a pour ceinture un ruban du ciel... l'âme palpitante, le cœur enivré... » De même qu'elle se délecte des mosaïques de la Vierge du Rosaire et repart éberluée et ravie. Certes, il s'opère des conversions et des retours, mais quand on se rend compte de la leçon liturgique que pourrait constituer cette réunion annuelle de soixante mille personnes groupées ainsi durant toute une semaine!... Et, pour conclure cette digression : penser qu'alors que nous étions deux à trois cents prêtres, il n'y a pas eu la moindre réunion religieuse pour nous regrouper. Le groupe des jeunes de mon hôtel en était indigné.

Sommes-nous loin de la vie spirituelle? Non, car il est impossible de la dissocier de la trilogie : *Bible — Prière — Liturgie*, l'une source, l'autre expression. La vie spirituelle s'imprègne de

l'Écriture et s'exprime dans l'action liturgique. Si l'un des trois termes fait défaut, on demeure dans la philologie pour celle-ci, dans l'archéologie pour celle-là. Ou bien l'on reste dans la « mystique » philosophique ou sentimentale, faute de se nourrir de la Parole de Dieu, et l'on se réfugie dans les *petites chapelles* pour laisser chanter son âme qui ne peut s'associer à l'absence de *vie* liturgique de l'église paroissiale. La vie *biblique* est maintenant favorisée, elle appelle une *vie spirituelle* et donc des guides spirituels : on vous attend ; elle réclamera bientôt une vie liturgique à son niveau : « Parvuli pretierunt panem... »

UN PRÊTRE.

Vers les sources

Pour alimenter la vie spirituelle, j'éprouve avant tout le besoin d'un *cibus solidus* ; c'est pourquoi les auteurs spirituels, comme on les appelle, m'inspirent assez peu ; le courant fondamental, en ce qui me concerne, est certainement celui (si puissant par ailleurs autour de nous) d'un *retour aux sources*. L'Écriture d'abord ; depuis mon enfance, j'ai pris l'habitude de méditer sur l'Évangile, puis à partir de mes vingt ans sur la Bible tout entière, les Psaumes d'abord, puis le reste du Nouveau Testament (si exaltante que soit la lecture de saint Paul, il me semble qu'elle se situe à un degré moins élevé de densité spirituelle que l'Évangile) et toute la Bible ; je crois bien faire le départ entre la « philologie sacrée » (une tentation pour moi, par déformation professionnelle) et la méditation spirituelle de l'Écriture : j'ai été frappé par le test que m'appliquait un jour, au cours d'une retraite, un Père carme : « Lisez-vous un chapitre à la suite ou vous arrêtez-vous sur un verset ? » Oui, c'est quand on s'arrête sur une parole, un mot, une image qu'on a l'impression de se nourrir et de passer de la culture religieuse à la prière. J'ai toujours trouvé beaucoup de profit à une lecture chrétienne et catholique de l'Ancien Testament (c'est-à-dire à le lire non en historien ou en apologète) pour y retrouver des étapes dépassées de la Révélation, mais en y cherchant de quoi approfondir un aspect de la foi de l'Église (par exemple, la Torah est pour moi une occasion de méditer sur le fait que la vocation chrétienne ne peut se satisfaire d'une morale de l'intention et qu'il y a dans la Loi de Moïse un idéal de pureté, de sainteté exigeantes dont, *mutadis mutandis*, je puis faire mon profit dans l'application des conseils évangéliques).

Après l'Écriture, ce sont les Pères qui m'apportent le plus, et cela non parce que je suis devenu un spécialiste (c'est le contraire qui est vrai) : je peux très bien les lire en passant rapidement sur ce qui n'a plus qu'un intérêt historique (les exégèses accommodatices, les préoccupations polémiques) et en m'arrêtant sur ce qui a une portée immédiatement spirituelle. J'ai lu naturelle-

ment beaucoup de saint Augustin, mais aussi un peu partout à travers la patristique; saint Ignace d'Antioche, par exemple, me paraît devoir être lu avec presque autant de lenteur et d'approfondissement intérieur que les épîtres du Nouveau Testament. Je me souviens avoir vécu longtemps en compagnie de Diadoque de Photicè qu'un ami slavisant m'avait fait connaître à travers la Philocalie russe, bien avant qu'elle ait été traduite en français, et ce n'était pas l'historien en moi qui était accroché par cette spiritualité si ferme, si simple...

Écriture et Pères se subordonnent volontiers au temps liturgique (je relis, par exemple, les sermons de saint Léon sur Noël et l'Épiphanie en ce moment) : il me semble très important de *sentire cum ecclesia* et de se sentir uni par la prière à l'Église universelle qui, au même moment, médite sur les mêmes mystères dans les mêmes textes.

(Je passe un peu au § 4) : j'ai été très influencé par le franciscanisme et j'ai longtemps lu avec beaucoup de profit les textes fondamentaux sur saint François et ses premiers compagnons; il fut un temps où j'étais assez bon italianisant pour me nourrir dans le texte des poèmes de Jacopone de Todi.

Par contre, je n'ai jamais réussi à tirer profit des auteurs spirituels plus modernes, soit parce qu'ils me paraissent développer excessivement les moyens par rapport à la fin (exemple, les *Exercices* de saint Ignace, dont je n'ai jamais réussi à voir la fin), soit parce qu'ils sont d'une prolixité accablante pour les gens pressés que nous sommes (exemple, le XVII[e] siècle français); je ne fais d'exception que pour le Frère Laurent de la Résurrection et pour sa technique si élémentaire mais si essentielle de l'*exercice de la présence de Dieu*.

Le cas est tout différent des figures contemporaines qui nous frappent moins par leurs écrits que par l'exemple qu'elles représentent : je pense à Charles de Foucauld, Péguy, L. Massignon et tel prêtre-ouvrier qu'il m'a été donné de connaître.

§ 5, *n*) : Les moyens. Inutile d'insister sur l'essentiel, messe, vie liturgique, communion (assister à la messe sans communier est devenu tout à fait anormal; l'adaptation de la loi du jeûne a été, de ce point de vue, la bienvenue).

Par contre, il faut certainement s'arrêter au problème de la

confession fréquente. Je crois ne pas être seul à éprouver une certaine difficulté à ce sujet : autant il reste naturel de recourir de façon régulière et en somme fréquente à son directeur spirituel, autant le sacrement lui-même de la pénitence fait question. Nous avons peut-être été déformés par l'éducation reçue dans notre jeunesse : la formation de la conscience reposait sur la notion de péché mortel (ce qui me paraît aujourd'hui d'application peu pratique) : d'où le danger, à partir du moment où on n'a plus à déplorer *le* péché grave, de voir la confession s'affadir quand on n'a plus à confesser que sa tiédeur, sa routine, son manque de progrès... sa misère permanente. Les catégories (héritées, je le sais maintenant, du XVII[e] siècle) qu'on m'a données : « Pas de péché mortel ? pas d'attachement au péché véniel ? » me paraissent stériles.

Inutile d'insister sur l'oraison ; ce que je considère comme le régime spirituel normal, c'est une méditation assez profonde le matin pour qu'au cours de la journée le souvenir m'en remonte spontanément plusieurs fois à la pensée et nourrisse l'exercice de la présence de Dieu. La difficulté pour moi est le caractère très absorbant, trop passionnant de mon travail qui absorbe toute mon attention ; c'est le besoin ressenti à partir de ma trentième année de retrouver plusieurs fois dans la journée cette présence avec Dieu qui m'a poussé à désirer et à redécouvrir l'office ; depuis longtemps je me suis arrêté à la formule de « trois heures canoniales » par jour, le matin, midi et le soir.

Pratiques ascétiques ? Ici encore, inadaptation ; les pratiques traditionnelles me paraissent inapplicables ou absurdes. Je n'ai jamais réussi à avoir une expérience réelle du jeûne, le peu que j'en ai fait ne m'apportant que fatigue sans contenu spirituel ; la notion de veille me paraît si inconcevable (dormir assez pour avoir les nerfs reposés étant au contraire un problème fondamental) que j'ai fait faire à une de mes étudiantes un diplôme sur l'origine de cette pratique dans l'antiquité monastique (résultats intéressants et curieux !) ; je sens qu'il faudrait retrouver des techniques nouvelles, aboutissant au même résultat que celui que cherchaient les anciennes (un prêtre de mes amis conseille à ses dirigés la mortification de la curiosité : le journal, les nouvelles à la radio...).

Dévotions ? Ici aussi, bilan assez négatif. Je souhaite une vie spirituelle dépouillée de tout accessoire, allant droit au but. Prenons par exemple la dévotion au Sacré-Cœur : on m'explique, et je n'ai pas de peine à sympathiser avec cette explication, que cette dévotion a été au XVII^e^ siècle le grand antidote du jansénisme ; mais maintenant, où je ne subis plus la tentation janséniste, où ma vie spirituelle est fondée sur la notion de la débordante *agapè* divine (Jean Cassien m'a appris à voir dans la demande du *Pater* : *Fiat voluntas tuas*, l'idée que Dieu veut sauver tous les hommes), quel profit puis-je tirer de cette forme si matérielle de la dévotion, de cette imagerie primitive, naïve jusqu'à la puérilité ? Je suis gêné par tout ce qui alourdit la piété catholique, l'empêche d'être un culte en esprit et en vérité... Non, certes, que je m'enferme dans la déformation spécifique de l'intellectuel à idées pures. J'ai longtemps habité en Italie du Sud, et il ne m'a pas fallu longtemps pour découvrir tout ce que la piété napolitaine, si exubérante, si « primitive », cache d'authentique et pure foi chrétienne (j'ai souvent dit combien j'avais été édifié par la piété de ce petit peuple italien). Mais je me demande, pour notre peuple français, si cette dévotion sentimentale et imagée est encore réellement féconde.

Je voudrais enfin soulever pour finir la question de la dévotion mariale. J'ai dit quel était mon scrupule à *sentire cum ecclesia*. Avouerai-je avoir de la peine à suivre le mouvement croissant qui emporte le peuple catholique et l'Église dans la dévotion à la Très Sainte Vierge Marie ? Je m'inquiète de cela, craignant y voir un effet nocif de ce retour aux sources qui m'éloigne des formes les plus modernes de la piété et m'habitue à me centrer sur les problèmes autrefois considérés comme essentiels (la Trinité, par exemple) ; c'est par désir de me conformer au sens de l'Église que je garde dans ma poche un chapelet et répète souvent dans la journée des petits blocs d'*Ave Maria* — mais le cœur n'y est pas ; je ressens avec gêne tout ce qui paraît hausser la Vierge au niveau du Christ comme un blasphème. Je me réjouis quand je vois, dans telle chapelle conventuelle, la Croix à l'honneur sur l'autel et la statue de la Vierge sur un piédestal à côté de l'autel, m'aidant en quelque sorte à me tourner vers lui... Je suis naturellement beaucoup plus à l'aise quand des théologiens relient la

théologie de Marie à celle de l'Église, mais je m'inquiète toujours quand je crains de glisser à une interprétation « savante » distincte de celle tout unie que donne le simple peuple chrétien. Je m'excuse d'insister sur ce point, mais je serais très heureux de savoir par votre enquête si le malaise que je ressens m'est particulier ou, au contraire, est un fait général.

UN PROFESSEUR D'UNIVERSITÉ.

On demande du pain

Je suis particulièrement frappée du nombre sans cesse croissant d'hommes et de femmes dont le besoin de spiritualité ne trouve pas son aliment dans le cadre traditionnel de la vie chrétienne et qui vont chercher leur nourriture dans des sectes variées, s'exposant ainsi à des aventures dangereuses. Exemple : la science chrétienne, le réarmement moral, la théosophie, pour ne citer que celles qui groupent le plus grand nombre de fervents ; mais il est un nombre infini de groupements, spirites et autres.

C'est là une question extrêmement délicate. J'avoue que, dans bien des cas, devant ces visages rayonnants, ces cœurs apaisés, je n'ose manifester mes inquiétudes en ce qui concerne la continuité harmonieuse de ces beaux débuts. Mais, pour répondre à l'enquête de *La Vie spirituelle*, il importe peut-être de voir ce que ces âmes avides vont chercher et qu'elles ne trouvent pas dans leur Église. Ce serait le sujet d'une étude importante et qui vaudrait la peine d'être tentée ; on ne peut que s'efforcer de résumer en quelques lignes l'essentiel de cette attraction.

1) La réponse aux besoins immédiats.

C'est ainsi que les malades s'orientent vers la science chrétienne, ceux qui ont perdu un être cher vers le spiritisme, ceux qui ont besoin d'amitié, de fraternité, vers le réarmement moral, etc.

2) Des exigences qui obligent à de grands efforts sur soi-même, telles que les quatre absolus du réarmement moral, le régime végétarien des théosophes, etc.

3) Toute une littérature accessible dans sa forme, bien que confuse en ses principes, qui montre sous un jour nouveau ce qui n'attirait plus l'attention dans sa forme traditionnelle : c'est ainsi que les paroles de l'Évangile apparaissent comme renouvelées aux scientistes, etc.

4) Dans toutes ces sectes, l'enseignement est donné par des

laïcs auxquels il est plus facile de poser des questions qu'à des prêtres, et qui y répondent plus directement.

En résumé :

Dans ces différents groupements, on prend les gens où ils sont, à la cave, au niveau de leurs préoccupations les plus immédiates, et on les aide à monter quelques échelons.

Nos prêtres, nos confesseurs, vont chercher les gens au grenier, et s'étonnent de ne pas les y trouver. Alors que le Christ lui-même n'a pas dédaigné, pour intéresser la Samaritaine, de lui dire la bonne aventure. (Non ?)

Il ne s'agit pas de lutter contre ces sectes autrement qu'en s'efforçant de rendre plus vivantes aux masses les vérités de l'Évangile, et plus dynamique, plus fraternelle, la vie évangélique vécue au jour le jour.

Ces observations répondent également à la deuxième question.

On peut y ajouter :

Le succès extraordinaire des livres religieux écrits par des laïcs, témoins Daniel-Rops, Graham Greene, etc. (Guardini est-il un laïc ?) J'ai reçu et reçois encore de nombreuses lettres concernant la vie de sainte Thérèse. Enfin, une vie de saint écrite par un laïc!

Le rôle du laïc dans la vie religieuse contemporaine apparaît d'une importance considérable. Depuis longtemps persuadée de ce fait, j'ai donc lu avec beaucoup d'intérêt le livre du R. P. Congar.

Questions 3 et 4 : Auteurs spirituels :

Sainte Thérèse d'Avila. Saint Jean de la Croix.

Sainte Thérèse surtout me semble correspondre prodigieusement au besoin de contemplation de notre temps.

5) Éveil et croissance de ma vie spirituelle.

a) A la base, sainte Thérèse.

b) Pour moi, le moyen traditionnel qui s'avère puissamment efficace, transcendant, demeure l'ORAISON, et, je précise, l'oraison carmélitaine.

★ ★ ★

Un homme d'âge ...

Un homme de soixante-dix ans possède une certaine « hystérésis » qui risque de le murer dans le passé et qui le rend, *a priori*, suspect à toute ouverture d'esprit sur des formules nouvelles d'apostolat. Pourtant, avant la nationalisation, j'ai été pendant plusieurs années président de l'équipe patronale d'Action catholique de l'Électricité de la Région parisienne. J'ai même conservé un excellent souvenir du travail que nous y avons fait. Si j'ai abandonné ces fonctions, c'est parce que, n'étant plus dans le « bain », je ne me suis plus senti capable d'animer un groupement de cette nature.

Toutefois, je ne me déroberai pas. J'essaierai de dire en toute simplicité ce que je pense, avec le désir d'apporter, éventuellement, en esprit de charité une modeste contribution à l'enquête que vous poursuivez. Je le ferai sous forme d'un court exposé qui répondra, implicitement, à certaines interrogations de votre questionnaire qui me sont accessibles, l'ampleur de ce questionnaire passant mon expérience.

Actuellement, le fleuve de la vie spirituelle se partage en de nombreux affluents : G.D.A.C., A.C.I., Action catholique spécialisée : mouvements de patrons, de cadres supérieurs, d'ingénieurs, de jeunes gens, de jeunes filles, de jeunes foyers, etc.

Ces courants de spiritualité s'étendent à tous les âges, mais ils sont surtout appréciés de la jeunesse, qui a le goût de l'action, du don de soi, de l'indépendance vis-à-vis de ses aînés pour lesquels, en général, elle n'a pas un respect exagéré, d'union entre soi et qui piaffe vis-à-vis des conseils de prudence qui lui sont quelquefois donnés.

Ces courants ont des avantages : coude à coude, osmose, émulation résultant d'une communauté de pensée, d'effort, de situation et d'une affinité d'âge. Ils permettent une vue approfondie des problèmes qui se présentent à chaque groupement. Ils facilitent une vie professionnelle et sociale conforme aux exigences de la doctrine chrétienne. Ils donnent à l'individu le sentiment de participer à une force irrésistible. C'est un résultat important qu'on ne saurait trop souligner.

Mais, à côté de ces avantages, ces affluents peuvent présenter des inconvénients s'ils débordent hors de leurs rives.

Il ne faut pas perdre de vue que ces courants de spiritualité ne sont que des spécialités qui ne devraient fleurir que sur un substrat profondément chrétien. C'est comme dans l'armée : il y a des fantassins, des artilleurs, etc., mais tous ces militaires doivent être avant tout des soldats. C'est pourquoi, avant de suivre des cours de spécialités, ils font leurs classes, comme on dit. Ils apprennent d'abord le métier général de soldat.

C'est pourquoi, dans l'équipe dont il est question ci-dessus, nos séances étaient partagées en deux parties : méditation et partie technique proprement dite, la science religieuse et contemplative devenant base de l'action.

Ce n'est pas assez. Ces affluents risquent d'affaiblir le fleuve dont ils drainent la fécondité. Ces courants de spiritualité, s'ils ne sont pas suffisamment endigués, peuvent menacer l'unité de la vie paroissiale, quelquefois même de la famille. L'abus de la spécialisation peut conduire à des exclusivismes, à de véritables schismes. D'autre part, les mouvements créés par certains de ces courants, justement parce qu'ils sont des mouvements, ont une tendance à emprunter certaines outrances spectaculaires à des mouvements extrémistes et risquent de verser, aussi, dans un certain matérialisme.

Mais alors, comment concilier les exigences de l'unité avec l'existence de mouvements spécialisés ?

On peut se demander si la paroisse ne devrait pas constituer, au moins comme but, le lieu géométrique des mouvements spécialisés. Tout en rendant hommage aux efforts qui sont faits de tous les côtés pour recréer un christianisme vivant, il semble qu'il n'y ait que la paroisse qui soit capable de former des chré-

tiens complets, de constituer une « chrétienté ». La paroisse est un groupement où les membres se coudoient quotidiennement, se connaissent, se nourrissent du même pain à la même table, s'entraident ou du moins devraient s'entraider. *Voyez comme ils s'aiment.* Elle constitue le fondement élémentaire du Corps mystique : *Je suis le cep, vous êtes les rameaux.* Elle est le support naturel de tous les mouvements spécialisés.

Mais il est bien évident que la paroisse, tout au moins la paroisse des grandes villes, n'est pas prête à tenir ce rôle. Pourtant certains essais ont été tentés à Paris dans ce sens. Nous ignorons les résultats qu'ils ont donnés.

En attendant que les paroisses soient devenues des chrétientés, les mouvements spécialisés, à condition d'être canalisés et complétés par une formation religieuse générale, paraissent être la meilleure forme de l'Action catholique pour préparer les divers milieux de la société à l'unité dans le Christ.

Nous avons parlé de G.D.A.C. C'est un groupement diocésain d'Action catholique. Il se rapproche de ce mouvement paroissial dont nous avons parlé ci-dessus. Il en est encore à chercher sa voie. Pour le moment, il paraît être surtout un groupement doctrinal. Sauf exception, il n'est pas un groupement d'action. Sa forme apostolique réside, en quelque sorte, dans les divers mouvements spécialisés dont chacun de ses membres peut faire partie suivant ses activités.

Un soldat ...

Ayant pris connaissance de votre questionnaire paru dans *La Vie Spirituelle* de décembre 1953, je tiens à vous donner mon avis sur l'enquête que vous proposez.

A titre de renseignements, j'ai vingt-deux ans et je suis, pour l'instant, militaire avant de reprendre en mars mon métier d'ins-

tituteur libre que j'ai déjà exercé avant d'être appelé sous les drapeaux.

1° Incontestablement, il existe des courants qui entraînent la vie spirituelle des chrétiens de notre temps. J'en citerai personnellement trois que j'appellerai liturgique, missionnaire et ouvrier.

Un renouveau liturgique d'abord, tout le monde peut s'en rendre compte. Il a d'ailleurs l'appui officiel de la Hiérarchie et le pape lui-même l'a sanctionné il y a quelques années en invitant l'Église à célébrer, comme à ses premiers temps, la Vigile pascale. Il est, de plus, intimement lié au renouveau biblique. (A ce sujet, je me permets d'exprimer mon impatience de voir sortir la Bible de Jérusalem en un volume.) J'ai très bien vécu ces deux courants et je peux dire qu'ils m'ont apporté beaucoup. J'ai compris la valeur inestimable du sacrifice et la nécessité de sa préparation. J'ai découvert aussi la Parole de Dieu, et spécialement l'Évangile.

Deuxièmement, un courant missionnaire. L'Église a davantage pris conscience, à ce sujet, de son rôle essentiel. La découverte du champ de mission qu'offre la France elle-même n'en est pas le moindre signe. Des Ordres nouveaux, dont le rayonnement grandit chaque jour, ont germé de cette idée : les Missionnaires en roulotte, les Fils de la Charité, les Frères Missionnaires des campagnes, les Petits Frères de Jésus, sans oublier la Mission de France. Plusieurs causes m'ont aidé à remarquer ce mouvement : lecture régulière de *Témoignage Chrétien*, spectacles (*Sur la terre comme au ciel*, *Dieu a besoin des hommes*, *Journal d'un curé de campagne* et aussi *Il est minuit, docteur Schweitzer*), livres (*L'esprit missionnaire*, *Au cœur des masses*), quelques albums de *Fêtes et Saisons*.

Troisièmement, un courant ouvrier ou prolétaire. Chacun a suivi assez les événements de l'automne 1953 à propos des prêtres-ouvriers pour avoir remarqué ce souci du prolétariat qu'affiche désormais l'Église. Là encore, le pape explicitait lui-même ce courant quand il disait aux étudiants et étudiantes du Centre Richelieu de Paris : « Pratiquez l'amour du prochain et affirmez votre sens de la justice sociale ; mais une justice sociale pour toutes les conditions et toutes les classes. Que personne ne repro-

he à l'Église de ne pas aimer le travailleur. Quelques-uns pourraient être tentés de dire que, depuis quelque temps, elle a placé la question ouvrière trop à l'avant-plan de ses préoccupations. Mais ce reproche non plus, Nous ne saurions l'admettre. L'Église est l'Église de tous, elle est là pour tous et veut réunir tous les hommes en une seule famille. »

2° Voici maintenant, pour répondre à votre question 2, quelques idées que j'ai retenues d'une conversation qui a été pour moi un véritable « coup de foudre ». Je ne résiste pas à l'envie de vous les citer, elles me paraissent trop justes et trop importantes. C'est un prêtre qui parle et il envisage successivement les questions de l'Évangile, de l'humilité, du communisme et des méthodes d'apostolat.

« L'Évangile doit être notre seule et unique règle de vie. Nous devons le connaître, le méditer et surtout le vivre. La prière est notre mise sous le regard de Dieu en vue de vivre ensuite selon les trois vertus de foi, d'espérance et de charité.

« L'Église a toujours devant elle la tentation de la puissance extérieure. D'ailleurs, le Christ lui-même l'a subie (Lc, 4, 7), mais il l'a refusée. L'Église doit donc aussi la refuser, surtout dans notre monde actuel. Elle doit se dépouiller de tout son appareil extérieur et de tout son faste de puissance temporelle pour remplir sa mission de continuer le Christ. Celui-ci n'a-t-il pas toujours refusé le pouvoir temporel? *Ils voulaient l'enlever pour le faire roi, mais il s'enfuit.*

« Au point de vue méthodes d'apostolat, il faut aussi purifier nos attitudes à la lumière de l'Évangile. On a eu le tort jusqu'ici de vouloir arracher l'ivraie avant la moisson en séparant les chrétiens du monde pour faire avec eux un travail de préservation. Ce n'est pas la leçon du Christ : *Je ne demande pas, ô Père, que tu les retires du monde, mais que tu les gardes du mal* (Jn, 17, 15). Nous sommes donc davantage actuellement à une époque de témoignage qu'à une époque d'apostolat. Le monde ouvrier, le monde moderne en général, est trop séparé de l'Église pour que celle-ci puisse aller à lui telle qu'elle est. Il faut une présence cachée et non tapageuse. Il faut que des hommes, des chrétiens, s'enfouissent au milieu du monde pour y vivre intégra-

lement leur vie chrétienne et être ainsi un témoignage vivant, un exemple, une présence, une permanence. »

3° Je n'ai fréquenté dernièrement que deux auteurs spirituels principaux : Romano Guardini et le P. Voillaume. Très bien pour ceux-ci. Manifestement, des ouvrages un peu dépassés comme ceux de l'abbé Marc ou de l'abbé Mendigal ne m'apportent plus grand chose.

4° Parmi les saints ou les figures spirituelles qui me semblent prendre aujourd'hui une plus grande force d'attraction, je citerai Gandhi, le Dr Schweitzer et le P. de Foucauld. Une personnalité éminente de trois confessions différentes. Gandhi par son sens de la non-violence et de la souffrance personnelle expiatoire. Le Dr Schweitzer par son amour immodéré des races communément appelées inférieures (terme impropre, car en soi aucune race n'est inférieure à une autre), sa charité et sa bonté. Le P. de Foucauld par son humilité, la conformité totale de sa vie avec celle de son « Bien-Aimé Frère et Seigneur Jésus » et son amour de tous les hommes.

5° D'après mon expérience personnelle au sujet de l'éveil et de la croissance de ma vie spirituelle, je retiens ceci :

a) Les circonstances de ma vie, d'abord, m'ont montré le chemin que je devais suivre. Ainsi la rencontre de tel camarade, la lecture du livre du P. Voillaume, une partie de mon service militaire passé à Alger tout près d'une Fraternité des Petits Frères, la conversation fulgurante avec un prêtre de rencontre dont j'ai cité un long extrait tout à l'heure, conversation que je considère comme providentielle parce qu'elle répondait à tous les problèmes spirituels que je me posais à ce moment-là, tous ces événements m'ont orienté petit à petit et de plus en plus clairement vers ces derniers.

L'attrait du P. de Foucauld a joué aussi un rôle assez important dans cette détermination.

b) Je considère certains moyens traditionnels comme absolument nécessaires pour la croissance de toute vie spirituelle.

En premier lieu, l'oraison, indispensable et irremplaçable, alimentée à la seule source véritable qu'est l'Évangile, Parole même du Fils de Dieu. « Restez des hommes de prière, disait récemment le pape, d'une prière quotidienne, personnelle et fervente;

puisez aux flots de la grâce des sacrements, surtout de la sainte Eucharistie. On vous l'a souvent répété. Nous ne pouvons cependant Nous empêcher de le souligner parce que c'est fondamental. »

— La messe et la communion fréquentes, pourquoi pas quotidiennes si possible? (Deux choses qui vont de pair et qui ne devraient jamais être séparées.)

— Le soutien d'un directeur spirituel expérimenté, compréhensif, perspicace même, et d'une vie intérieure profonde, ce qui se remarque assez bien.

— Une bonne retraite de temps en temps, collective ou solitaire. Personnellement, je pencherais plutôt en faveur de cette dernière méthode. Rien de tel qu'un séjour de trois ou quatre jours dans un monastère, dans une ambiance de prière, à vivre la vie même des moines. Il va de soi que, même dans ce cas, le contact d'un prêtre qui vous écoute et vous comprenne est nécessaire.

c) Les paroisses que j'ai fréquentées dans la région nantaise, à Alger et maintenant à Colomb-Béchar, ne m'ont pratiquement jamais apporté grand'chose. Seule l'Action catholique et particulièrement le Mouvement des Enseignants chrétiens a contribué à la croissance de ma vie spirituelle. Ma vie professionnelle aussi m'y a aidé dans une certaine mesure. Le métier d'instituteur libre n'est-il pas une vocation, un apostolat? Or on ne donne que ce qu'on a et seulement le surplus, le trop-plein de son cœur. Une âme de plus en plus riche est donc indispensable.

Ce qu'il faut surtout, je crois, c'est l'envie d'augmenter sa vie intérieure. Cela, c'est une grâce gratuite du Père et il ne manque jamais de donner les moyens en même temps que l'appel. Aux chrétiens de répondre généreusement. Et notre temps qui voit s'épanouir tous ces courants de vie spirituelle n'est-il pas favorisé d'une sollicitude divine toute spéciale?

Des séminaristes . . .

Encore au séminaire, il nous est bien impossible, en raison de l'âge que nous avions à cette époque, de signaler dans quel sens les modifications de la vie spirituelle se sont particulièrement produites depuis 1945. D'autre part, nous sommes trop jeunes et manquons d'expérience pour être capables de porter des jugements valables sur la vie spirituelle, sur sa nature et ses exigences. La vie spirituelle est une vie et, comme telle, une expérience de longue haleine qui se modifie et s'élabore chaque jour. Comment un jeune de vingt ou vingt-cinq ans pourrait-il en parler avec sagesse? Ce qui suit est non pas le fruit d'une longue enquête, mais quelques idées à propos de nos aspirations spirituelles.

1) Nous dirions que commence la vie spirituelle lorsque Dieu devient un Être véritable, une Personne. Tant que l'on est resté au stade d'un Dieu extérieur, impersonnel, s'imposant à la conscience comme une idée indéchiffrable et incompréhensible; tant que Dieu n'est qu'un législateur et un justicier, meurtrissant tout ce qui s'oppose à lui et imposant comme carcan une loi morale dont on ne comprend pas la signification, on n'a pas alors de vie spirituelle proprement dite. Il faut comprendre que Dieu est une Personne (il reste certes transcendant, principe, justicier), et comme tel, il est ce qu'est avant tout une personne, il est Amour. Mais comme il est Dieu, il est l'Amour.

Et comme Personne, il s'adresse à l'homme en le considérant comme une Personne. L'Amour n'est possible qu'entre personnes. Mais Dieu respecte l'homme. Il le sollicite à vivre plus profondément de sa vie, à ne faire que sa volonté, mais l'homme reste libre de son choix. Un jour ou l'autre, implicitement ou explicitement, il aura répondu magnifiquement à la demande de Dieu. Il aura compris que les conseils évangéliques s'adressent à lui. Et il ira, confiant en Dieu, faisant sienne de plus en plus la volonté divine et il ne pourra plus rien lui refuser, car celui

qui aime vraiment ne peut rien faire à l'être aimé, surtout lorsque ce dernier est l'Amour même qui a tant aimé le monde jusqu'à lui envoyer son Fils unique pour le racheter.

2) Mais l'amour de Dieu est inséparable de l'amour du prochain, *celui qui dit aimer Dieu qu'il ne voit pas et ne pas aimer son prochain qu'il voit, celui-là est un menteur*. Si elle est spirituelle et, comme telle, don de Dieu, la vie spirituelle est aussi une vie, donc quelque chose d'humain. Et l'humain se révèle dans son action, dans ses pensées, dans tout son comportement. Cette vie est une présence de Dieu au cœur même du sujet qui est assez réceptif pour recevoir sa chaleur et assez transparent et éloigné de lui-même pour réfléchir les radiations et les embrasements qu'il reçoit. Cette vie doit être authentiquement humaine, ne rien refuser de l'humain, mais le comprendre et le transformer. Dans la vie de l'homme spirituel, extérieurement, il n'y a rien de changé. Il fait tout simplement ce qu'il doit faire, et cependant il y a en lui un « je ne sais quoi » de particulier qui le met en demeure de répondre et de s'adapter parfaitement à toutes les situations présentes. Même dans l'échec du moment, il reste serein et confiant, parce qu'il ne met pas sa confiance en lui.

Il ne faudrait pas croire qu'une telle supériorité non affectée, non voulue pour elle-même, soit la marque d'une forme d'humanisme. Nous dirions plutôt d'un tel homme, non que Dieu est descendu en lui, mais que Dieu l'a élevé à lui. Il sent, certes, dans sa vie parfois terriblement humaine, un calme toujours aussi profond, une onde, au tréfonds de lui-même, qu'aucune difficulté extérieure ne vient rider. Mais, si dans sa vie parfois trépidante, mouvementée, au contact des difficultés, les siennes et celles d'autrui, il reste toujours aussi constant, c'est que Dieu l'a en quelque sorte élevé jusqu'à lui. C'est en lui qu'il découvre cette Sagesse qui le fait tout juger avec sérénité. Son angle de visée sur le monde est beaucoup plus grand, et son jugement plus impartial. Pour lui, peu importe ceci ou cela ; il veut faire la volonté de Dieu. S'il reste si bien collé au réel, c'est qu'il a assez d'humilité pour s'en référer à la volonté de la Providence. Il reste dans le monde, mais il n'en n'est pas l'esclave. Dans

le monde, mais non du monde. Il ne demande pas que ce qui arrive arrive comme il le veut, mais il veut ce qui arrive comme il arrive, car rien n'arrive sans la volonté de Dieu ou sa permission. Et il n'a pas d'autre désir et d'autre volonté que les désirs et les vouloirs de Dieu.

3) Mais nul ne peut être de Dieu sans être du Christ et nul ne peut être du Christ sans être d'Église. L'Église est le Corps même du Christ en marche vers la nouvelle Jérusalem. Comment se réclamer de la Personne du Christ, comment vouloir vivre de sa vie et la réfléchir dans nos *actions* sans être membre de cette Église, « dressée comme un signe parmi les nations ». La vie de Dieu en nous, si elle est personnelle, n'est pas individuelle et c'est dans la société de l'Église, dans son corps vivant, qu'il faut la puiser. L'action ne doit pas être une face de la vie humaine, en particulier de la vie sacerdotale, dont l'autre face serait la vie proprement dite spirituelle. L'apostolat doit être en liaison directe avec ce par quoi le prêtre participe à la vie même de l'Église : la messe. La vie n'est que sacrifice et don si elle est bien comprise et comment le serait-elle réellement si elle ne prenait sa source au seul Sacrifice qui fut pleinement accepté par Dieu, celui de la Croix. C'est de cet esprit d'Église, de sacrifice, de liturgie, centre rayonnant de clarté et de chaleur, que doit découler nécessairement une *action* qui sera d'autant plus féconde qu'elle aura été semée dans le sacrifice et qu'elle aura germé par la prière. Et peu à peu cette action elle-même deviendra toute spirituelle, comme le foyer dont elle découle, comme le feu s'embrase et devient centre de rayonnement à force de rester dans le feu qui lui donne ainsi le meilleur de son être.

★ ★ ★

Libres dans l'Esprit

Le mot de « courants » a fait sursauter certains de nos lecteurs. Nous l'avions pourtant choisi en raison de son imprécision et de sa signification vitale et dynamique. Il n'était pas question d'enquêter sur la « spiritualité » contemporaine : nous étions sûrs d'avance que les chrétiens d'aujourd'hui cherchent à briser les contraintes des « écoles » trop fermées. Le mot de courant lui-même a suscité des réserves. Cela est significatif. Un jeune prêtre qui se destine à l'apostolat auprès des classes déshéritées nous écrit :

> Parler de « courants » susceptibles d'entraîner actuellement la vie spirituelle des chrétiens paraît une vue idéale de l'esprit; il semble, en effet, bien difficile, voire une gageure, que de chercher à classer telle ou telle tendance dans une catégorie toute faite, telles celles que nous trouvons dans des ouvrages comme le *Précis de Théologie ascétique et mystique* de M. Tanquerey. Il semble, au contraire, que la vie spirituelle d'un homme d'aujourd'hui trouve son épanouissement dans l'afflux de nombreuses tendances, avec une prédominance particulière pour la Bible, s'exprimant dans une liturgie mieux comprise et davantage vécue avec, pour fin, une expression franciscaine et missionnaire.

Un autre lecteur se réjouit de leur multiplicité. De même que le ciel ouvre à ses élus de nombreuses demeures, de même l'Esprit multiforme se plaît à faire couler en tous sens les fleuves d'eau vive qui portent avec eux des grâces de régénération et de rafraîchissement spirituel. Il faut souligner aussi la continuité de ces courants. C'est un même Esprit qui est à l'œuvre. Il ne détruit pas, il rajeunit : nous ne devons pas juger certaines époques par le résidu caricatural qui demeure encore çà et là.

Nous devons, au contraire, garder un grand sens de ce que nous devons à ces formes anciennes de la manifestation de l'Esprit. Ce sens de l'unité dynamique de l'Église est l'équivalent temporel de l'unité perçue dans la catholicité des races et des civilisations :

> Puisqu'il s'agit de courants de vie spirituelle, rendons d'abord grâces à Dieu de ce qu'ils sont actuellement forts, larges et divers. En chacun, les âmes peuvent affluer selon leurs affinités intérieures. Néanmoins, commune est la source, unique le but du courant; il ne faut pas l'oublier, ni se faire illusion; si un flot pousse l'autre, le nouveau n'est pas indépendant totalement du précédent et ce serait se tromper encore de taxer de stagnation les époques révolues et les formes spirituelles présentement dépassées.

En rappelant le caractère unique du trésor commun des fidèles, cet autre correspondant retrouve une idée semblable. Sans ignorer les nuances d'une sensibilité commune à une époque et les modalités concrètes que peut revêtir une identique charité, il affirme en premier lieu son désir de vivre surtout de son union au Christ dans la seule Église catholique avant de s'attacher aux différences.

> ... Mais je serais assez en réaction contre tout ce qui m'annexerait à un mouvement quelconque à l'exclusion des autres : je crois avoir besoin de toutes les richesses de l'Église. Et je ne crois pas à la valeur « en soi » d'un courant : il n'a d'autre mérite que ceux de la perle qu'il a ramenée à la surface du trésor commun des fidèles.
>
> Il serait sans doute impossible aux chrétiens d'une même époque de n'être pas sensibilisés aux mêmes valeurs, aux mêmes besoins. Mais peut-être n'est-il pas nécessaire qu'ils prennent clairement conscience de la spécificité de tel ou tel courant : l'appartenance pure et simple à la seule Église catholique a ma préférence, au moins en ce qui me concerne.

Un prêtre fait appel à son expérience personnelle et sacerdotale. Il insiste sur le danger d'une spiritualité qui s'impose comme une recette. Il met en relief en ces termes le jeu de la grâce et de la liberté, de la Providence et des déterminismes :

> Quels que soient les mouvements dont j'ai constaté l'influence sur d'autres ou sur moi, ils me semblent n'avoir de valeur que

dans la mesure où ils n'ont pas été utilisés comme pures recettes. Le jeu des influences personnelles ou des événements providentiels a été déterminant dans ma vie.

D'une façon un peu systématique, une lectrice discerne trois « catégories » de vies spirituelles. Dans la catégorie numéro 1, elle range les apôtres. Elle entend par là des âmes données à l'extension du royaume de Dieu et qui se nourrissent de ce zèle. Dans la catégorie numéro 2, elle range ceux dont la voie ordinaire — habituellement le devoir d'état — est le grand moyen de sanctification. Il ne faudrait pas trop forcer cette distinction, mais elle demeure intéressante car elle permet à notre correspondante de discerner une troisième catégorie qui, à vrai dire, n'en est pas une. C'est la catégorie des êtres entièrement abandonnés à Dieu et qui se nourrissent au jour le jour de sa volonté telle qu'elle se manifeste dans les multiples événements de la vie. Notre correspondante se range dans la catégorie numéro 2. Toutefois, elle n'ignore pas que tout chrétien relève aussi de la catégorie numéro 3. Cette reconnaissance des bienfaits journaliers, cette prise de conscience du doigt de Dieu touchant la trame de notre vie quotidienne, ce tissu d'appels secrets et de réponses données dans l'intime du cœur, voilà qui vient assouplir considérablement les classifications hâtives :

> Pour d'autres enfin, spécialement pour qui les voies de Dieu sont mystérieuses, la sainteté consiste à vivre de son mieux au jour le jour sans trop penser à l'avenir, en s'en remettant à Dieu (vocations qui semblaient vraies, brisées — graves maladies — veuves — abandonnées — foyers sans enfants et qui en désiraient beaucoup — situation matérielle précaire). Chez tous ceux-là et bien d'autres, la notion de la « Seigneurie de Dieu » (si bien décrite dans un numéro de *L'Anneau d'Or*) domine tout, tout en n'empêchant pas de s'assurer dans la mesure du possible et du raisonnable toutes les chances « d'en sortir ». Mais, en dernier ressort, ils font confiance à Dieu en s'interdisant de trop s'inquiéter. Ils sont plus nombreux qu'on ne pense. Ceux-là sont vraiment des rayonnants et Dieu parmi nous. C'est par leur intermédiaire qu'à notre tour nous, les chrétiens ordinaires (catégorie 2), nous touchons la réalité de l'existence et, si l'on peut dire, de la divinité de Dieu. (Il y en a d'ailleurs qui font à la fois partie de la catégorie 1 et 3, et 2 et 3). Leur témoignage de Dieu est naturellement bien plus spontané et efficace que celui des apostoliques de la catégorie 1 dont le

témoignage un peu forcé, un peu trop voulu, est cependant touchant, attirant et sympathique.

De tous ces courants, il n'y en a pas de « standard » et si l'on se sent appelé dans l'un, ce n'est pas qu'un autre soit mauvais pour d'autres. Pour ma part, de quelque manière que ce soit, l'idéal me semble être d'avoir une vie féconde (physiquement, quand c'est possible; moralement, toujours), une vie qui laisse une trace derrière elle aux yeux de Dieu, quelle que soit cette trace, que ce soit une trace utile aux yeux de Dieu, mais surtout une vie féconde dans l'équilibre, le bon sens, la mesure compatible avec une grande attention aux inspirations de Dieu et un sens très fort de la communion des saints, ainsi qu'une vive reconnaissance manifestée à Dieu à chaque instant où l'on prend conscience d'un bienfait de lui.

Elle rejoint en ceci le témoignage précédent qui mettait l'accent sur le « jeu des influences personnelles ou des événements providentiels ».

Le jeu de la grâce dans une âme est un événement unique. Par la grâce, Dieu révèle son amour de Personne à personne et cet échange n'a point de pareil. Les courants spirituels sont des lignes de force qui interfèrent avec des histoires personnelles. Aucune ne ressemble à une autre. Dieu attire à lui les êtres d'une façon toujours nouvelle. Il se sert des événements d'une vie d'homme pour révéler sa Lumière et son Amour. Il n'utilise pas deux fois pareillement des circonstances extérieurement semblables. Pour nous, nous entendons l'Esprit, mais nous ne savons ni d'où il vient ni où il va. Nous ignorons où il a pris un être et où il veut l'entraîner. Celui-ci montera, tel autre restera médiocre, celui-ci se laissera prendre, tel autre résistera, celui-ci brûlera les étapes, tel autre s'attardera.

Nous essaierons donc de dépouiller cette enquête en gardant présents à l'esprit les justes avertissements de nos correspondants. Il n'en est pas de ce simple referendum comme des enquêtes scientifiques qui parviennent à cerner les réalités contingentes matérielles avec un coefficient de fidélité appréciable. Il peut tout au plus nous permettre de déceler certaines constantes capables de susciter l'intérêt et de permettre certaines rectifications. Des points de vue apparemment contradictoires s'affronteront mais, à voir les choses de plus haut, leur antagonisme s'évanouira dans

bien des cas. Des discernements pourront s'opérer entre des réactions conditionnées par des traits de tempérament irréductibles et de véritables inspirations de l'Esprit communes à tous les fidèles. Il n'est pas sans intérêt de prendre conscience de la diversité de nos réactions. La pureté de notre vie de foi ne peut qu'en profiter. Elles nous permettent, en effet, de déceler la part d'humain authentique ou misérable qui entre dans notre comportement spirituel. Cette lumière peut nous inciter à la tolérance; elle peut aussi permettre d'utiles examens de conscience. Nous ne devons pas identifier les réalités spirituelles au mode déterminé selon lequel nous les recevons; nous devons nous garder d'imposer au nom de l'autorité de l'Esprit ce qui vient de notre propre fonds : cette tolérance n'est que respect de la liberté spirituelle qui fait loi dans l'Église du Christ. Cette confrontation peut aussi nous aider à prendre conscience de nos réticences, de nos faiblesses et de notre péché. Les chrétiens qui vivent mieux que nous les réalités spirituelles dont nous affirmons la valeur nous mettent silencieusement en demeure de nous convertir, de reconnaître que nos résolutions ne sont souvent que des velléités et que nos proclamations ont quelque chose du faux témoignage. Cette enquête n'aura pas été complètement inutile si elle parvient à réveiller un peu cet esprit de foncière *disponibilité* qui caractérise la vie chrétienne. Disponibilité aux autres en lesquels le Saint-Esprit œuvre parfois d'une façon qui nous déroute, disponibilité à ce même Esprit qui ne suscite certains courants dans son Église que pour nous ramener vers le Christ de qui procède le flot de la grâce.

En toute vérité

Un supérieur de missions diocésaines nous dit que cette recherche de l'authenticité est à la source des renouveaux que l'on peut enregistrer dans l'ordre biblique, liturgique, communautaire, etc. Il voit dans cette quête de la vérité

vécue une note caractéristique de la vie chrétienne de nos temps : désir d'une certaine culture théologique qui semble né du même désir :

> Les succès de librairie ou de certaines formules semblent vérifier que tous aspirent à un retour à ce qui est vrai et vivant. Tout ce qui est témoignage de telle vie, de telle expérience frappe et retient l'attention de nos contemporains. Quelqu'un qui témoigne authentiquement du Christ Jésus est toujours extrêmement séduisant. A côté de ce désir de vie, d'authentique, on devine le désir de connaître ce qui est vrai, durable, qui ne trompe pas. Ce sentiment est plus diffus certes, mais non moins profond, quoique caché... La vraie doctrine, un peu ardue à saisir parfois, ne déplaît pas, loin de là. C'est ainsi qu'après avoir initié un groupe de chrétiens à la lecture et au commentaire médité de la Bible, on en vient à vouloir mieux connaître l'Église seule qualifiée pour interpréter et faire savourer la Bible. A plusieurs, la doctrine de l'Église par saint Thomas d'Aquin (étudié dans le texte) est apparue comme une source vive. Comme prêtre, ma conviction sur ce point était acquise; mais je n'aurais pas cru rencontrer chez des laïcs autant d'intérêt pour le Docteur Angélique !
>
> La vie spirituelle des chrétiens fervents me semble porter de nos jours sur trois courants ou, en d'autres termes, manifester trois existences profondes de :
>
> 1° Vérification des bases théologiques de leur foi.
> 2° Sincérité d'expression de cette foi.
> 3° Authenticité du témoignage de vie chrétienne, surtout par la charité.
>
> Je m'explique :
>
> 1° La mentalité actuelle transfère au domaine religieux les exigences de la recherche scientifique. Point d'à peu près dans la réponse aux questions essentielles. On veut pouvoir se justifier à soi-même la position en face d'elles. On ne se laisse pas vivre béatement sur des arguments massifs et incontrôlés. On est curieux, inquiet; on ne donne pas facilement créance aux affirmations, on les discute, on les analyse; ces argumentations manifestent un intérêt vital pour les questions souvent les plus hautes, les plus ardues. Il s'y mêle sans doute, surtout chez les très jeunes, une audace qui est de la candeur ! Mais il me semble qu'il y a au fond de ces recherches une énergie intense, telle que peut en provoquer le climat d'angoisse du monde, l'inquiétude si patente sur la majorité des visages qu'on peut observer dans la rue, dans le métro, dans les stationnements de personnes isolées.
>
> 2° Tout geste, toute démarche, toute décision pratique doit être la traduction de cette foi personnelle pensée personnellement et à

laquelle on adhère, si on l'a reçue dès l'enfance, par un assentiment « d'adulte ». Culte, prière, ne sont considérés comme valables qu'en qualité d'expression directe, significative de l'état actuel de l'âme. Les formules déplaisent, on en veut très peu, on les accommode. L'indépendance vis-à-vis des textes traditionnels n'est pas un genre d'émancipation gratuite ou une naïve confiance en son inspiration lyrique ou autre, mais quasi un scrupule d'honnêteté ! Je crois qu'il y a dans cet ordre de choses, en relation aussi avec ce que j'ai dit des recherches inquiètes, une des causes de l'éloignement des jeunes des sacrements d'Eucharistie et de Pénitence, erreur, éloignement qui détournent malheureusement du véritable courant de la vie catholique. A l'opposé, je situerais le grand mouvement de renouveau dans la prière collective, par exemple l'usage, dans les groupes d'Action catholique où la messe est dialoguée, d'énoncer ses intentions au *Memento* des vivants. Cela manifeste la foi, sans respect humain, en un secours de Dieu pour un cas particulier.

3° La charité vraie, voilà ce qu'on réclame et non plus des phrases dont le vernis ne ferait pas illusion (pas plus que la politesse, si on prenait le temps d'être poli). On veut voir les gens à l'œuvre dans une généreuse et constante sortie de leur égoïsme par une action indubitablement inspirée de l'amour de Dieu — de Dieu et du prochain. Cette action, on veut la voir. Et l'Action catholique a appris à ses militants à voir, juger, agir. Quelques-uns voient et jugent dans un esprit critique, mais il y a chez beaucoup cette qualité authentique et surnaturelle d'un engagement qui, à travers les nécessités corporelles ou spirituelles de l'humanité, veut donner de l'amour divin.

C'est au delà de l'homme, jusqu'au Seigneur, qu'on veut donner des preuves d'amour et il est remarquable que ce temps, si jaloux de liberté, si fier de sa puissance et portant si loin son attrait pour la spontanéité, sache préférer à tout cela l'offrande de soi à Dieu seul. Je crois que cette préférence seule explique le grand retour aux antiques formes de la vie contemplative et, dans le monde, la floraison d'instituts séculiers : on veut donner à Dieu, par les œuvres de la prière, de la pénitence et par les vœux la preuve de son amour. Mais aussi l'on présente aux hommes le don de Dieu en s'engageant volontairement au milieu d'eux, en allant aux catégories infortunées qui n'ont jamais reçu le message ou qui l'ont perdu.

Certains mettent l'accent sur cette vérification des bases de notre foi. Nombre de chrétiens refusent d'absorber une doctrine spirituelle imposée de l'extérieur ou selon des formes établies dans le passé. Ils veulent voir, dans la mesure où cela est possible. L'adhésion à des formules leur semble insuffisante et la vérifica-

tion de leur foi par l'engagement de la charité, chose absolument nécessaire.

Le cri des jeunes clercs que nous allons lire mérite l'attention. Ce qu'il peut y avoir dans le premier de trop général risque de choquer. Mais, après tout, ce numéro donne des conclusions d'enquête et ce serait interpréter tendancieusement les résultats que de ne point donner de semblables témoignages qui trahissent, dans leur excès de langage même, l'intensité de cette quête de la vérité vécue.

> Il faut avouer que s'il n'y avait pas de temps en temps de ces êtres absolument sains, équilibrés, simples au dedans et au dehors, détachés, humbles et doux, et qui rayonnent, on serait tenté de se mettre en colère. Ce qu'il y a de plus malheureux, c'est que tous nos efforts vers l'authenticité, la véracité, tous nos ressourcements bibliques, liturgiques, d'art sacré, de patristique, etc., *ne vont pas de pair avec le courage des* PERSONNES *pour leur* VIE SPIRITUELLE. Alors que les saints promènent, *cum gratia Dei,* sur leur moi, la lumière impitoyable de leur amour de Dieu devenu le sens de leur existence, il semble que trop de clercs, oui, vraiment *trop,* ne vont jamais jusqu'à l'impitoyable avec eux-mêmes. Surtout devant des tiers... On dirait des Chinois préoccupés, avant toute chose, à « sauver la face ». Si on est franchement dégoûtant, pourquoi ne pas : 1° l'admettre; 2° l'avouer; 3° monter ensemble ? Cf. sainte Thérèse.

Un autre nous assure :

> Je crois bon de noter une certitude bien ancrée en moi : l'absence de corrélation nécessaire (en moi et dans les autres) entre les désirs et les réalités, les pensées et les paroles, les intentions et les actions : tel qu'on loue est plus ou moins un sépulcre blanchi; tel mécréant se révèlera peut-être un grand saint. « Ne jugez pas. » Parmi les *conséquences* de cette certitude, je noterai l'importance que prend le dernier jour, la fin du monde : instant où sera vraiment révélé qui nous sommes. Les jours de ce monde comptent comme préparation de celui-là. Deuxième *conséquence* : tant que ce jour n'est pas arrivé, rien n'est jamais gagné tout à fait ni tout à fait perdu; impossible de désespérer de quelqu'un et de l'étiqueter définitivement. Donc, aucun effort ne doit être réputé inutile à l'égard de quiconque. Troisième *conséquence* : répulsion très vive et tenace (elle commence à peine à passer) contre toute forme un peu triomphale de christianisme qui donnerait à penser que tout va bien : meetings, pèlerinages massifs, congrès imposants. J'aime mieux quand, apparemment, « ça va mal »; on est plus porté à

mettre sa confiance en Dieu et on peut se dire en toute vérité : « Ça ne va sûrement pas aussi mal qu'il le semble », car le Seigneur est avec nous et les apparences sont trompeuses. A ce sujet, je persiste à croire que les manifestations de masse sont facilement un narcotique pour la foi et demandent à être maniées avec précautions : qui ne connaît, parmi ses paroissiens ou ses confrères, des spécialistes en christianisme officiel et tapageur ? Désir d'une religion priante et silencieuse axée sur la foi, l'espérance et la charité.

Pour conclure ce paragraphe sur cette recherche incertaine, nombre de remarques s'imposent.

Cette quête de la vérité ne doit pas tout d'abord s'embarrasser d'enfantillages. Le conformisme peut s'exercer en tous sens. L'anticonformisme systématique en est un. Tel ou tel détail liturgique n'engage ni la foi ni les mœurs, tel comportement n'est pas forcément noire hypocrisie, mais politesse élémentaire. Il faut nous garder des réactions *adolescentes*. Elles ont leur temps, le prolonger est ridicule.

L'authentique chrétien ne coïncide pas non plus toujours avec ce qui a un sens aux yeux des hommes. La foi nous laisse les pieds sur la terre tout en nous ouvrant un monde invisible. Certains aspects du comportement chrétien se justifient dans le secret de l'ordre de la grâce. C'est encore le défaut d'une jeunesse d'esprit indûment prolongée d'oublier cette vérité. L'authenticité est l'éclat d'une vie qui ne se coupe pas de la réalité. Il ne faut pas ignorer la réalité du monde de la grâce ni méconnaître les justifications profondes que les yeux de la chair ne peuvent déceler.

Ces deux remarques semblent justifiées par l'élan parfois intempérant qui semble entraîner les jeunes en matière de goût pour un christianisme plus authentique. Mais nous devons considérer comme une *très grande grâce* d'avoir retrouvé les exigences de cette qualité essentiellement chrétienne.

La rencontre du Christ comme Personne

UNE constante se dégage aisément : la découverte du Christ comme Personne est le moteur d'une vie de foi qui cherche sans cesse à s'approfondir. Plusieurs de nos correspondants considèrent cette révélation comme la grâce essentielle de leur vie. Le simple témoignage d'une religieuse que l'on va lire est significatif. On notera deux choses. Cette révélation est faite à une jeune enfant, elle est une sorte de grâce initiale inaugurant une vie de foi qui se développera par la suite harmonieusement. Elle s'opère par une image, plus apte qu'un discours abstrait à mettre en présence de la Personne du Christ. La révélation intérieure de la présence de l'Esprit, la découverte de la paternité divine suivent normalement cette lumière primordiale et se résolvent finalement en une attitude d'enfance toute simple et profondément évangélique :

> Toute ma vie spirituelle en son éveil conscient, sa croissance et toute son évolution, est dominée et informée par une grâce que j'ai reçue à l'âge de sept ans. Devant une image de saint Jean reposant sur la poitrine du Seigneur à la Cène, j'ai eu la révélation instantanée de l'amour de Dieu et la *rencontre personnelle* s'est opérée entre le Christ et mon âme. Ce fut définitif. Toute ma vie spirituelle repose sur la foi à l'amour et à l'amour personnel. Je dis bien : *la foi,* et non pas une impression quelconque de sentimentalité.
>
> Deux ans plus tard, j'ai voulu être confirmée. J'avais neuf ans. C'était jeune pour l'époque, mais je me souviens très bien que quelque chose (ou quelqu'un) me poussait intérieurement, car je

n'ai réalisé que beaucoup plus tard la présence de l'Esprit-Saint dans mon âme. Je suis entrée au couvent à vingt ans.

A vingt et un ans (j'étais novice), j'ai reçu par la parole du Seigneur dans saint Jean : *Philippe, celui qui me voit, voit mon Père,* la révélation de la paternité de Dieu. Les trois étaient désormais personnellement dans ma vie et la connaissance du Dieu-Père créait peu à peu en moi une spiritualité d'enfance évangélique.

Certains insistent davantage sur le mode selon lequel s'est opérée cette révélation, telle cette personne qui commence par prendre conscience de sa misère et de son incapacité. La Personnalité du Christ se révèle ici en tant qu'il est le Chef et le Principe vivifiant des membres de son Église. Dans cette lumière, la parabole de la vigne et des sarments prend tout son relief, elle devient le point lumineux, la source de clarté près de laquelle le chrétien abattu par les difficultés de la vie peut trouver l'énergie nécessaire. Dans cette perspective, les sacrements se présentent comme les connexions vitales de cette union mystique. L'Eucharistie, sacrement de la Présence, apparaît alors aussi comme le sacrement de l'unité personnelle de l'âme avec le Christ, unité qui tend à resserrer les liens entre les chrétiens. La rencontre personnelle avec le Christ trouve ainsi dans le climat de la Cène et des paroles de Jésus après le repas le milieu normal de son approfondissement.

Le développement de ma vie spirituelle provient surtout de la découverte du Christ comme Personne, du sentiment de sa présence et de ma complète dépendance de lui (parabole de la vigne et des sarments) : *sans moi, vous ne pouvez rien faire,* et, par voie de conséquence, la pratique de la communion fréquente, autant que possible quotidienne, envisagée comme union plus intime au Christ.

D'autres mettent un accent plus marqué sur le point de départ *apostolique* de cette découverte. Ils entendent d'abord le *sans moi vous ne pouvez rien faire* de leur œuvre apostolique. Le choix du Christ s'est porté d'abord sur des êtres qu'il mit à part pour vivre avec lui. Cette intimité primordiale est la source de toute vie apostolique. La clarté de cette grâce vient irradier toute la vie chrétienne, l'exercice des vertus, notre participation à la louange liturgique. Et la messe elle-même vient assurer la con-

tinuité de cette communion initiale, prolonger la présence et révéler les secrets de la Personne du Christ. C'est en lui que nous puisons l'énergie nécessaire pour hâter selon son désir la venue du Royaume de Dieu :

> Depuis huit ans, j'appartiens à l'Action catholique (A.C.I.). Je lui dois beaucoup. C'est elle qui oriente ma vie spirituelle. *C'est par elle que j'ai vraiment découvert le Christ actuellement vivant, par elle que j'ai été amenée à le contempler dans l'Évangile,* les autres méthodes d'oraison ayant toutes échoué et m'ayant laissé l'impression d'être ennuyeuses et factices.
>
> Par l'A.C.I., une évolution continuelle s'accomplit dans ma façon de penser et de vivre. Il s'établit en moi le réflexe chrétien qui me fait confronter avec le Christ mes jugements, mon comportement et ceux de mon milieu.
>
> J'observe la même lente mais continue transformation dans les autres membres de l'A.C.I. de ma ville.

Cette révélation de la Personne du Christ transforme une vie de simple observance en une vie d'intimité avec Jésus et de don total aux hommes. C'est dans cette seule clarté que peuvent se résoudre les apparentes contradictions de l'observance et de l'amour, de la liberté et de l'obéissance, de l'ascèse et de l'épanouissement des cœurs. La solution de ces antinomies n'est pas abstraite : c'est Jésus-Christ, mais la révélation de Jésus-Christ est une grâce qu'il faut demander ou accepter de tout cœur :

> Je pense que la prise de conscience de ma vocation apostolique tend à jouer un rôle important dans ma vie spirituelle. Cette vocation, je la regarde d'abord comme un appel à entrer davantage dans l'amitié du Christ. *Il en choisit douze* POUR ÊTRE AVEC LUI *et pour les envoyer prêcher.* Cette rencontre se fait par l'exercice des vertus théologales et grâce aux moyens que l'Église nous offre. Toute la vie liturgique centrée autour du sacrifice et du sacrement du Corps du Christ, la prière d'oraison, la confession fréquente envisagée comme sacrement de l'amitié divine, le contact avec la Parole de Dieu dans la foi par la fréquentation de la Bible et le travail théologique, la contemplation des mystères du Rosaire et la « dévotion » au Corps du Christ ont naturellement leur place dans ma vie. La découverte de cette amitié s'accompagne d'une exigence de simplicité, d'ouverture, d'amour généreux vis-à-vis de Dieu et des autres, et c'est là que vient s'insérer la place de la culture vertueuse et des pratiques d'ascèse.

Un autre correspondant résume son expérience apostolique en des termes à peu près semblables :

> La découverte du Christ comme Personne et sa présentation comme tel semblent le seul moyen d'atteindre les âmes et de susciter des réactions sincères dans la vie religieuse comme dans toute autre vie spirituelle. Morale et dogme n'intéressent qu'en fonction du Christ. La vie de foi s'oriente d'abord vers la Personne du Christ.

Une carmélite nous a dit son désir de vivre en fille de l'Église. Fidèle en ceci à la grande tradition du Carmel, elle nous a confié son souci de ne pas vivre sur elle-même, dans la serre chaude d'une famille spirituelle fermée. Ses désirs, ses soucis, ses souffrances sont ceux du Corps mystique, elle tient pour essentielles à sa vie chrétienne ces préoccupations d'Église. Mais, pour livrer le secret de cette large vue de foi, elle nous dit son désir d'intimité avec le Christ. Elle donne ainsi la raison profonde de sa vocation. Cette approche du Christ suppose la révélation de sa Personne. Dans cette perspective, la vie carmélitaine lui apparaît comme une intense exigence de fidélité à cette grâce. La solitude du Carmel est ce désert en lequel Dieu veut attirer les âmes qu'il s'est choisies pour leur révéler sa Personne, le secret de son Nom. Mais parce que ce Nom veut dire « sauveur », le secret de cette appellation est aussi offrande de la croix. En vivant dans son cœur et dans sa chair le sacrifice du Dieu qui révèle ainsi son Nom-de-Salut, la carmélite est à pied d'œuvre dans le champ de l'Église. Son action mystérieuse s'accomplit par sa transformation dans le Christ et la révélation personnelle du Dieu-Sauveur fait peser sur elle l'exigence des besoins spirituels de l'Église universelle :

> A côté de ces aspirations grandit un autre désir : celui d'intimité, d'union très personnelle avec le Christ, avec Dieu. Ce besoin de vivre « seule avec le Seul » répond, lui aussi, aux exigences profondes de notre qualité d'enfants de Dieu; bien plus, c'est Dieu lui-même qui en est la source. N'a-t-il pas mis en nous son Esprit qui crie « *Abba,* Père », et qui demeure en nous en activité d'amour ? Auprès d'un tel hôte, que vaut tout le reste ? Il semble alors bien légitime, ce désir de demeurer clos à tout ce qui n'est

pas lui, de vivre comme si n'existaient que Dieu et moi seuls, de rechercher ces moments de solitude et de silence où l'on peut ne rien faire d'autre que de rester près de lui et de l'aimer.

Ces deux aspirations (sociale et individualiste) à première vue me semblent s'opposer. Je dois dire qu'elles sont quelquefois quelque peu tiraillantes. Mais je crois que, petit à petit, l'équilibre doit se faire, car toutes deux s'originent au même point : notre insertion dans le Christ. Mon insertion à moi *personnellement* m'invite à l'intimité et au cœur à cœur avec le Christ. D'autre part, comme membre du Corps mystique, je suis solidaire des autres membres et ai souci d'eux. J'ai souci également de ceux qui ne sont pas membres, désirant les réunir au Corps.

Cette découverte du Christ comme personne est une des composantes majeures de la vie spirituelle de nos contemporains. Certes, les voies d'une vie chrétienne profonde ont toujours commencé à cette rencontre personnelle avec le Christ. Hier comme aujourd'hui, le Christ est source de grâce. Il semble toutefois que nos contemporains sont en train de découvrir *collectivement* cette réalité spirituelle. Cette simultanéité mérite une attention spéciale.

Peut-être les erreurs christologiques du rationalisme scientifique ont-elles été l'occasion providentielle de cette redécouverte. En niant la divinité de Jésus au nom d'une exégèse « scientifique » des textes ou d'un examen « historique » de la tradition, les auteurs du siècle dernier ont suscité un renouveau de ces mêmes sciences à l'intérieur de l'Église. En précisant les contours de la figure de Jésus, en pénétrant les mystères du quatrième évangile, l'histoire spirituelle de Jésus, en attirant l'attention sur la doctrine du Christ de saint Paul, ce renouveau exégétique a préparé la voie d'un véritable renouveau mystique qui trouve dans la révélation de la Personne de Jésus sa lumière principale. L'étude des catéchèses primitives est venue préciser encore cette découverte collective, de sorte que le mystère du Christ Homme et Dieu s'impose maintenant aux yeux de la foi chrétienne comme le centre de rayonnement de la révélation divine.

Il fut un temps où l'on était tenté de considérer la foi comme un simple devoir de croire, devoir auquel on satisfaisait en acquiesçant à des énoncés. On s'estimait *en règle* avec la foi lorsque les doutes ne venaient pas effleurer cette adhésion de

l'esprit. Une telle attitude risquait fort d'arrêter le développement de la foi à un niveau minimum, tout approfondissement ultérieur apparaissant comme un luxe non nécessaire au salut. Le grand avantage de cette révélation collective d'une exigence supérieure : la révélation du Christ comme Personne, est de nous faire franchir ce point mort. Dans cette lumière, la foi apparaît comme un départ. L'obédience de l'esprit semble insuffisante. L'engagement de tout notre être est imposé par ce face à face avec la Personne du Christ. Cette découverte a une conséquence inappréciable : la vie mystique (considérée comme contact avec Dieu, approfondissement de notre foi et don total) apparaît comme en continuité normale avec la présence de grâce. Toute vie vraiment chrétienne est, ici-bas, une *tendance vers Dieu*. Les exigences contemplatives que signaleront plus loin les réponses à notre enquête viennent s'accorder parfaitement à ce renouveau.

De plus, l'union au Christ est l'union au chef de l'Église. La vie contemplative fait de nous des instruments de la communication de la vie divine. La foi n'est plus simplement affaire de salut personnel : elle tend à rayonner. Ici encore, les conclusions de l'enquête viendront corroborer cette affirmation.

Le primat de la charité

Il n'est pas aisé de donner ici des extraits de lettres traitant de ce sujet. Souvent, de brèves phrases, de rapides incises nous signalent la découverte de cette primauté comme une chose nouvelle et féconde. Que faut-il en conclure ? Peut-être un étroit moralisme a-t-il mis l'accent sur les vertus morales au point de négliger la reine et la forme des autres vertus ; peut-être aussi, pour certains, une déformation du langage disparaît-elle ; la charité doit s'entendre d'abord de la vertu et de la vie qu'elle inspire avant de signifier les œuvres de cette vertu.

Certains mettent volontiers l'accent sur l'aspect unifiant et

vivificateur de la charité. Elle est comme le principe vital de l'organisme surnaturel et les vertus, comme des organes, dépendent de l'influx vital reçu d'elle. On envisagera volontiers cette inspiration de notre vie tout entière par la charité, on lui rendra sa place prééminente :

> La recentration de la morale sur la charité m'a, dans la mesure où j'en ai bénéficié, beaucoup apporté. Pour bien des gens à qui répugne la casuistique, elle élimine nombre d'embarras parce qu'elle est une règle de vie et pas seulement une recette occasionnelle.

On en viendra aussi à décrire le comportement tout inspiré de la charité en une sorte de paraphrase de l'Épître aux Corinthiens. Cette *agapè*, cette conduite de notre vie tout entière par la charité, qui n'est pas la seule vertu théologale mais aussi le retentissement profond de cette vertu sur nos actes, est facilement désignée comme caractéristique de la vie chrétienne. Loin de réduire ce comportement aux fruits d'une charité condescendante, on mettra volontiers l'accent sur l'emprise universelle de la reine des vertus sur notre vie. On se plaira aussi à décrire le climat d'amitié, de délicatesse en lequel elle trouve son milieu vital. La douceur, la bonté, la mansuétude et la miséricorde face aux violences, aux haines, aux faiblesses et aux péchés du monde sont les grands traits de ce comportement chrétien.

Un de nos lecteurs se plaît à montrer les liens spéciaux que noue la charité entre l'humilité et la miséricorde. Il y a là une réminiscence profondément évangélique. Jésus prenait ses repas avec les pécheurs et sainte Thérèse de Lisieux se sentait à l'aise *à la table des pécheurs*. A la charité condescendante, lourdement ou inconsciemment grevée d'un orgueil de caste, de race ou de vertu, notre correspondant préfère l'exemple de la sainte du Carmel. La miséricorde humaine n'est pas condescendante et le plus grand miracle de la charité n'est-il pas de nous révéler cette misère intime à nos cœurs ? Elle nous met de plain-pied avec le monde abandonné de la souffrance, de la misère et du péché.

On nous écrit :

> Cette charité vraie est appuyée sur une vie intérieure profonde

par laquelle, vivant elles-mêmes du Christ, ces âmes sont pressées de le rayonner, d'approcher les autres, quels qu'ils soient, avec la douceur, la bonté, la miséricorde, l'amour du Christ lui-même dans ses rapports avec ceux qui l'entouraient pendant sa vie terrestre.

Ce sont des âmes à la fois contemplatives et apostoliques au milieu de toutes les difficultés de la vie du monde. Elles sont le Christ parmi les *publicains et les pécheurs, mangeant et buvant avec eux* et cependant, dans cette adaptation et malgré cette ressemblance extérieure à leurs mœurs, on sent parfaitement, sans pouvoir ou savoir l'exprimer, une vie plus haute et plus profonde qui inspire toutes leurs paroles et leur manière d'être ou de faire.

Ces âmes s'efforcent de former avec d'autres ayant les mêmes aspirations des « équipes apostoliques » (qu. 3 *b*) pour se soutenir et s'encourager mutuellement et pour échanger leurs désirs les plus profonds de vie intérieure aussi bien que leurs moyens d'action.

... C'est la vie du Christ, ajoute-t-elle, parmi son peuple, c'est-à-dire s'identifiant à tous, comme lui-même se faisait accessible à tous, sans se soucier du monde conventionnel, consentant à être mésestimé, incompris, appelé dédaigneusement « l'ami des pécheurs », consolant les isolés, les délaissés, s'occupant des pauvres, des humbles, des petits, avec un intérêt affectueux et absolument désintéressé, les accueillant et leur faisant place partout et jusque dans sa propre maison s'il est nécessaire.

Ce primat de la charité se raccorde aisément à la rencontre de la Personne du Christ. La charité est une amitié, cette amitié ne peut se porter que sur une Personne, cette révélation est donc nécessaire. Si la foi tend à rayonner sur tout le Corps mystique, l'amour de nos frères vient vivifier notre amour de Dieu. Nos correspondants mettent volontiers l'accent sur l'identité mystique des objets de notre charité : Dieu, le prochain. La parole de saint Jean : *Celui qui dit : « Je suis dans la lumière » et qui hait son frère est encore dans les ténèbres*, prend pour eux un singulier relief. De multiples réponses nous assurent que le besoin des hommes, les souffrances du monde, les exigences matérielles et spirituelles du prochain ont été la source de véritables grâces de conversion à une vie chrétienne véritable. Il ne faut donc pas se hâter d'accuser nos contemporains de renverser l'ordre des valeurs, de mettre les hommes avant Dieu. L'expérience de cette enquête prouve le contraire : l'exercice de la

charité fraternelle convertit, retourne vers Dieu des âmes qui demeuraient jusque-là dans l'assoupissement spirituel.

> Il est actuellement une tendance d'ailleurs facile à remarquer : c'est les efforts de charité réalisés dans bien des milieux et même à tous les échelons. C'est un fait que la charité entraîne la vie spirituelle des chrétiens. Et même si les beaux gestes réalisés à la suite de tel ou tel appel n'ont pas toujours été dans une perspective de charité chrétienne, il y a eu bien des groupes organisateurs animés par une vraie charité.

Et puisque nous avons cité saint Jean, il faut aussi signaler l'harmonie profonde de la sensibilité spirituelle contemporaine avec sa première épître. La foi en Jésus-Christ racine de la charité, l'importance du commandement nouveau de l'amour fraternel, la primauté de cet amour qui nous assimile au Dieu qui est Amour, l'esprit d'enfance et d'adoption qui caractérise cette vie selon la charité, le bannissement de toute crainte servile, toutes ces réalités spirituelles ne sont que des aspects d'une même vie spirituelle qui assure en toutes choses la primauté de la charité.

Une exigence nouvelle de prière

Dans la ligne de cette rencontre personnelle avec le Christ et de cette découverte du primat de la charité, l'ensemble de nos correspondants manifeste une exigence nouvelle de prière silencieuse et d'oraison. Les mots manquent parfois de précision. Contemplation, oraison, méditation, prière secrète sont souvent les synonymes d'*exercice actuel de l'union à Dieu.*

Ceci n'a rien de nouveau, remarque une de nos lectrices :

> Peut-on ranger la *contemplation* parmi les courants de vie spirituelle ? La contemplation est bien plutôt l'essence de la vie spirituelle. Nous la rencontrons chez bien des personnes, et

même des jeunes qui vivent parfois à leur insu en parfaite union avec Dieu pendant leur travail.

Elle explique un peu plus loin ce qu'elle entend par contemplation :

> Essayer de connaître et d'aimer Dieu davantage.

La nécessité de cette prière secrète semble tellement évidente une autre qu'elle ne craint pas d'écrire :

> Je trouve que seules sont indispensables la *vie* d'oraison et la pratique de la charité fraternelle... Si la vie d'oraison manque et son écoulement vis-à-vis du prochain : il n'y a plus rien, tout est sapé à la base.

Mais nombreux sont ceux qui désirent prier de la sorte et resque aussi nombreux sont ceux qui n'y parviennent pas.

La vie d'oraison est un engagement de tout notre être dans e mystère de Dieu. Sa difficulté véritable vient de cette exigence. Notre misère se refuse à ce don total. Les difficultés de nos ontemporains sont, en ce sens, intemporelles : elles sont le poids e notre nature déchue.

Mais il en est d'autres qui tiennent à notre vie moderne. L'activité intense des grandes villes crée un climat de nervosité contre lequel il est bien difficile de se défendre. Une sorte d'intoxiation trouble le système nerveux de nos contemporains. S'ils parviennent au prix d'efforts louables à réserver le temps consaré à la prière, la vie du monde continue à s'agiter en eux. Leur magination déborde les limites que l'attention de la prière voudrait lui fixer. La rêverie nous entraîne dans un monde d'évasion u dans le passé qui n'existe plus. L'imagination pratique nous ire vers un avenir qui n'existe pas encore. L'instant présent, eule fraction réelle du temps, nous échappe et, avec lui, le accord indispensable à l'éternité. Si l'on considère de plus que es moyens mécaniques, loin de libérer l'homme, augmentent souent la surcharge de ses occupations en lui faisant faire l'œuvre le trois hommes d'antan, on conçoit aisément les difficultés très péciales qui viennent entraver l'oraison de nos contemporains.

A cela il faudrait ajouter l'absence de silence. La rumeur a

envahi la vie. Elle est devenue une *nourriture*. La radio est l pour combler les temps vides. Le sens du silence, de cette atten tion à une parole intérieure qui prend corps en nous, est extrê mement rare. Nos contemporains ont peur du silence. Le silenc est devenu pour eux pire qu'une source d'ennui : une chos affolante qu'il faut fuir à tout prix.

Dans un tel climat, l'oraison, cette attention à la Parole d Dieu, est devenue particulièrement difficile.

Mais non pas impossible.

Une autre source de difficulté vient de l'absence de directio spirituelle proprement contemplative. On dit : il faut prier. No contemporains souvent le désirent. On ne leur dit pas *commen* prier. Il ne s'agit pas de donner ici des recettes. Le temps de « méthodes » est, semble-t-il, révolu. Il faut en premier lie débarrasser l'esprit des chrétiens des modes selon lesquels il *imaginent* la prière. La prière est grâce et ne s'imagine pa d'avance. Elle demande un esprit de *disponibilité et d'attente* La simplicité de cette attitude est la seule vraie « méthode » qu puissent accueillir nos contemporains.

Au dépouillement de l'enquête, une évidence s'est imposée un des livres les plus lus est : *Au cœur des masses*, du P. Voil laume. L'exemple des petits Frères de Foucauld est, pour beau coup de nos correspondants, le grand moteur de leur vie d prière, de leur union intime avec le Christ. Ce phénomène *mass* mérite une attention spéciale.

L'enseignement spirituel des petits Frères est un enseignemen *vécu*. Qu'ils écrivent, qu'ils parlent ou qu'ils se taisent, le Frères et les Sœurs de Foucauld exercent une sorte d'attraction spirituelle irrésistible. La raison en est simple. L'union à Die est une *vie*, et seul l'exemple de la *vie* garde une autorité en ce matières. Les paroles du directeur ou les plus justes affirmation de théologie spirituelle ne suffisent pas à promouvoir une vi d'union à Dieu. Elles peuvent guider, conseiller, rectifier, elle n'ont pas valeur d'exemple. Lorsque Dieu veut que l'on prie, il suscite des saints. Sa miséricorde très spéciale est d'avoir fai naître une famille spirituelle qui témoigne de la permanence de la vie de prière au milieu des difficultés de notre époque. La vie pauvre de ces religieux, leur engagement dans le monde des

déshérités marquent leur vie contemplative d'un sceau d'authenticité irréfutable. Ils demeurent au milieu de notre vie actuelle comme des semences vivantes de contemplation.

Leur prière est toute simple. C'est pourquoi elle attire les âmes qui cherchent une plus profonde union à Dieu. Conçue comme une attention à la Parole de Dieu, elle présuppose la *lectio divina*, la réflexion directe sur le texte inspiré, une disponibilité aux mots dits par Dieu. De là doit jaillir cette prière simple que le P. Voillaume décrit ainsi :

> *Il faudra* sans doute passer comme à pieds joints par-dessus la phase préparatoire de la méditation qui suppose des conditions impossibles à remplir, pour *aller tout droit dans la voie obscure de la foi à la rencontre du travail de Dieu.* Cette prière sera l'œuvre de l'Esprit-Saint. Cette prière-là est possible dans toutes les conditions. Un agonisant peut prier. Un homme abruti de travail peut prier. L'ultime prière se fait dans la rencontre obscure de la foi. Or la foi, c'est cet effort d'adhésion au delà de toute image, de toute conception de l'imagination, et c'est là qu'il faut aller, tout droit, avec la grâce de Dieu.

Les méthodes de méditation semblent de moins en moins aptes à garantir cette permanence dans la prière. Si l'imagination travaille, il faudra bien s'en détacher ; si le raisonnement déroule ses chaînons, il faudra bien qu'il s'interrompe. Pourquoi ne pas rejoindre d'un seul coup ce point intérieur où notre prière n'est plus qu'adhésion à la volonté de Dieu sans souci de tout le reste ? Les imaginations peuvent naître en nous-même, la disposition intime demeure. Le fond du cœur reste attentif.

Car l'oraison ainsi conçue est un pur exercice de la foi. Notre prière doit tendre à ce dépouillement qui, seul, peut nous mener vers Dieu :

> Comment allons-nous y aller ? Pour arriver à ce degré de nuit, d'obscurité, il faut que l'âme soit travaillée. Dans le cloître, le travail de Dieu au fond de l'âme consiste aussi en un dépouillement qui se fait à travers des formes de prières qui doivent être dépassées. Le pauvre, celui qui souffre, qui peine, ne peut pas prendre cette voie. Il doit se mettre tout de suite dans la foi. C'est dur, douloureux; sa prière est dure, douloureuse, parce que faite dans la fatigue et la souffrance : c'est souvent obscur. Il ne peut pas faire jouer les puissances humaines qui rendront

fructueuse la méditation. *Il doit offrir son âme nue à l'action de l'Esprit-Saint.* Il se tiendra dans la foi; s'il a la patience d'attendre l'action de Dieu, je suis sûr qu'elle viendra parce qu'il y a un acte de courage à la base. La prière nécessite beaucoup de courage, on ne saurait trop le redire. Lassitude, souffrance, contact avec le péché, tout ce qu'on trouve dans la vie du pauvre, tout cela peut servir, s'il le veut, à se détacher, à approfondir le dépouillement intérieur; et quand il lui faudra faire l'effort de se maintenir devant Dieu dans cet état, cet effort produira en lui un dépouillement dont Dieu se servira comme d'une ultime préparation à l'union sans nom.

Le P. Voillaume touche ici l'essentiel du message des Petits Frères. C'est la raison profonde de leur rayonnement spirituel. Des contemplatifs sans clôture extérieure, des religieux qui se livrent *constitutionnellement* à la prière des pauvres ne peuvent manquer de toucher profondément les cœurs. Car, dans la mesure où nous recevons la leçon de leur vie, nous prenons conscience que notre vie moderne n'est plus un obstacle à une prière contemplative. L'assaut des soucis, des préoccupations et de la trépidation vient mourir sur le bord de cette plage de simplicité intérieure, lieu secret de notre prière. Les chrétiens du monde qui nourrissent l'ardent désir de Dieu trouveront dans cette forme de prière secrète, immergée dans le poids de la vie quotidienne, la source d'une vie chrétienne plus réelle et plus féconde.

Un dernier trait semble caractériser ce besoin de prière contemporaine : la liberté du rythme de l'action du Saint-Esprit. La vie de prière est une respiration, mais, selon les états, les tempéraments ou la libre disposition de Dieu, le rythme de l'inspiration peut être journalier, semainier ou mensuel. Si la prière doit être quotidienne, les temps où s'opère une véritable réfection spirituelle peuvent être fort variés. Un certain retrait du monde, mensuel ou annuel, est toujours nécessaire. Les retraites et récollections, ces temps de prière, sont indispensables dans notre monde envahi. Toutefois, la prière simple dont le P. Voillaume vient de nous donner la description tendra à envahir de plus en plus la vie.

Cette invasion de la vie par cette prière très simple est peut-être un des grands désirs de nos contemporains. Plusieurs lecteurs nous disent leur envie d'une prière de toute heure. Si l'on

a abusé, depuis Péguy, de la « prière-travail » au point de ne plus savoir de quoi on parlait, il est certain que la référence à la volonté de Dieu (et nous avons vu qu'elle est à la base de la prière simple) peut se continuer virtuellement et même actuellement au long de la journée.

La Sainte Vierge

Le mystère de Marie se rattache étroitement au mystère du Christ. Peu de personnes savent exactement quelle est notre attitude chrétienne envers la Sainte Vierge. Sa « dévotion » est très répandue, mais elle demeure très superficielle. *La rencontre avec Marie* est une grâce. Elle n'est pas automatique, il faut la désirer, la demander, savoir attendre et savoir aussi répondre aux premières sollicitations de cette grâce.

Une lectrice nous a livré le secret de sa découverte du Christ. Elle ajoute :

> Beaucoup, beaucoup plus tard, des années après, et après l'avoir désiré longtemps, le Seigneur m'a enfin fait le don personnel de sa Mère (je crois que la Sainte Vierge n'entre vraiment dans nos vies que si Dieu lui-même nous en fait le don).

Pour dégager sa piété mariale de toute mièvrerie (ce qui est la meilleure préparation à ce don), il faut savoir considérer le mystère entier de Marie. Pour cela, il faut replacer la Sainte Vierge dans le cadre de l'union hypostatique et du mystère de l'Église. La réponse du professeur d'Université en porte le témoignage. La Société des Études mariales vient d'orienter ses recherches vers les rapports de Marie et de l'Église.

Mais nombre de nos lecteurs nous disent aussi leur désir d'une rencontre personnelle avec Marie :

> Pour moi, j'aimerais trouver ce courant d'inspiration d'une vie religieuse plus basée sur la Sainte Vierge prise comme mère

totale de moi-même, d'un abandon plus complet, *concret*, entre ses mains, qu'elle soit l'inséparable de mes pensées, de mon action et, donc, de mes réalisations. Mais basé sur quelque chose de viril pour homme adulte et ayant des responsabilités dans la vie (d'où recherche pour moi d'autres individus, d'autres groupements, d'autres centres spirituels pour réaliser cet attrait qui devrait devenir une réalité).

D'autres enfin ont saisi l'essentiel du message de saint Grignion de Montfort. Au delà de l'expression parfois rebutante, ils ont trouvé dans cette perception de la maternité spirituelle de Marie un moteur nouveau de leur vie spirituelle :

> Enfin, il me serait impossible de passer sous silence le rôle capital de la Vierge Marie dans la vie spirituelle. C'est elle qui doit former le Christ en nous, elle qui doit nous le donner. Comment pourrait-on se passer d'elle ? C'est impossible; pour ma part, je ne le conçois pas. A la lumière de la spiritualité de saint Louis Grignion de Montfort, je lui ai tout donné, ce que je suis, ce que j'ai, matériellement et spirituellement. Depuis lors, je vis dans la joie; je sais qu'elle me compte parmi ceux qui lui sont le plus proches parce qu'ils ont plus besoin d'elle. Je sais que même nos propres justices ont des taches aux yeux de Dieu et que seule Marie, toute belle, a trouvé grâce devant lui et peut présenter ma pauvre misère à Dieu pour l'orner de ses propres vertus et mérites. Elle nous accommode au goût de son Fils... Et le vide créé en nous par la donation de nous-mêmes entre ses mains attirera le Tout, la plénitude de Dieu, la sainteté de Dieu qui, s'il renvoie les « riches » les mains vides, « comble de biens les affamés ».

D'autres, enfin, ont trouvé dans le livre du P. Braun : *La Mère des fidèles*, une justification scripturaire des intuitions de saint Louis-Marie. Le rayonnement de ce livre mérite une attention particulière. Nous avons déjà dit que nos contemporains retrouvaient avec joie l'équilibre spirituel de la première épître de saint Jean. Mais le disciple aimé est le premier fils spirituel de Marie : le renouveau de spiritualité johannique peut heureusement interférer avec la manifestation contemporaine du Mystère de Marie. Le climat d'amour et de confiance *filiale* qui est celui de l'épître est caractéristique de la note spirituelle que peut nous apporter la découverte actuelle de la Sainte Vierge.

La Parole écrite : la Bible

Le renouveau biblique a trouvé son point de départ dans l'essor des études exégétiques. Mais sa raison profonde n'est pas humaine : le Saint-Esprit semble susciter ce renouveau pour remettre la vie de nos chrétiens dans cette lumière théologale qu'une tendance moraliste avait enténébrée. Au delà des enrichissements secondaires, il est certain que le contact avec la parole inspirée développe le *sens de Dieu*. Le christianisme du XIX^e^ siècle a trop vécu de règles et d'impressions. Un de nos lecteurs fait le procès des casuistes, un autre incrimine Chateaubriand. Quoi qu'il en soit, la majorité trouve dans ce retour vers la Source de toute Parole une attention nouvelle au mystère de Dieu.

Venu à la Bible grâce à mon professeur d'Écriture sainte, j'ai été surpris de constater la défiance du clergé plus âgé que moi à l'égard de ce genre d'études. En revanche, les laïcs ont toujours été avides de se renseigner, et pas seulement sur les questions externes. Une section de Paroisse universitaire m'a demandé un exposé sur l'utilisation spirituelle de la Bible. Des gens indifférents trouveraient la solution à certaines de leurs difficultés si on s'enquérait de leurs besoins. Fortuitement, j'ai reçu plusieurs plaintes qu'il n'y ait pas une *histoire sainte* pour adultes. *Le Peuple de la Bible*, de Daniel-Rops, a, dans chacune de ces circonstances, satisfait le quémandeur qui en ignorait l'existence. Je crois qu'une des valeurs cherchées par le monde actuel et fournies par la Bible est la *recentration sur Dieu*, dont trop de présentations négligeaient de faire l'acteur principal.

Un correspondant s'étend plus longuement sur la nourriture spirituelle que le chrétien peut puiser dans la Bible, à condition

de dépasser le stade d'une étude scientifique ou d'un contact épisodique avec la Parole.

> Mais l'apôtre ne peut se contenter d'une intelligence scientifiquement parfaite de la Parole de Dieu. Il doit porter en lui le Verbe de vie comme une forme vitale. Et précisément, c'est dans la Bible qu'il trouve la Vérité sous sa forme « primaire, fondamentale, fontale », comme le dit si bien le P. Bouyer. On n'a pas tout fait quand on a scruté la Parole de Dieu d'une manière spéculative, — pour mieux la comprendre d'ailleurs, mieux la défendre, mieux la proposer. Il s'agit d'une Vérité inséparable d'une certaine manière de ses modes originels d'expression, pour qui du moins veut en avoir une intelligence de finesse et accéder à une connaissance par le dedans. L'essor des études bibliques nous manifeste de plus en plus, au sein de l'unité divine d'une révélation progressive, l'extraordinaire richesse humaine des auteurs et des documents inspirés : diversité de tous ordres, psychologique, théologique, spirituelle...
>
> Cependant, l'originalité la plus profonde de l'Écriture me paraît résider dans le fait que la Vérité y est adressée à la vie du croyant. Elle y est formulée en termes d'existence et en fonction de la vie. Elle veut éveiller de l'homme à Dieu, de l'homme de Dieu à Dieu de vraies relations personnelles. Car la Parole de Dieu est inséparablement révélation de vérité et acte de la Personne divine, message éternel et présence actuelle.

Il est certain que cette fonction vivifiante de la Parole écrite peut s'exercer. Il ne faut pas toutefois sous-estimer la difficulté de la pastorale biblique. Les Cahiers de la Ligue de l'Évangile contribuent largement à cette tâche, mais ces introductions au texte sacré font espérer un temps où les richesses de la Bible auront tellement fécondé les esprits que sera révolu le temps de ces laborieuses approches. Le renouveau biblique, en effet, atteint diversement pasteurs et fidèles. En touchant les ministres de la parole, il vivifie la prédication. Ainsi la Parole de Dieu atteint les fidèles par une nouvelle « incarnation » dans le prédicateur. Cette parole vivante peut *mettre en présence* des valeurs bibliques et créer alors dans le cœur des fidèles une exigence nouvelle de la Parole écrite. La prédication est une lumière qui éclaire le texte saint. On ne peut lire un texte sans une lumière et le contact de la parole vivante est cette illumination.

C'est pourquoi le renouveau biblique est lié à un effort de prédication plus adaptée. Il crée aussi chez les fidèles des exigences correspondantes.

La Parole entendue : la Prédication

La prédication n'est pas un enseignement didactique : témoignage de la Parole, elle se colore selon la vie personnelle du prédicateur. Elle est esprit et vie. Comme telle, elle participe à la mystérieuse puissance de la Parole de Dieu, ce glaive qui atteint la division de la moelle et des os. Une prédication n'est vraiment la Parole de Dieu que dans la mesure où l'auditoire réagit, soit qu'il soit transformé par la vertu mystérieuse des mots, soit qu'il soit heurté (au bon sens du mot) et désireux d'explications.

Une lectrice nous écrit :

> Nous désirons que soit annoncée la Parole de Dieu simplement, sans que le prêtre fasse écran entre Dieu et les fidèles et se serve d'une parole d'Évangile pour viser telle ou telle partie de la population.
>
> Dangers que nous avons rencontrés chez de jeunes prêtres qui font des sermons intellectuels et qui, en plaquant des phrases bibliques dont ils émaillent leur prédication, s'imaginent avoir annoncé la Parole de Dieu.
>
> Nos réactions sont souvent assez vives. Quand nous constatons qu'un sermon, ou ne répond pas à nos besoins, ou traduit un certain angle de voir les choses, nous en discutons simplement et amicalement avec notre curé qui, parfois, rectifie ses « positions ». Le tout est d'y aller avec humilité, simplicité, non pas pour vouloir faire triompher notre point de vue qui est souvent d'ailleurs un point de vue découvert ensemble en session à la lumière de plusieurs articles lus ou de cercles religieux, — ce qui nous donne encore plus le sentiment qu'il faut en informer notre clergé, — mais pour le plus grand bien de la communauté.

Pour agrandir le cercle de notre enquête, M. le Curé de Notre-Dame de Saint-Alban, près de Lyon, nous a fait parvenir les réponses à une enquête sur la prédication qu'il a menée dans sa

paroisse. Les lecteurs de la collection missionnaire « Rencontres » connaissent, par le livre du P. Chéry, le visage de cette paroisse missionnaire fondée par le P. Rémillieux. La prédication est particulièrement soignée : essentielle, directe, simple, concrète, l'ensemble des réponses témoigne de la satisfaction profonde des fidèles de Saint-Alban. Nous donnons ces réponses à titre d'exemple, ne pouvant mentionner tous les efforts qui ont été faits en ce domaine par les paroisses populaires qui ont compris l'exigence de cette incarnation nouvelle de la Parole de Dieu.

Voici tout d'abord le témoignage d'un militant d'Action catholique. Il ne demande pas à la prédication de lui fournir des directives apostoliques ; son exigence spirituelle profonde et, pourrait-on dire, « contemplative » est remarquable :

> Assez souvent, nous aimons que la prédication soit d'un genre simple imagé (comme dimanche dernier, avec la comparaison de la messe et du repas de famille), ceci afin de s'adapter toujours aux nouveaux ou aux quelques camarades de quartier ou travail qui débutent.
>
> Les chrétiens qui, déjà, ont une action militante, ont besoin de trouver beaucoup de spirituel pour alimenter une vie intérieure forte, sans quoi ils ne font plus que de l'« humain » et oublient dans leur action le royaume de Dieu. Ils ont besoin de se faire rappeler souvent le rôle de la prière (non seulement offrande dans la vie, mais aussi la prière temps d'arrêt, de réflexion, de rencontre plus intime avec Dieu), le rôle du sacrement de pénitence, etc., de se faire parfois un peu secouer pour qu'ils arrivent à réserver ces temps-là, qu'ils voient l'importance de la messe.
>
> Pour les chrétiens non militants encore, il faut que la prédication leur apporte l'inquiétude de tous les frères qui ne connaissent pas encore le Christ. Il faut qu'elle leur aide à sortir d'eux-mêmes.
>
> A tous, il faut qu'elle nous éclaire, nous donne du spirituel, nous apprenne à contempler davantage les mystères de Dieu, à en vivre, qu'elle soit un stimulant nous aidant à agir et rayonner.
>
> Souvent, à Notre-Dame Saint-Alban, la prédication a été cela pour nous, nous attendons beaucoup d'elle.

Un autre paroissien met l'accent sur les liens de la Parole prêchée avec le mystère de la messe et de l'Eucharistie :

> La prédication a beaucoup d'importance pour moi, elle fait

partie de l'approvisionnement en force que l'on vient chercher à la messe. Elle ne produit pas toutes les fois les mêmes effets. Bien souvent, il est dans la prédication une idée qui, vraiment, m'a atteinte profondément et que j'essaie ensuite d'appliquer à ma vie avec l'aide du Pain vivant que j'ai reçu à la communion, et c'est ainsi que la Parole de Dieu et le Pain vivant ont une action sur nous qui se complète pour nous aider à devenir meilleurs. A vrai dire, je ne retiens intacte l'idée donnée à la prédication que pendant la semaine qui suit, mais elle m'a aidée à faire un pas en avant vers Dieu, elle m'a donné l'habitude de considérer un point de vue sous un angle meilleur.

Un autre met en relief les liens manifestes entre la parole et la vie de la communauté telle qu'elle s'exprime dans une prière commune :

Donnée au cours de la célébration du sacrifice de la messe, (la prédication) ne serait un « supplément » que si, par son sujet, elle était totalement étrangère à la pensée suggérée par l'Église dans la liturgie choisie par elle pour unir les fidèles et les faire mieux participer ensemble à l'offrande du sacrifice. Qu'elle soit un commentaire, souvent nécessaire, de l'instruction donnée par l'épître et l'évangile, ou une méditation sur un sujet ou une idée propre à approfondir notre foi, à nous rappeler l'enseignement de l'Église sur les problèmes qui se posent à notre conscience, elle est toujours un enrichissement, parce qu'elle aide les chrétiens à découvrir tel aspect, telle pensée qui ne leur serait pas venue à l'esprit, telle application pratique pour leur vie personnelle. Elle les aide aussi à combattre leur tiédeur, à sortir de la médiocrité et à réveiller leur ferveur spirituelle pour répondre avec plus de générosité au don de Dieu.

La Parole de Dieu, transmise par le prêtre, n'aide-t-elle pas aussi l'Assemblée à réaliser cette « âme commune » désirée par le Christ quand il a promis d'être au milieu de ceux qui « prieront *ensemble* » en son nom ?

Comment les chrétiens souhaitent-ils recevoir cette parole ? Leur état de vie, avec ses soucis, ses préoccupations qui les poursuivent et les absorbent constamment, est un obstacle à de longues méditations. Pour que leur attention soit plus soutenue et qu'ils en retirent un bien spirituel plus grand, la prédication doit être simple, substantielle, sans longueurs, et adaptée, dans la mesure du possible, à l'auditoire varié. Il vaut mieux que celui-ci « reste sur sa faim » que d'attendre avec une impatience, souvent visible, une conclusion qui semble être proche, mais qui n'arrive pas...

Et si je pouvais conclure par une prière : mon Dieu, faites que

nous ne soyons pas trop indignes, ni trop ingrats, mais qu'avec votre grâce, nous rendions un peu à la communauté spirituelle tout le bien que nous en retirons.

Un autre correspondant explique à son curé ce que la prédication exige de la part du ministre de la parole : cette longue réponse est particulièrement intéressante.

Je crois que la prédication, dans la mesure où elle est la manifestation du message évangélique et scripturaire, est un pain de l'âme au même titre, quoique sur un plan différent, que l'Eucharistie.

Vous avez tout à fait raison de faire fi, en ce qui concerne la prédication, d'une certaine éloquence formelle que l'on pourrait appeler « scolastique » et qui vise surtout à produire des effets oratoires en utilisant les divers artifices de la science du discours. Un tel style d'élocution tend, très rapidement, à devenir artificiel. Ne partant plus de l'âme, il n'atteint pas l'âme. Acceptable, non que toujours souhaitable, pour le discours profane, ce type classique d'éloquence semble bien devoir être complètement proscrit du ministère de la prédication, laquelle doit être parole vivante et vraie. A moins que, chez certains sujets d'exception, les effets oratoires ne soient pas la conséquence d'une science acquise du discours, mais soient l'expression spontanée de leur besoin de manifester la Parole de Dieu. Mais, là, le public sentira sans hésitation (sans l'analyser d'ailleurs) l'authenticité ou l'artificialité d'inspiration de ce mode oratoire... Hors le cas où il s'agirait d'un public de dilettantes, ce qui n'est pas le genre d'auditoire auquel on devrait s'attendre dans une église.

Pour être compris en profondeur du peuple, de la foule, il faut donc opposer à cette éloquence « scolastique » qui est une éloquence du cerveau, l'éloquence simple et naturelle qui est celle du cœur. C'est bien celle qui a toujours été employée par nos prêtres à Saint-Alban. Il nous faut donc vous encourager vivement à continuer à porter la Parole d'une manière simple, directe, sans vous encombrer de formalités.

Les caractères mêmes de la Parole de Dieu excluent que celle-ci puisse devenir impersonnelle; la Parole de Dieu, comme Dieu lui-même, doit être vivante et vraie. Elle n'est valable, efficace intérieurement, que si elle demeure vivante et vraie une fois monnayée parmi les hommes. Nous sommes incarnés, munis de sens divers, munis d'une sensibilité. Terrestrement, tout ce qui est extérieur à nous ne peut atteindre le fond de nos âmes que par le truchement de notre sensibilité (je ne dis pas sentimentalité) accompagnant indissolublement notre raison; si, volontairement, nous décidons de faire abstraction de la sensibilité et de ne laisser

présider en nous que la seule raison, alors, nous devenons bientôt des cerveaux sans cœurs, des corps sans âmes, des animaux très intelligents, mais insensibles au divin.

La personnalité, la valeur personnelle du ministre de la prédication ne sont nullement indifférentes. Nous pourrions remplacer le prédicant par un haut-parleur et des disques et en escompter le même résultat en ce qui concerne l'efficacité spirituelle de la sainte messe. Or, cela saute aux yeux, il n'en est rien; un haut-parleur, un poste de radio n'ont pas d'âme. Un prêtre, un ministre de la Parole ont une âme. Précisément, la personnalité spirituelle de ce ministre a une extrême importance en ce qui concerne le rayonnement de la Parole de Dieu qu'il lui est donné de transmettre, de porter. [...] Ce que le Seigneur attend de son ministre, c'est qu'il reprenne à son propre compte les vérités de vie que contient sa Parole. Selon la foi, la vigueur, la conviction, l'intensité que mettra le prédicant dans la proclamation du Message de Dieu, dans cette même mesure le fond des âmes sera touché, remué, éclairé, inquiété. C'est dire que les intonations, les gestes, les expressions du prédicant ont une importance capitale eu égard à la valeur de pénétration de la Parole; dans la mesure où ces manifestations sensibles expriment naturellement la sincérité et l'amour du prédicant vis-à-vis de cette Parole divine, le message scripturaire et évangélique, même intellectuellement très juste, s'il est porté sans âme, glissera sur la conscience de l'auditeur, sur l'âme de la foule, et disparaîtra, entraîné par le courant de la vie de tous les instants comme un fétu de paille à la surface d'un ruisseau.

Que peut-on conclure de ces exigences et de ce renouveau de la prédication ? Il n'est pas qu'un aspect d'une profonde redécouverte du mystère de la Parole de Dieu souveraine et efficace. Cette parole prend sa source visible dans la Bible, mais trouve ses canaux normaux d'adduction dans la prédication inscrite au cœur du mystère liturgique. La prédication est un effort d'incarnation, elle doit donc suivre la règle de l'Incarnation du Verbe, consentir à cette mystérieuse *Kénose* de Dieu, à cet abaissement salutaire qui fait entrer la vie de Dieu dans les âmes. La prédication contemporaine s'éloigne du style des grandes chaires, elle repousse l'éloquence comme le venin du pire des esthétismes pour jouer le plus simplement possible son œuvre d'illumination et de vivification.

Aspects du renouveau liturgique

Le renouveau liturgique est en connexion vivante avec cette découverte du mystère de la Parole. Un de nos lecteurs nomme l'homélie *un acte liturgique essentiel.* Il insiste sur le contact qu'établit avec les fidèles une parole vivante : ce contact unit le célébrant et l'assistant en une église de louange.

L'homélie ne me paraît pas un « hors-d'œuvre » facultatif, un ornement surérogatoire, mais bien un *acte liturgique essentiel*! il est bon, ce me semble, que le prêtre, au cours de la messe abandonne un peu le hiératisme de sa fonction et *se retourne* vers son peuple pour l'instruire d'abord, *mais aussi* pour faire l'unanimité autour du sacrifice qu'il offre, pour s'agréger davantage les membres du Christ dans l'action de grâce à laquelle il les convie tous. Il est bon que dans le cœur à cœur du pasteur avec ses fidèles on s'aperçoive que s'il est sacramentellement la personne du Christ, ce Christ est aussi le *frère,* le premier-né d'une multitude en qui tous communient, à qui tous sont reliés par une vie intense et mystérieuse. Le prêtre est prêtre, mais il est aussi le délégué de la communauté, chargé de toute sa prière, de son amour, de ses désirs, de ses misères, au nom de qui il a été désigné par l'Église pour offrir le Sacrifice. Et comment mieux écouter cette prière, cet amour, ces désirs, ces misères de la communauté qu'en se retournant pour lui parler !... Il faut que les fidèles voient dans le prêtre et le Dieu et le Christ frère : le Christ Dieu, Pontife éte
ments liturgiques, le déroulement des rites au
dique clairement; mais lorsque, pour
suble, tourne désormais le dos
alors on le saisit comme
sacerdoce est, en
membres à
messe

liturgique, en apparence interrompue, pour l'offertoire, le lien qui l'unit aux « assistants », aux membres du Christ, aura été renforcé. On participera mieux à ses gestes, à ses démarches sacrées.

D'autres correspondants insistent sur le lien communautaire que peut créer la liturgie.

Notre époque [illegible] rte de certains aspect[illegible] chrétiens d'un de la prière ibéral, contre

[illegible] la terre : [illegible]ne prêtre [illegible]rande tra-

[illegible] chrétiens [illegible]'avaient [illegible]évélé la [illegible] de ma [illegible]gitives [illegible]lant la [illegible]rs du [illegible]haque [illegible]e col- [illegible] chef

[illegible]n- [illegible]es [illegible]e [illegible]s [illegible]

retrouve la splendeur des temps primitifs. Les grands chœurs chantent la gloire de Dieu, mais quelques pauvres bouches, liées par la même mélodie, disent sans doute mieux la louange du Dieu pauvre couché dans une étable.

Mais cette vie spirituelle en commun, loin d'exclure l'approfondissement individuel, peut, au contraire, le promouvoir. Le témoignage suivant est celui d'une femme médecin exerçant actuellement son métier en Afrique du Nord. La grande activité et l'isolement n'excluent pas de sa vie cette découverte personnelle de la prière de l'Église. Celle-ci semble être plutôt le moteur profond de sa vie spirituelle.

> Pour mon compte personnel, j'ai découvert l'office divin avec le *Livre d'heures* des Bénédictins d'En-Calcat, acheté par curiosité. Je n'ai d'ailleurs pas cru d'emblée que sa pratique quotidienne pût être, comme ses auteurs le prétendent, « à la portée des personnes les plus occupées », et me suis contentée d'abord d'en lire les laudes et les matines, de temps en temps. Découvert que les laudes étaient un excellent remède au cafard matinal. Ai finalement pris l'habitude, depuis la Toussaint, de dire l'office entier tous les jours. Mais ceci est possible parce que ma vie, très occupée, est en même temps assez libre. Aucun mari ne rouspète parce que le réveil sonne un quart d'heure plus tôt pour la récitation des Heures du matin; aucun enfant affamé ne se pend à ma jupe au moment de sexte. Par ailleurs, il arrive évidemment que mes occupations me fassent réciter vêpres à neuf heures du soir, mais... je ne suis pas Bénédictine !
>
> Je ne sais pas trop comment une mère de famille chargée pourrait adopter cette pratique, ou une personne qui ne rentre pas chez elle à midi. Est-ce manque de simplicité ou souci louable de ne pas se singulariser, mais il est difficile à un laïc de dire un office en public, alors qu'un prêtre lisant son bréviaire ne surprend personne. Je fais moi-même une exception : en tournée de service qui m'amène parfois très loin, j'emporte le bouquin dans l'ambulance et, l'heure venue d'un office, je le dis, sans me soucier de la présence de mon chauffeur musulman. Mais c'est un musulman. S'il devine que mon livre est un livre de prière, il ne sera ni étonné ni choqué. Lui-même fait sa prière en plein air.
>
> Enfin donc, pour moi, l'office est parfaitement possible. Par ailleurs, j'y trouve un réconfort pour toutes les heures de la journée et pour tous les états d'âme. Je m'étonne d'avoir vécu si longtemps sans cela.

De nombreux lecteurs voient dans la liturgie la grande source

de la prière personnelle qui prolonge celle de l'assemblée chrétienne. La liturgie nous met en présence de l'unique mystère du Christ dans les phases de l'Incarnation, de sa mort et de sa résurrection et du don de l'Esprit. Elle accomplit aussi par les sacrements notre insertion personnelle dans ce mystère. Répondant à ce vœu, le P. Plé avait jadis publié un article justifiant une mystique du mystère chrétien [10]. La collection « Lex Orandi » vient de nous donner la traduction de l'ouvrage d'un prêtre italien, Don Divo Barsotti : *Vie mystique et mystère liturgique*. Il reprend la même doctrine en détaillant les richesses spirituelles que les chrétiens peuvent trouver dans la vie liturgique. C'est l'œuvre aussi du Centre de Pastorale Liturgique de faciliter l'accès à ces richesses par une pédagogie adaptée. Tous ces faits témoignent du lien qui tend à se resserrer entre la vie spirituelle personnelle des fidèles et leur participation au mystère liturgique.

Un éducateur nous livre son expérience. La liturgie lui apparaît comme un excellent moyen de formation spirituelle. Elle est la grande pédagogie biblique car elle traduit par faits et gestes les faits et gestes du mystère du salut.

> Ayant été quelque temps professeur dans un collège, j'ai constaté l'utilité de la participation liturgique active. Elle attire et forme indubitablement nos garçons, quels qu'ils soient, à de très rares exceptions près. Elle a d'ailleurs l'avantage de les initier à la Bible, si on veut se donner quelque peine.

10. A. Plé, O. P., *Pour une mystique des mystères,* in *Le Supplément de La Vie Spirituelle,* 15 novembre 1952 (n° 23), p. 377.

Tentations et difficultés

Un jeune religieux, aumônier de divers mouvements d'Action catholique, dénonce un certain *liturgicisme* qui sacrifie les besoins pastoraux au goût de reconstitutions historiques, aux effets d'un esthétisme malsain.

Le retour à la liturgie ancienne est
n'est liturgique que ce qui
pures », mais sans
doute, il

... Par exemple, à la messe, ni les officiants, ni les fidèles (ni un chœur de religieux) n'accomplissent d'habitude l'acte en vertu duquel, *d'un même élan*, le prêtre lance le premier accent du *Gloria in excelsis* et tous déjà *ont* surgi. Ce qui se passe est tout différent : le prêtre entonne la formule, après quoi les fidèles se lèvent, quelques-uns pensant assez vite à le faire, d'autres suivant comme s'il ne savaient trop pourquoi (sans compter tous ceux qui restent assis, ce qui, après tout, est sans doute plus *vrai* quand le culte n'a pas sa plénitude réelle). Lorsqu'un moniteur dirige les mouvements, son autoritarisme sent en général durement le système. Combien symbolique, l'agressive sécheresse du moyen dont il use : la claquette ! Ni lui ni ceux qui obtempèrent ne paraissent avoir *le cœur* à ce qu'ils font.

Il y aurait beaucoup à observer et surtout à faire pour retrouver dans les actes dont le culte se compose l'expérience de cette loi de nature : ils ne sont pas des paroles *suivies* de comportements corporels, ils sont des actes de tout l'être dont la parole précise le sens (et, dans les actes sacramentels, en assure l'efficacité). Dans les actes cultuels accomplis selon la nature du composé humain, le mouvement du corps *précède* la parole, même temporellement, quoique d'une façon presque imperceptible. L'intention spirituelle y est première à tous égards, mais le fonctionnement normal d'un homme, celui veux-je dire que n'a pas troublé une rationalisation abusive, c'est que selon notre exemple, le *Kyrie* achevé, les participants surgissent du même mouvement qui élève le prêtre, et c'est cet élan qui lui fait jeter vers le de tout.

Un mis
le

doit devenir de plus en plus la préoccupation de ceux qui veulent ouvrir à tous les richesses de la liturgie.

Authenticité, pauvreté, simplicité semblent être les caractéristiques du désir liturgique des chrétiens d'aujourd'hui. Le temps des gloires et des triomphes n'est plus : les chrétiens veulent faire ensemble des gestes qu'ils comprennent. Ils veulent entrer de toute leur âme dans le chœur d'une louange et le mystère des sacrements.

L'art, la vie et Dieu

Ce n'est point sortir du cadre de cette recherche de l'authenticité que de signaler ici le renouveau de *l'art sacré*. La revue dirigée par le regretté P. Couturier et le P. Régamey a porté un coup terrible à l'hypocrisie ostentatoire de l'expression artistique religieuse. Le témoignage de nos correspondants est riche de réactions qui confirment cette réussite. L'un d'entre eux nous écrit :

> Ce qui concerne l'Art sacré est d'un grand intérêt, mais présente l'inconvénient de faire souffrir davantage de la laideur et de la vulgarité courantes. Cependant, en exécution d'une promesse faite pendant la guerre, j'ai offert, pour un oratoire à la Sainte Vierge de ma paroisse de campagne, une porte. Cela m'a été l'occasion de constater par le contact avec l'entrepreneur, le maire et les ouvriers qu'il y aurait là une source à faire jaillir. Une autre serait la « rechristianisation » des rites funéraires qui se vident peu à peu de leur contenu religieux.

Un autre a entendu retentir dans une grande œuvre le cri d'une humanité blessée en quête de son salut :

> A côté des livres, je pourrais mentionner certaines œuvres artistiques, par exemple le *Miserere* de Rouault, qui me remet toujours en présence de la misère du monde (ce n'est pas le seul moyen que j'utilise). Faut-il ajouter, car c'est une réaction qui ne vient pas du

film lui-même ni de sa valeur artistique, que la vue d'un film sérieux m'est presque toujours l'occasion d'un rappel du sens profond de la vie et de la précarité de l'existence ?

Une autre remercie ainsi la revue :

Art Sacré. Correspondance entière de mes fils (architectes et décorateurs à Paris) et de moi-même avec l'esprit de cette splendide revue. Aide précieuse pour faire passer le courant chez les artistes et ceux qui sont de bonne volonté, en sympathie; les moins convaincus sont les prêtres dans notre entourage.

Et nous ne pouvons rapporter ici les témoignages de tous ceux qui nous assurent du *bienfait spirituel* qu'ils ont puisé dans les manifestations de ce renouveau.

Une découverte

Cette découverte est une grâce que nombre de nos correspondants considèrent comme une étape de leur vie spirituelle. Toutefois, les cheminements secrets de cette grâce sont fort divers. Pour certains, une réflexion sur l'histoire de l'Église leur a ouvert l'entrée de ce mystère :

> J'ai étudié *L'Église et les temps barbares,* de Daniel-Rops, au long d'une année. Cette étude a fortifié ma foi en l'institution divine de l'Église, en l'assistance du Saint-Esprit. En effet, malgré l'indignité de certains ministres du culte, nous voyons la sainte Église sortir de plus en plus forte de ses épreuves. Chaque fois que les attaques de l'enfer ont produit un ennemi de l'Église, nous voyons une âme de saint créée pour réparer le mal, venant d'un milieu parfois tellement humble !

Certains ont trouvé dans des livres d'ecclésiologie cette même nourriture :

> Actuellement et depuis quelques années, l'Église m'est plus chère. Quelques livres, comme celui du P. de Montcheuil, m'ont éclairée et aidée. L'étude des débuts du christianisme, l'Évangile. Il passe dans notre génération, par beaucoup de revues, de congrès, d'articles de toutes sortes, un grand courant de spiritualité ecclésiale; en ce temps où beaucoup de jeunes cherchent à découvrir le monde, on s'élargit l'âme aux dimensions de l'Église. J'aime beaucoup la revue *L'Actualité religieuse dans le monde.*

Les ouvrages du P. Congar, des PP. Mersch et de Montcheuil semblent avoir largement contribué à répandre cette ferveur nouvelle envers le mystère de l'Église.

Il est normal d'ailleurs que cette découverte vienne se mettre

en parallèle avec celle de la personnalité du Christ. La grâce capitale du Christ, celle qui fait de lui le Chef de son Corps mystique, est une des grandes richesses de son mystère. Dans la mesure où notre foi en sa Personne s'approfondit, elle découvre les splendeurs de l'unité vitale de son corps. A l'inverse, Dieu qui est riche en miséricordes peut nous faire découvrir le Christ par le mystère de l'unité de ses membres. C'est en pressentant les liens mystérieux qui unissent les membres d'une communauté apparemment hétérogène (je pense à telle mission populaire ou telle communauté religieuse internationale) que l'on peut percevoir le caractère transcendant du principe unificateur de cette diversité. Le visage du Christ, lieu de cette charité, se révèle alors peu à peu à travers ces différences. Il n'est pas rare de voir des êtres accéder à la foi par le sacrement de ces communautés, par ces « églises » locales, images et parties de la communauté ecclésiale universelle.

Une exigence de dépassement

Cette découverte de l'Église est une exigence de dépassement. C'est dans les replis de l'individualisme que notre orgueil trouve son repaire le plus sûr. Cette grâce, la découverte de l'Église, nous met en demeure de consentir au don plus parfait au Christ total, au chef et à tous ses membres. C'est une grâce *mystique* décisive. Si ce mot de *mystique* étonne, c'est que nous lions confusément progrès dans la vie de grâce et expériences extraordinaires. C'est là une erreur profonde. L'approfondissement de notre foi, notre entrée personnelle dans le mystère de Dieu ne s'accompagnent pas nécessairement de phénomènes extraordinaires. Le progrès de la vie de la grâce suit d'habitude un tracé commun. La découverte de l'Église est une étape essentielle de cet itinéraire de l'âme à Dieu. Cette lumière

divine nous est donnée la plupart du temps à l'occasion d'humbles expériences. Le choc de la misère peut révéler la solidarité surnaturelle des chrétiens, leur responsabilité par rapport aux déshérités. Le spectacle d'une grande souffrance nous atteint mystérieusement. Nous nous rendons compte que nous pouvons rayonner la paix que Dieu met en nos cœurs. Ce sont là les occasions d'une découverte concrète de l'unité vitale de l'Église. La grâce de lumière vient de Dieu, mais elle surgit mystérieusement et presque imperceptiblement de ces contacts vivants avec le Corps mystique. On ne saurait trop dire la transformation profonde que cette découverte peut opérer dans les cœurs. Elle laisse dans l'âme une exigence permanente de détachement et de don plus généreux.

Pour mettre en relief le caractère surnaturel de cette grâce, pour éviter toute confusion entre sens de l'Église et solidarité tout humaine, parcourons maintenant le témoignage d'une carmélite : nous y trouvons l'écho de Thérèse de Lisieux, fille de l'Église et patronne des Missions :

> Je crois que même dans la vie contemplative, nous n'avons pas le droit de nous désintéresser de nos frères. A vrai dire, il ne saurait être question de désintérêt, mais plutôt d'ignorance. Je ne crois pas qu'il nous soit permis d'ignorer les souffrances des membres du Christ en maints points du globe. Nous avons le devoir de prier pour eux. Cela revient au fond à avoir une spiritualité missionnaire. Mais une spiritualité qui ne serait pas missionnaire serait-elle encore catholique ? Cela doit être vécu en profondeur, c'est-à-dire qu'il faut s'unir au désir de Dieu de tout rassembler dans le Christ ainsi que l'écrit saint Paul aux Colossiens et en maints autres endroits (dans les perspectives de la fête du Christ-Roi). Cette pensée du Corps mystique du Christ est des plus réconfortantes et source d'assurance et de confiance, car en vertu de l'union des membres entre eux, ce que je ne puis donner à Dieu, l'ensemble s'efforcera de le lui donner; ce que je ne puis faire personnellement, un autre le fera, et moi, je le ferai en lui, puisque chaque membre est intégré aux autres. Je puis m'écrier avec saint Jean de la Croix : « A moi sont les cieux et à moi est la terre et à moi sont les peuples... » S'élargir ainsi aux dimensions du monde et du Christ total, n'est-ce pas le meilleur moyen pour éviter de se rapetisser à celles de son petit moi égoïste et mesquin ?

L'unité

UNE conséquence de cette découverte de l'Église est le souci de l'unité. Il déborde de nos jours le cercle des théologiens spécialistes d'œcuménisme. Il est devenu pour les fidèles une exigence nouvelle de prière et d'exemple.

> Une des grâces principales de ma vie spirituelle fut la découverte de l'Église et des problèmes de l'unité, surtout grâce aux ouvrages du R. P. de Lubac : *Catholicisme,* et du R. P. Congar : *Chrétiens désunis* (les trois premiers chapitres en particulier).

Cette grâce se manifeste particulièrement dans les milieux catholiques en contact avec les églises ou les communions chrétiennes séparées. Elle n'est pas toutefois limitée à ce cercle. C'est avec juste raison que le R. P. Dumont insistait, dans un article récent, sur le *Devoir d'unité* qui touche tous les chrétiens [12].

Nous ne saurions mieux terminer ce paragraphe sur l'Église qu'en citant le beau témoignage d'une mère de famille :

> La catholicité de l'Église est devenue pour moi quelque chose de réel qui me fait participer à la vie du monde entier. Cette connaissance du monde est alimentée par la lecture de *Missi, Pax Christi, L'Actualité religieuse* et les articles de la *France catholique,* l'*Œuvre d'Orient,* etc.
>
> J'éprouve une grande joie à connaître mes frères de toute la terre et, les connaissant, je les aime et je prie pour eux.
>
> Je ressens cruellement la division entre les chrétiens et je fais tout mon possible pour faire connaître la semaine de l'Unité et y faire participer.
>
> La question de l'Église s'est posée lorsque mes cinq enfants, devenus grands, ont quitté la maison et que cette question s'est posée pour eux. Ils ont été en Angleterre et ont rencontré des quakers, des anglicans, des athées qui les ont édifiés par la dignité de leur vie, leur humilité, leur charité, leur foi (sauf les athées) et l'accord de leur vie avec leur foi.
>
> Ils faisaient eux-mêmes ce faux raisonnement : « Après tout, toutes les religions se valent à voir leurs fruits dans leurs adeptes. Pourvu qu'on soit de bonne foi, peu importe qu'on appartienne à telle ou telle religion. »

12. Dans *Vers l'Unité chrétienne,* septembre-octobre 1953, cité dans *La Vie Spirituelle,* février 1954, p. 196.

« Hors de l'Église, point de salut » les a révoltés comme une injustice et une étroitesse de cœur et d'esprit. Tous les doutes de mes enfants, les questions qu'ils se posaient, je les ai partagés.

Un film et un livre ont fait poser ces questions à un grand nombre de personnes autour de moi : *Les clefs du Royaume*, de Cronin.

A la même époque, l'un de mes enfants, une jeune fille de vingt et un ans, avait beaucoup à souffrir de la part d'une religieuse qui montrait à ces grandes jeunes filles (dix-huit à trente ans, élèves jardinières d'enfants) la religion sous un jour odieux. Ce fait a aggravé ses doutes, d'autant plus que, étant ensuite allée dans une école neutre pour jardinières, elle y a trouvé beaucoup plus de charité et de vertus.

Je ne pouvais plus éluder ce problème de l'Église. Il me harcelait.

Mon curé (vendéen) ne me comprenait pas. Il prétendait que j'étais seule à me préoccuper de ces questions. Il couvrait d'anathèmes le R. P. Roguet à cause d'un article paru sous sa signature dans *La France catholique* du 12 septembre 1952, nº 304. Il (mon curé) interprétait « hors de l'Église, pas de salut » dans le sens le plus littéral, étroit et restrictif, sans explications ni commentaires.

J'ai cherché désespérément à m'instruire, à découvrir le vrai visage de l'Église, à aller de toutes mes forces au fond de la question.

Dieu me devait la lumière. Il me l'a donnée. Mon curé (aussi touché qu'irrité par mon acharnement, car il est très bon) m'a passé un livre confirmant en tous points l'enseignement du R. P. Roguet : *Dieu, l'âme, Jésus-Christ, l'Église*, par M. l'abbé Baucard, vicaire à Saint-Sulpice.

J'ai eu en main d'autres documents : un article sur *L'Église du Verbe incarné*, par Mgr Journet, paru dans *La France catholique*; un numéro de *L'Ami du Clergé* du 13 novembre 1952 prêté par mon curé (qui commençait à changer d'avis); des passages de sermons du R. P. Riquet (Carême 1953); des passages du P. Thomas Merton dans *Semences de contemplation*. Dernièrement, un sermon radiodiffusé le 13 septembre 1953 par le R. P. Pichard.

Enfin, le dernier en date, *Le mystère de l'Église*, par l'abbé Roger Hasseveldt, qui avait été signalé par l'A.C.I. Je lis, étudie, médite ce livre avec ravissement. Je le fais connaître le plus possible et toutes mes amies « Acistes » l'apprécient autant que moi.

Mon curé a évolué : il ne traite plus le P. Roguet d' « hérétique » (*sic*), mais il croit encore un peu qu'il n'est pas bon pour ses Vendéens de connaître l'Église sous ce jour-là. J'espère qu'il arrivera à comprendre que même les Vendéens ont besoin de la pleine lumière sur l'Église et qu'elle est bien plus belle et plus aimée lorsqu'elle est connue dans sa vérité.

Force de ce courant

Il se rattache profondément au sens de l'Église. Il est normal que la découverte du Christ, de l'Église aille de pair avec des recherches de vie communautaire. La tradition d'Église a toujours manifesté les connexions vitales qui existent entre la vie commune et la recherche de la perfection : le droit canon affirme que la stabilité de la vie commune est le grand moyen d'observer préceptes et conseils. Ce qui semble toutefois marquer d'un trait spécial la spiritualité de nos contemporains, laïcs et clercs séculiers, c'est le désir de profiter aussi des bienfaits de cette vie communautaire. Une mère de famille nous écrit :

> Ma vie spirituelle évolue dans un sens plus communautaire : les mots paroisse, cité, quartier ont complètement changé de sens pour moi.

Une autre mère de famille rappelle les expériences de la guerre. La communauté des souffrances a fait naître des communautés de soutien et la foi chrétienne de beaucoup a trouvé là une sève nouvelle :

> Il me semble que depuis la dernière guerre, nous sommes entraînés par ce que j'appellerai un christianisme intégral, à forme sociale. Les prisonniers dans les camps ont compris le sens de la solidarité. Un grand nombre d'officiers jouissaient, en temps de paix, d'une situation leur permettant d'être indépendants vis-à-vis d'autres catégories de gens dont la vie dépendait du salaire de chaque jour. Dans les oflags, ils ont appris ce qu'était une vie communautaire. Chaque jour, dans un coude à coude forcé, ils se sont soutenus, entr'aidés, chacun apportant à l'autre les richesses de son intelligence, de sa culture et les ressources de son ingéniosité et de ses capacités manuelles.

Pendant ce temps, leur mère, leur femme, leurs enfants, au loin, en France, se débattaient dans des difficultés de toutes sortes, découvrant avec stupeur que l'on pouvait mourir de faim ou de froid. Quand leur vie était facile, toutes ces chrétiennes connaissaient la misère par ouï-dire, elles essayaient d'y remédier par des aumônes; mais, souvent, le cœur n'y était pas, parce qu'elles en étaient trop éloignées. Durant la guerre, elles ont éprouvé à leur tour les souffrances d'un lendemain non assuré. Elles ont vu à quel point on pouvait dépendre du travail des autres : agricole, industriel, commercial... Elles ont fraternisé avec les femmes d'un milieu différent du leur; soit dans les abris mêlant ensemble leur fatigue et leur angoisse, soit dans les interminables queues dont dépendait leur pain de chaque jour, soit en préparant ensemble, avec amour, le colis du prisonnier lointain.

Toutes ces années d'épreuves et de détresse ont permis au sens social de se développer chez les chrétiens.

C'est alors que l'Action catholique est venue aider, soutenir les bonnes volontés. Elle leur a ouvert les yeux sur leurs déficiences et leurs fautes qui, peut-être, ont contribué à étendre sur le monde la guerre et la haine. Dans le bouleversement général, ce fut une remise en question de toutes les valeurs humaines et religieuses.

Le clergé, du haut de la chaire ou dans des réunions privées, fit valoir la primauté de l'amour dans le christianisme, qui avait été trop oubliée. Il n'est plus question de dévotions personnelles, de principes étriqués, de sa seule âme à sauver; mais de l'amour du prochain, réalité tangible de l'amour de Dieu. L'acte communautaire par excellence, la messe, est commentée, dialoguée. Les sacrements et les diverses cérémonies de l'année liturgique sont expliqués afin qu'on n'y assiste plus en spectateurs, mais en y participant tous d'un même cœur, avec une même foi, comme les premiers chrétiens.

Un correspondant nous montre combien la vie sociale et économique resserre les liens et les échanges. La force de cette union lui permet de comprendre le mystère de la communauté chrétienne, de la communion des saints et du Corps mystique.

Dans tous les domaines, on ne peut plus vivre seul. La pénurie du logement nous fait vivre les uns sur les autres. Le commerce et l'industrie sont obligés de travailler en équipe. Le petit commerce disparaît, l'artisanat se meurt. La concurrence oblige tout le monde à se grouper.

Un chrétien qui vit sa foi seul se fossilise et ne peut plus rayonner. D'ailleurs, on nous parle beaucoup de la communion des saints et, surtout, du Corps mystique. Chez les jeunes, on trouve des équipes de scouts, jeunes foyers, équipes Notre-Dame.

Un autre correspondant rattache directement ce courant communautaire au mystère de la grâce qui nous fait tous fils d'un même Père. C'est dans cette unique filiation divine qu'il faut chercher la raison profonde de cette aspiration à l'unité. C'est elle aussi qui assure le rayonnement de notre foi :

> Le courant communautaire tend à des formes plus ou moins variées et qui semblent réunir une certaine approbation de la part des chrétiens qui cherchent et se cherchent... Nous sommes tous fils d'un même Père ! Pourquoi des chrétiens, même de milieux différents, ne pourraient-ils fraterniser et s'aider dans la vie de tous les jours ? Il me semble qu'il faudrait revivre cet esprit des premiers chrétiens et l'appliquer dans toute sa vie pour que cette phrase : « Voyez comme ils s'aiment » trouve sa pleine justification, alors qu'au contraire, de nos jours, et bien souvent, les chrétiens sont divisés.

Communautés ...

Ce puissant mouvement communautaire prend des formes bien diverses : liturgique, paroissial, missionnaire, sacerdotal. Il s'affirme encore dans la reviviscence de certains Ordres religieux et dans la rénovation des Tiers-Ordres. Les groupes de foyers témoignent aussi de sa vitalité.

Nous parlons de la valeur communautaire de la liturgie dans un paragraphe consacré à son renouveau.

PAROISSIALE

La découverte de l'apostolat missionnaire avait semblé mettre en veilleuse la réalité spirituelle de la paroisse. Les livres de l'abbé Michonneau ont montré que cette contradiction n'était qu'apparente. De fait, de nombreux lecteurs nous ont dit leur désir de voir la paroisse devenir de plus en plus une communauté spirituelle. On l'a trop longtemps considérée comme un point

d'attache juridique ou comme le lieu où l'on assiste à la messe. Elle devrait être un centre spirituel, un lieu d'enrichissement mutuel où chacun vient tout ensemble donner et recevoir.

> Il semble bien que tous les courants, biblique, liturgique..., doivent se centrer sur la vie de la paroisse pour avoir une chance de porter de vrais fruits. La vie paroissiale assure, en effet, par la continuité et en prenant les hommes là où ils sont en famille, une efficacité irremplaçable pour une authentique vie chrétienne. Ce point de vue ne voudrait évidemment pas être exclusif. Retraites, conférences, direction de certaines âmes par des religieux trouvent leur place, mais à condition de *ne pas séparer* de la paroisse.

Une mère de famille témoigne :

> de l'ennui et de l'abandon des jeunes dans les paroisses conservatrices où l'on ne sent pas de *communauté chrétienne*.

Et de nombreux lecteurs formulent à l'égard de la paroisse des vœux de rajeunissement et d'organisation de l'ensemble des activités spirituelles. D'autres nous disent leur joie de voir un large esprit communautaire toucher à la fois le clergé et les fidèles.

MISSIONNAIRE

C'est sans doute dans les communautés missionnaires de France que cet éveil du sens communautaire a pris le plus d'ampleur. Dans son livre qui fut un des points de départ de ce mouvement missionnaire, *France, pays de mission?*, l'abbé Godin mettait la conscience des chrétiens de France face à un fait : l'Action catholique peut opérer des conversions, ces retours vers le Christ seront fidèles si des communautés chrétiennes adaptées sont capables de les accueillir. On a donc assisté, ces dernières années, à un double mouvement tendant à créer des communautés nouvelles. Les Missions de France et de Paris ont commencé cette tâche. Par ailleurs, certaines paroisses en milieu déchristianisé ont été mises sur le pied missionnaire. Les Fils de la Charité, les prêtres du Prado sont parmi les principaux ouvriers de cette transformation. Des ouvrages spécialisés ont décrit ces réalisations et ré-

fléchi sur leurs directives. Nos lecteurs s'y réfèrent souvent non point seulement comme à des livres de documentation, mais comme à des exemples moteurs de leur générosité. Ces ouvrages sont devenus d'une façon qui n'est paradoxale qu'en apparence des ouvrages de « spiritualité ».

Il existe toutefois des communautés missionnaires peu connues. Elles se sont réunies autour d'humbles chapelles de secours implantées çà et là dans les quartiers déshérités des grandes villes. L'une d'entre elles, à Villejuif, mérite un intérêt particulier. Un prêtre a créé autour de lui une communauté qui réunit des habitants du lieu et des garçons et des jeunes filles de Paris. Les premiers sont des représentants de la classe laborieuse du plateau. Les seconds viennent des différentes couches de la bourgeoisie parisienne. Ils se retrouvent périodiquement pour les activités de la communauté : fêtes chrétiennes, œuvres inspirées par la charité : logement, secours, colonie de vacances, sorties collectives, etc. Cette communauté est, pour les participants, une exigence perpétuelle d'approfondissement de la foi et d'engagement de la charité.

Voici deux témoignages émanant d'étudiants qui se dépensent au profit de cette communauté :

La communauté est formée de personnes qui diffèrent par leur caractère, leur vie quotidienne de travail manuel ou intellectuel, leur état social, etc. On peut ainsi grouper des personnes différentes et mettre en valeur les qualités les plus variées de chacun, qualités qui demeurent souvent cachées, faute d'un milieu pour les épanouir.

Dans une communauté, chacun est responsable collectivement. Il y a une solidarité étroite dans la réussite ou dans l'échec. Ses membres ont entre eux assez de liberté et de franchise pour se dire sans hésiter ce qu'ils peuvent reprocher à l'un ou à l'autre : cela évite de le dire à son insu.

Faire partie de la communauté vous fait prendre conscience de tous ses caractères.

Elle apporte à tous ceux qui lui donnent, et alors que ce qu'on donne ne vous prive de rien de fondamental, ce qu'on reçoit reste et se situe sur un plan bien supérieur. Agissant comme membre du groupe, chacun a beaucoup plus de force. Le contact avec des personnes dans de bonnes ou, plus souvent, de mauvaises périodes, apprend à ne jamais porter de jugement définitif si tant est qu'on se laisse aller à porter un jugement quelconque. Ce qu'on peut

savoir de quelqu'un ne permet jamais de dire s'il est plus ou moins grand pour Dieu.

Le danger que court une communauté est de se replier sur elle-même, ce qui la conduit rapidement à s'atrophier.

★

Il existe dans la région parisienne des communautés chrétiennes qui groupent des manœuvres, des étudiants, des ouvriers, des employés. Il peut sembler paradoxal que sur des bases aussi diverses et même opposées puisse se bâtir quelque chose de viable. Pourtant cela existe. C'est un véritable cocktail dans lequel on introduit des éléments très différents, on agite, on laisse déposer et il en sort une communauté où chacun, au lieu de s'étioler, s'épanouit au contraire, car la communauté, pour vivre, a besoin qu'on y apporte toutes ses qualités. Ceci ouvre de larges horizons, car, au lieu de s'opposer et d'essayer d'amener les autres à penser comme soi-même coûte que coûte, on peut alors discuter sur des sujets brûlants, comme la Sécurité Sociale, chacun apportant ses connaissances, et on finit par avoir tous des renseignements beaucoup plus exacts et une idée juste du problème, les arguments de chacun se complétant au lieu de s'opposer.

Pour un étudiant, une telle communauté est une source d'enrichissement. En effet, les études ont tendance à dessécher l'esprit et les groupes, catholiques ou autres, ne recherchent en général que les discussions et les conférences. Ils cherchent à résoudre des problèmes qui sont mal posés parce qu'ils ne les connaissent pas et ils n'en tirent pas les conclusions qu'il faudrait, justement parce qu'ils n'ont pas de problème à résoudre.

Comment discuter du rôle social de l'Église si on ne connaît pas la misère du travailleur, de celui qui doit faire vivre sa femme et ses deux enfants avec trente mille francs par mois ou si on ne connaît cette misère que par les statistiques.

Au contraire, la communauté peut en quelque sorte leur fournir les travaux pratiques dont ils ont tant besoin.

En effet, l'action de la communauté dans son rayonnement pose des problèmes qu'il faut discuter et résoudre, en général par le bon sens plus que par la théologie, et qui permettent de diriger l'action future.

Il est beaucoup plus facile de faire de l'apostolat, et cet apostolat est beaucoup plus efficace dans une communauté que dans le cadre d'une paroisse, car on agit comme témoin d'une communauté et non plus en tant qu'individu envoyé par un groupe ou un mouvement.

Dans une communauté, on n'a pas ce qu'on pourrait appeler « l'esprit de chapelle », qui est restrictif, c'est-à-dire qu'on n'a pas ses œuvres, ses pauvres, des petits pauvres bien sages, bien

propres, qui disent « merci », mais on aide toutes les œuvres qui ont besoin de nous, l'abbé Pierre comme la Mie de Pain ou l'Association des Paralysés de France et on accueille et soutient tous les pauvres. On rend service non pas pour rendre service, mais parce qu'ils en ont besoin.

D'autre part, du point de vue liturgique, la préparation d'une messe par la communauté apporte beaucoup et oblige chacun à repenser chaque fois la véritable intention contenue dans une prière. Les laïcs peuvent préparer le travail du prêtre en détruisant des préjugés, car ils s'infiltrent plus facilement dans le milieu. En effet, l'Église, ce n'est pas uniquement les « curés » et on entend trop souvent : « C'est l'affaire des curés. » Il faut savoir enfoncer les portes ouvertes, ne serait-ce que pour montrer qu'elles sont ouvertes. Des laïcs, dans une communauté active et rayonnante, peuvent jouer en un sens le rôle de vicaires.

DE FOYERS

Un aspect de ce sens communautaire est la multiplication des groupes de foyers. Tout en découvrant la perfection de l'état de mariage, les foyers sentent aussi le besoin de ne pas enclore leur spiritualité dans les limites du cercle de famille. Le foyer peut devenir le moyen d'insertion dans une vie communautaire plus vaste : les groupes de ménages poursuivent cet idéal.

Une de nos lectrices met l'accent sur le lien spirituel qui scelle l'unité de ces communautés. Il ne s'agit pas seulement de favoriser des échanges ou d'organiser une action collective : ces groupes peuvent aussi devenir des centres de véritable réfection spirituelle par la prière commune, les causeries de formation spirituelle et les journées de retraite.

> Il faut aussi signaler la spiritualité communautaire des ménages de moins de quarante ans : retraites communes, prières, causeries de formation spirituelle (les épouses demandent que ces réunions aient lieu le soir pour y venir avec leurs maris).
>
> Cette spiritualité de ménages, ceux qui vivent loin des grandes villes la vivent en foyer, les autres se groupent... quelquefois même font partie de plusieurs groupements ou fraternités. Dans plusieurs ménages que je connais très bien, je remarque que ceux qui vivent en foyer ont une vie plus profonde.

Ces groupes de foyers peuvent se grouper autour de réalités diverses : quartier, profession, paroisse, mouvement spécialisé.

Ils vont toujours de pair avec une redécouverte de la grâce apportée par le sacrement de mariage.

Chose assez nouvelle, ce renouveau de spiritualité conjugale a donné une nouvelle jeunesse à des institutions anciennes comme celle des Tiers-Ordres. L'expérience du Tiers-Ordre franciscain est, à ce point de vue, particulièrement intéressante.

Un ingénieur de la S.N.C.F. nous parle du Tiers-Ordre de saint François. Il ajoute aussitôt :

> J'ai cité le Tiers-Ordre, mais les Mouvements de foyers et particulièrement la revue *L'Anneau d'Or* ont répondu, pour moi, à une aspiration et je n'aurais probablement pas été autant attiré par le Tiers-Ordre si je n'avais trouvé une fraternité de ménages : presque tous les foyers qui viennent à notre groupe sont attirés par le témoignage d'autres foyers, non pas d'après ce qu'ils racontent, mais d'après leur comportement, leur équilibre et leur paix intérieure; et l'exemple des uns sur les autres se poursuit au delà de la vocation de tertiaire, dans la vie même de nos petites communautés.

Le témoignage d'un autre lecteur met particulièrement bien en relief la nécessité d'une unité spirituelle dans les groupes de foyers :

> Les courants qui, actuellement, remuent la chrétienté en France sont à mon avis la redécouverte du sens communautaire et le renouveau de spiritualité conjugale. Notre foyer a trouvé dans ce courant l'équilibre et la joie. Nous cherchions à continuer notre effort de vie chrétienne une fois mariés et pourvus d'enfants; nous l'avons réalisé dans les Équipes de foyers de saint François d'Assise, avec sa règle, sa vie communautaire, sa spiritualité.
>
> Le pullulement des groupes de foyers en général correspond à ce besoin de vie communautaire et de spiritualité conjugale; aussi net actuellement, mais aussi profond nous semble ce besoin d'une « Règle spirituelle », règle de vie viable et valable dans le temps. Actuellement, cette tendance est encore au berceau et seule une avant-garde chrétienne en a découvert le sens et la nécessité. Équipes Vie Nouvelle, avec leur charte, par exemple, ou Fraternités tertiaires de saint François dont nous dépendons.

Enfin le beau témoignage d'un jeune ménage met parfaitement en honneur ce que la vie communautaire peut apporter à la vie

spirituelle. C'est encore ici l'interférence du renouveau de la spiritualité conjugale avec le vieux tronc d'un Tiers-Ordre qui semble produire le plus de fruits.

Nous avons actuellement trente-trois et trente-quatre ans, c'est-à-dire que nous avons connu, lorsque nous faisions nos études, immédiatement avant la guerre et pendant les premières années de celle-ci, le plein essor des mouvements spécialisés d'Action catholique, la J.E.C. notamment. Cette participation à l'activité d'un mouvement dont le but était d'apporter une réponse aux besoins d'un milieu très délimité, amenait tout naturellement à baser sa vie spirituelle sur des éléments concrets, spéciaux à un état de vie particulier. Le mouvement alimentait notre vie spirituelle. C'était l'un de ses rôles. Quant à nous, cela nous suffisait. Nous pensons maintenant que cela n'aurait pas dû nous suffire : cette spiritualité était trop conçue en fonction de l' « action ».

Ces mouvements nous ont donné le *sens de la communauté* (nous disions l' « équipe ») que nous avons sans doute tous gardé. Nous pensions tout naturellement à chercher « en équipe » l'aliment dont nous avions besoin pour notre vie spirituelle; or, on peut dire qu'il n'existait guère d'autres groupes à notre disposition. L'un de nous se souvient cependant très bien du succès qu'avait rencontré chez les meilleurs militants jécistes d'un collège secondaire une « Équipe mariale » où la vie spirituelle s'alimentait à une source moins immédiatement orientée en fonction d'un état de vie ou de l'action sur un milieu particulier.

Les jeunes qui ont grandi dans cette atmosphère devaient naturellement conserver cette habitude de penser leur vie spirituelle, d'une part dans le cadre d'une communauté, d'autre part en fonction des circonstances particulières de leur vie. Cela n'est évidemment pas dépourvu de signification, mais le risque est que l'on opère ainsi un découpage un peu artificiel. La vie spirituelle s'incarne dans nos activités, mais elle prend sa source ailleurs. Nous pensons maintenant qu'elle doit se développer dans une communauté qui ne soit pas constituée en vue d'une action déterminée, ni en fonction d'un caractère qu'on pourrait appeler « accidentel » de ses membres : un caractère accidentel est, par exemple, la culture, ou le milieu social, ou la profession. Des communautés fondées sur ces caractères sont à constituer pour une action bien déterminée, mais pour cela seulement. En revanche, il est bien évident que des communautés de foyers ne rentrent pas dans cette catégorie.

Dans ce dernier cas, s'il faut se réjouir de la multiplication de ces groupes de foyers qui témoigne d'une manière toute spéciale de l'intérêt que l'Église accorde à l'élaboration d'une spiritualité des laïcs, il est permis de se demander si, là aussi, on ne met pas trop l'accent sur un caractère « second » : il y a une spiritualité con-

jugale si l'on veut, mais il y a surtout une spiritualité pour chacun des époux et ce sont ces deux spiritualités qui doivent s'harmoniser, chacun des époux gardant sa propre vie spirituelle. Le foyer est, en somme, la manière la plus profonde pour les hommes de vivre en communauté. Or, il n'existe pas de communauté où l'on prétende mettre tout le monde au même niveau spirituel à chaque instant. On se nourrit aux mêmes sources quand cela est possible, des échanges se créent, très profonds, mais on reste (malheureusement peut-être, bien que nous n'en soyons pas certains) séparés. De sorte qu'il n'y aurait pas strictement une « spiritualité conjugale », mais des problèmes particuliers de vie spirituelle propres aux foyers. Par ailleurs, les problèmes étudiés dans les groupes de foyers gravitent trop facilement autour de la morale conjugale ou de l'éducation. Nous pouvons affirmer par notre expérience personnelle que le désir de s'agréger à un groupe de foyers peut représenter une illusion suivie d'une désillusion qui ne nous semble pas avoir été néfaste pour notre cas particulier, dans la mesure où nous pouvons en juger, mais qui peut l'être pour certains.

Un autre trait semble assez caractéristique de notre temps : ce désir de vivre en communauté a amené la prolifération de groupes nouveaux fondés soit par des prêtres, soit par des laïcs, tous animés, bien sûr, des meilleures intentions. Il n'est pas question de les critiquer le moins du monde. Ces groupes risquent d'être éphémères, et ils le sont en fait. Mais, avant d'innover, n'est-il pas bon de faire un inventaire sérieux de ce qui existe ?

Nous avons cherché dans le cadre paroissial : on y trouve des groupes, mais tous basés sur une « œuvre »; ils sont importants comme occasion de « mettre en pratique » nos bonnes résolutions. Mais, en fait, en dehors de l'entr'aide et des œuvres de charité, la paroisse n'est plus guère que le lieu du culte.

Nous devons dire que dans cet inventaire nous avons surtout rencontré une institution vieille de sept siècles qui nous semble apporter une réponse d'inspiration divine à ce besoin permanent des chrétiens qui sont mêlés « au monde » : c'est le Tiers-Ordre (franciscain, dans notre cas particulier). Une fraternité de tertiaires, c'est une communauté fondée canoniquement par l'Église dans laquelle nous vivons de l'enseignement du Seigneur, tous ensemble, sans discrimination artificielle, et de cet enseignement seulement. C'est ce qui permet de donner à nos fraternités un caractère moins « sélectionné » et d'éviter la tentation de s'égarer dans l'étude de problèmes secondaires. Chacun peut les résoudre pour soi-même (ou dans d'autres groupes) grâce à l'aliment fondamental que lui donne sa vie religieuse dans l'Ordre. Nous savons que notre Tiers-Ordre a fait ses preuves. Nous y trouvons le cadre de notre vie spirituelle dans la Règle qu'il nous impose et nous vivons cette Règle en union avec nos frères. Nous pouvons alors participer à une communauté d' « action » dans de bien meilleures condi-

tions. Si le Tiers-Ordre est encore souvent méconnu, c'est peut-être à cause de certaines impressions que nous gardons de notre enfance : si ces impressions étaient fondées, nous pouvons dire que le Tiers-Ordre s'est profondément rénové et que nous y avons trouvé exactement ce que nous cherchions nous-mêmes dans notre situation bien concrète et que nous ne sommes pas les seuls à chercher. Notre fraternité ne groupe que des foyers : c'est essentiellement pour que les deux époux s'alimentent à la même source et que leurs vies spirituelles se rejoignent à la base même. Il n'est peut-être pas sans intérêt de faire remarquer ici que la première fraternité fondée par saint François a été sans doute le premier « groupe de foyers » que l'Église ait reconnu.

Un renouveau semblable se manifeste aussi dans les fraternités du Tiers-Ordre dominicain. *Une règle additive pour le Tiers-Ordre dominicain de ménages* a reçu l'approbation des autorités dominicaines (cf. une chronique de *La Vie Spirituelle* de février 1947, pp. 304 à 311, et l'article du P. Bonduelle : « Les Tiers-Ordres séculiers », dans le *Supplément de la Vie Spirituelle* du 15 novembre 1950).

Cette heureuse rencontre de la spiritualité de l'état de mariage et du courant spirituel des Tiers-Ordres mériterait une analyse attentive. Cette interférence semble voulue par la nature même des choses : le Tiers-Ordre est le grand moyen traditionnel de faire bénéficier les laïcs des richesses spirituelles des communautés religieuses. Il a été méconnu parce qu'il a été trop encombré de vocations religieuses manquées ou recruté parmi des personnes qui ne vivaient pas ou ne vivaient plus toutes les exigences de l'état de mariage, état normal du laïc. Le sacrement de mariage produit une grâce qui sanctifie un état de vie. Il est normal que l'on vienne abreuver ce germe de vie divine à la source d'une grande tradition spirituelle. Les Tiers-Ordres, faits pour des laïcs, peuvent trouver dans les communautés de foyers le lieu normal de leur rayonnement spirituel. C'est là le secret de cette profonde rénovation qui touche, de nos jours, le Tiers-Ordre de saint François.

A titre de parenthèse nous mentionnons ici la reviviscence des exigences spirituelles du devoir d'état. Certes, il a toujours été considéré comme nécessaire à la vie chrétienne, mais une certaine cloison étanche risquait de se dresser entre la vie-tout-

court et la vie de prière. Cette unité retrouvée est bien dans la ligne du renouveau spirituel contemporain :

> C'est donc dans *mon devoir d'état*, dans les exigences de ma vie quotidienne qui demandaient de moi beaucoup de courage et de force... que j'ai d'abord puisé un besoin *intense de Dieu*.

Un autre correspondant remarque que la générosité apostolique ne doit pas nuire au devoir d'état qui conserve sa primauté!

> Chez certains, devoir d'état et éducation des enfants semblent la première exigence de leur vie de chrétiens et passent avant l'apostolat extérieur, celui-ci ne s'exerçant que si l'occasion s'en présente et si « les œuvres », quelles qu'elles soient, ne sont pas une cause de trouble, de négligence (vis-à-vis des enfants), de surmenage ou de discorde (si l'un des conjoints n'en voit pas la nécessité).

Ce renouveau est, on le voit, intimement lié à la redécouverte des grâces propres à l'état de mariage.

Mais chez certains célibataires, comme cette doctoresse qui nous écrit, le devoir d'état est devenu l'occasion d'un don plus total à Dieu dans le sein d'une association ou d'un institut :

> Communauté : au cours de ma vie professionnelle, éprouvé le bienfait d'amitiés religieuses avec des Sœurs de différents instituts avec lesquelles j'ai successivement travaillé dans les hôpitaux, en France et en Afrique du Nord.
>
> Par ailleurs, je fais partie moi-même, depuis vingt-quatre ans, de l'Association de Jésus-Ouvrier qui n'est ni un Ordre religieux, ni même un Institut séculier, mais une association de laïques consacrées liées à l'Association par une promesse de stabilité et émettant chacune en son particulier les trois vœux. Cela donne une vie vraiment religieuse (au sens moral, non au sens canonique) avec la facilité de mener intégralement la vie professionnelle. Cette vie professionnelle est d'ailleurs intimement liée à notre vie religieuse puisque, toutes, nous devons être des travailleuses (manuelles ou intellectuelles, peu importe, et la variété des professions est extrême chez nous) et chercher notre sanctification dans la pratique de notre travail.
>
> Je connais une autre femme médecin. C'est une excellente religieuse, mais sa vie médicale est tout le temps bridée par sa vie religieuse. (Par exemple, elle faisait une consultation dans un hôpital; mais quand elle avait admis une malade en chirurgie, elle n'avait pas le droit d'aller la voir opérer.) Je n'aurais pu lui

demander de m'aider la nuit à une urgence (elle ne devait pas sortir de la Communauté la nuit), service que me rendait n'importe lequel de mes camarades, les autres médecins de l'hôpital, etc. Je comprends très bien qu'on abandonne complètement sa profession pour entrer dans un Ordre contemplatif si on en a entendu l'appel (comme tel de mes jeunes confrères qui vient d'entrer chez les Bénédictins), mais si on se sent appelé à se sanctifier dans sa profession tout en se consacrant complètement à Dieu, je pense que la formule que j'ai adoptée est peut-être celle qui sera la plus féconde dans l'avenir.

Un ancien dirigeant de la S.N.C.F., maintenant religieux, réclame une spiritualité du travail.

Mon expérience de vie professionnelle s'étend de 1945 à 1950.

Milieu de vie : les chantiers de la voie S.N.C.F. sur la ligne de Lyon à Marseille.

J'ai collaboré pendant cinq ans avec des hommes pour qui le TRAVAIL est vraiment la grande raison de vivre : toutes leurs activités (familiales, culturelles ou de loisirs) sont subordonnées à la bonne marche de leurs chantiers.

Nous manquons d'une spiritualité adaptée à l'état de vie de ces hommes d'action (entrepreneurs-ingénieurs), aux mœurs rudes et simples, qui se durcissent très vite au contact de la lutte quotidienne, mais gardent dans leur moi profond une certaine fraîcheur d'âme.

Leur vie en plein air, leur contact direct avec la masse des prolétaires, errant au gré des chantiers, sont autant de points d'accrochages possibles pour une spiritualité très simple, très biblique.

Il est certain que des efforts sont encore à faire pour présenter aux travailleurs et aux hommes chargés de responsabilités, une spiritualité qui s'insère le plus possible dans le cadre de leurs préoccupations professionnelles. Là encore, toute coupure est néfaste.

SACERDOTALES

Elles sont fort diverses, mais beaucoup d'entre elles témoignent non du simple désir de coordonner une action apostolique, mais aussi de vivre une certaine communion des choses spirituelles. Six curés d'un diocèse, deux de soixante ans, un de cinquante

ans, un de quarante-cinq ans, deux de trente-cinq ans, nous parlent de leur communauté :

> Dans notre coin, nous formons « secteur ». Nous nous réunissons chaque mois pour prier, étudier et nous épauler les uns les autres.
>
> Nous récitons ensemble tierce, sexte, none et vêpres... une dizaine de chapelet... parfois le chapelet entier.
>
> Nous commençons par une lecture d'Écriture sainte. Ensuite, une étude de théologie. Si nous avons à rédiger une conférence ecclésiastique pour le doyenné, il nous arrive de l'étudier ensemble. C'est ainsi que nous avons fait pour une conférence sur l'onction des malades... De même pour la prédication...
>
> Nous faisons une lecture spirituelle et nous prévoyons les activités apostoliques du mois à venir.
>
> Le repas doit être très simple. Nous sommes surtout heureux de nous revoir et de nous sentir plus frères dans le Christ, nous dépensant pour la même cause.
>
> Il y a là certainement pour nous un gain pour notre vie spirituelle et apostolique.

Il faut remarquer le caractère libre de cette communauté : elle est indépendante du doyenné tout en demeurant en coordination profonde avec lui. Les contacts spirituels qu'elle suppose ne peuvent s'imposer. L'office, le rosaire et, ce qui demande plus, la lecture spirituelle supposent un profond accord des cœurs.

Dans une grande paroisse missionnaire de la banlieue parisienne, il m'a été donné d'assister à la préparation commune de la prédication dominicale. Cette réunion du curé avec ses vicaires n'avait pas simplement pour but de mettre en commun des idées personnelles : elle s'est terminée par un véritable échange spirituel. J'ai été frappé par le climat fraternel qui marquait suggestions, critiques et réponses d'une grande simplicité évangélique. Les réactions spirituelles les plus intimes affleuraient sans la moindre gêne. Peut-être ces prêtres retrouvaient-ils la grande tradition des *collationes fratrum*, ces dialogues spirituels qui assuraient l'unité spirituelle des monastères primitifs.

Nous avons reçu de nombreuses réponses émanant de novices prémontrés, mais aussi de prêtres rattachés au Tiers-Ordre de saint Norbert ou à la communauté sacerdotale de Mondaye. Cette abbaye connaît de nos jours un renouveau qu'elle doit à l'im-

pulsion de son Père Abbé, le Rme P. Dom Bossières. Il est intéressant de publier ici trois témoignages : celui d'un jeune novice de vingt ans, celui d'un jeune homme de dix-neuf ans et celui d'un prêtre tertiaire de soixante-cinq ans. Ils témoignent du même attrait pour une vie communautaire liant et soutenant ceux dont la vocation est un appel au ministère paroissial. Le jeune novice rappelle tout d'abord les exigences communautaires contemporaines :

> Un des courants qui me semblent orienter aujourd'hui la spiritualité des chrétiens est le courant *communautaire* : sens retrouvé de la solidarité avec les autres hommes, en réaction contre l'individualisme du siècle passé; mais ces chrétiens laïques veulent être « participants », spécialement aux cérémonies ou pendant l'administration des sacrements (non seulement par des chants ou des dialogues, mais aussi grâce à un sens profond de la prière d'Église et de l'Église), ce qui amène presque obligatoirement le troisième courant.

L'équilibre de la communauté canoniale a définitivement fixé sa vocation :

> C'est principalement la *messe* fréquente et la communion quotidienne qui ont préparé l'éveil de ma vie spirituelle. En fait, celui-ci est dû surtout à la communion ainsi qu'à l'*approfondissement* de ma foi *reçue* (familialement). Mais cet éveil n'a été explicite qu'une fois entré chez les Prémontrés. Préparée : par ma famille, par l'appel au sacerdoce dès ma jeunesse; favorisée par le collège de Jésuites où j'ai fait mes études, par l'*exigence* terrible qu'a le monde pour le chrétien et surtout pour le prêtre, ma vie spirituelle ne s'est vraiment épanouie que dans cet Ordre religieux que j'avais choisi à cause de son *grand équilibre* entre contemplation et action, entre le passé (par la tradition) et l'avenir (par ses aspirations : équipes communautaires, prieuré, paroisse...).

Le collégien de dix-neuf ans est sensible à cette même réalité :

> On sent aujourd'hui une tendance très nette à vouloir supprimer le prêtre isolé dans sa paroisse. Et non seulement les prêtres, mais les fidèles eux-mêmes désirent l'unité des prêtres dans le diocèse. Certains efforts notables ont été déjà faits dans ce sens, mais ils paraissent ne pas résoudre totalement le problème. Cependant, il existe une branche des chanoines réguliers de Prémontré qui répond totalement à la question. Ce sont les chanoines réguliers

de l'abbaye de Mondaye (Calvados) qui, par leur système de prieurés-paroisses, sont le plus près de la solution du problème.

Un prêtre isolé dans son presbytère ne peut soutenir sans grand danger physique et moral les chocs qu'il reçoit de l'extérieur, les échecs qu'il subit, les incompréhensions, résultats normaux de son dévouement. Mais dans un prieuré-paroisse, tel qu'il est conçu par les Prémontrés, le prêtre se sent soutenu par le voisinage de la communauté dont il fait partie. L'aide morale que lui procure la « famille » chrétienne dans laquelle il vit est inappréciable. De plus, le chant de l'office divin au chœur est une source liturgique inépuisable de vie spirituelle intense et j'estime que rien ne peut se faire pour le prêtre sans une base spirituelle très solide.

L'œuvre que l'on demande actuellement aux prêtres est tellement au-dessus des forces humaines qu'il est pratiquement impossible qu'un homme seul puisse accomplir sa tâche avec le maximum de perfection. C'est pourquoi les prieurés-paroisses de chanoines réguliers de Prémontré semblent offrir le plus de sécurité aussi bien pour le prêtre que pour les fidèles. Un prêtre soumis à une discipline stricte et secondé par des *frères* ne peut pas tomber dans le découragement moral. C'est, je crois, la seule solution applicable actuellement au clergé diocésain qui a trop tendance à négliger le bréviaire et la vie intérieure pour avoir plus de liberté d'action.

Je connais très bien l'abbaye de Mondaye et puis vous affirmer que les expériences tentées autour d'elle ont déjà porté de nombreux fruits. Depuis 1947, date à laquelle a commencé ce mouvement, le nombre des chrétiens pratiquants a quadruplé et on peut même affirmer que la religion est maintenant pour eux plus qu'une formalité à accomplir. Ce travail mené dans cinq paroisses qui entourent l'abbaye n'aurait certainement pas été si efficace s'il avait été entrepris par cinq prêtres différents et isolés. Mais c'est la communauté qui a gagné cette victoire plus que chacun des Pères curés, individuellement.

Et le prêtre de soixante-cinq ans nous a adressé un véritable directoire de la spiritualité communautaire que lui permet de vivre son agrégation au Tiers-Ordre de saint Norbert :

Quand nous sortons du séminaire, dans l'auréole d'une jeunesse grave et sanctifiée par le sacrement, nous formons pour l'ordinaire de vastes projets où le soin de notre propre perfection et le zèle le plus ardent tiennent la plus grande place.

Cette ferveur du jeune prêtre est un heureux composé d'esprit de prière et de pénitence qui produit les fruits d'obéissance, de discipline et de zèle sacerdotal.

Ces belles dispositions sont vite affaiblies.

Plusieurs remèdes ont été proposés. Les nombreuses associations sacerdotales que chacun connaît ont été d'un grand secours pour que la vie spirituelle ne soit pas annihilée. Les prêtres adorateurs, l'Union apostolique, les prêtres de saint François de Sales, les prêtres du Sacré-Cœur ont poursuivi le même but : maintenir par l'Association la ferveur première.

Un des grands facteurs de la décomposition spirituelle qui s'opère dans l'âme du prêtre séculier, c'est l'isolement. Ces associations empêchent un peu l'isolement, mais pas complètement. Pour ne pas être dans le monde un isolé, il faut appartenir à une famille. Il en est de même en spiritualité. L'isolement est certainement moins complet quand on appartient à une famille religieuse...

Comment le tertiaire prémontré est-il aidé par ses frères du Premier Ordre au courant de vie spirituelle ? Disons que, à part l'oblature de saint Benoît et le Tiers-Ordre prémontré qui rattachent à une abbaye et qui, par conséquent, font du tertiaire le fils spirituel du Père Abbé, le frère des religieux du monastère, dans les autres Tiers-Ordres, surtout s'il s'agit de la Fraternité sacerdotale, on est isolé. Je prends, par exemple, le Tiers-Ordre franciscain. Vous n'appartenez pas à un monastère, mais à une Province. Un Père de la Province viendra vous faire une conférence tous les trois mois. Je ne parle que du Tiers-Ordre sacerdotal. Autrement, les fraternités paroissiales font des tertiaires de véritables religieux laïques qui se serrent les coudes. Au point de vue personnes laïques, tous les Tiers-Ordres se valent pour amener un véritable courant de vie spirituelle...

Pourquoi, à mon humble avis, le Tiers-Ordre de saint Norbert est-il préférable pour les clercs ? Le petit Coutumier de Mondaye nous dit : « Le prêtre (diocésain) s'acclimate dans cette abbaye silencieuse et priante dont les membres ont les mêmes préoccupations que lui et les mêmes réactions pastorales...

« Désormais, le tertiaire est adulte, c'est-à-dire conscient au maximum compatible avec la faiblesse humaine, des engagements qu'il a pris en toute connaissance de cause en un contrat public; il doit (il l'a promis) : travailler à la conversion de ses mœurs — l'amendement de sa vie — l'observance toute sa vie des commandements de Dieu et des obligations des clercs. Dans cette appartenance à un grand Ordre, continue le petit Coutumier, le prêtre ou séminariste tertiaire doit puiser toujours, puiser plus de force pour vivre son sacerdoce. Il doit être diocésain par excellence, aimer et SERVIR son évêque, père de son sacerdoce, ses frères du diocèse (chair de sa chair et os de ses os), son Église diocésaine dans toutes ses dimensions, charnelles, culturelles, spirituelles, et, par

dessus tout, le peuple à lui confié. » Une feuille de régularité l'aide à centrer son sacerdoce sur l'essentiel : l'Eucharistie, la louange divine, le ministère pastoral, l'évangélisme sacerdotal.

Difficultés

Malgré ce désir commun, cette vie n'est pas un état, les modes d'insertion dans une communauté seront donc fort divers. Cette diversité entraîne des imprécisions qui ne facilitent pas toujours la fidélité de l'engagement des membres, pas plus qu'elle n'assure l'existence de la communauté elle-même. Il ne faut donc pas s'étonner d'entendre nombre de nos lecteurs nous dire leurs aspirations communautaires et confesser les difficultés de leurs expériences :

> On insiste souvent sur la vie communautaire, mais cette vie est souvent difficile. C'est alors que nous cherchons Dieu dans la solitude pour refaire nos forces.

Un petit nombre dénonce les méfaits d'un certain grégarisme. Ils redoutent la dissolution de la personnalité dans la communauté. On peut toutefois rester sceptique devant de telles objections. Le grégarisme ne semble pas être la tentation majeure de nos Français. C'est plutôt l'individualisme. Ces accusations cachent peut-être un véritable manque de générosité : car il est vrai que les exigences de la vie communautaire réclament un don qui va loin.

Un prêtre signale un danger plus grand : le manque de réalisme. En ces matières, l'imagination vagabonde facilement. Sans aller jusqu'au rêve de communautés paradisiaques, elle peut nous entraîner au delà des possibilités réelles des êtres que l'on entend réunir. Ce défaut peut en faire naître un autre : l'impatience. Il faut se garder de brûler les étapes et d'engager trop vite ce qui doit être longuement préparé.

Le courant qui me semble entraîner le plus fortement la vie spirituelle des chrétiens avec lesquels j'ai été en contact est l'aspiration communautaire. C'est elle, à mon avis, qui caractérise l'effort liturgique de beaucoup de paroisses : chants, dialogues avec le prêtre, lectures en langue vulgaire remplaçant en partie le missel individuel et accent mis sur la communion. Je la retrouve chez les élèves du petit séminaire dans leur attachement aux équipes. Elle anime un certain nombre de groupes d'Action catholique. Enfin, elle me semble être le principal motif de l'attrait de la Mission de France. On peut, je crois, y discerner une évolution en ce sens qu'après une période d'enthousiasme, on s'est rendu compte des difficultés et on travaille avec plus de réalisme là où l'effort n'a pas été abandonné.

L'apport spirituel

Il semble que, de nos jours, ce besoin communautaire soit chez les chrétiens la forme d'un plus profond besoin de Dieu. Pour beaucoup, elle est la garantie de leur progrès spirituel et de la fidélité à la grâce.

Ce besoin procède d'un sain réalisme. D'une part, les sollicitations du Saint-Esprit éveillent dans bien des cœurs le désir d'une vie spirituelle plus profonde ; d'autre part, les âmes les plus touchées par cet appel de Dieu font rapidement l'expérience de leur misère et de leur faiblesse. L'exemple de la prière est typique. Beaucoup désirent prier, nombreux sont ceux qui voient la nécessité d'une prière où l'on rencontre la Personne du Christ, mais les résolutions tournent vite aux velléités. Beaucoup désirent faire œuvre de charité, mais, isolés, ils oublient. Pour rester fidèles aux exigences que Dieu révèle dans le secret des cœurs, nos contemporains sentent de plus en plus le besoin d'une *appartenance spirituelle* à une communauté. Elle est pour eux à la fois l'instrument de la grâce, le milieu favorable à la générosité et le plus sûr asile contre l'angoisse mauvaise de l'instabilité. Il n'est donc pas étonnant de les voir rechercher ces groupes

comme la condition même de leur survie spirituelle et le gage de leur progrès.

Il est de la nature de toute société de permettre à l'homme une fin qu'il ne peut atteindre par ses forces individuelles. Il n'est donc pas étonnant que Dieu ait suscité chez nos contemporains ce sens communautaire qui les relie au milieu nécessaire à leur vie spirituelle. Ce que vivent plusieurs demeure au-dessus de l'individu et exerce à son égard un rôle d'exemple, une attraction qui facilite sa croissance.

L'ensemble des réponses nous aide à discerner les conditions nécessaires à la fonction spirituelle de ces communautés.

COMMUNAUTÉ HUMAINE ET COMMUNAUTÉ SPIRITUELLE

Ces deux réalités ne s'opposent pas. L'une peut être la base et comme la vérification de l'autre. Il importe cependant de se garder de l'illusion qui nous porte à croire qu'une communauté chrétienne est réalisée lorsque des chrétiens sont ensemble ou attelés à la même tâche. De simples affinités humaines, des goûts communs peuvent nouer des groupes qui ne seront pas forcément des communautés remplissant le rôle que nous venons de décrire. Pour qu'existe une communauté spirituelle, il faut qu'existe un *échange spirituel*, que chacun y donne et y reçoive, qu'existe (consciemment ou inconsciemment) cette communion des cœurs. Les communautés spirituelles doivent être en quelque façon des images sensibles de la communion des saints. Une équipe de travail n'est pas forcément une communauté chrétienne.

COMMUNAUTÉ OUVERTE ET PETITES CHAPELLES

L'esprit de chapelle est la tentation permanente des communautés. Cette déviation a pour racine la confusion précédemment dénoncée. Dans la mesure où une communauté se lie par des affinités naturelles, elle demeure fermée à ceux qui n'entrent pas dans l'ordre de cette harmonie. On pressent dans certains grou-

pes chrétiens l'ambiance d'une bonne camaraderie. On la prendrait volontiers pour de la charité, mais son unité est tout extérieure et, ce qui est pire, elle demeure close à de nouveaux apports. Cette unité n'est pas dynamique. Elle ne vient donc pas de Dieu, car l'unité qui vient de Dieu est *conquérante*, assimile sans cesse de nouveaux éléments, elle livre les barrières des seules harmonies humaines pour assimiler aussi les différences. Les petites communautés chrétiennes doivent se former à l'image de la communauté ecclésiale et participer du même coup à son caractère catholique.

COMMUNAUTÉ DE FONCTION ET COMMUNAUTÉ DE VIE

Dans la mesure où le principe qui noue les liens d'une communauté atteint plus profondément l'état de vie des chrétiens, cette communauté nourrit leur vie spirituelle. L'homme peut exercer diverses fonctions, certaines sont secondaires, d'autres constituent son devoir d'état. Les communautés professionnelles seront préférables aux communautés qui trouvent leur point commun dans des activités secondaires. Les communautés d'état ou de vie, sacerdotales ou familiales, touchent plus profondément la vie des chrétiens qu'elles engagent. Il est donc normal d'insister plus spécialement sur le développement de ces deux types de communauté. C'est là aussi la raison de leur fécondité spirituelle : dans la mesure où nous sommes liés par ce qui conditionne notre vie spirituelle, notre progrès dans la vie de la grâce en est pour ainsi dire garanti.

Dialogue avec des Missionnaires

Pour rompre un instant l'ordonnance un peu fastidieuse du dépouillement de cette enquête, nous rapportons ici une conversation que nous avons suscitée entre les membres d'une équipe missionnaire. Elle s'est déroulée à l'issue d'un repas : elle garde le caractère libre d'un propos de table. Deux des protagonistes ont une longue expérience apostolique dans les milieux déchristianisés :

G. M. — Il est certain que si l'on veut réfléchir profondément sur l'apostolat, il faut dépasser le plan de la technique de tel ou tel apostolat. Il faut aussi dépasser le niveau de l'engagement concret du chrétien et du militant pour prendre conscience des racines profondes de l'apostolat.

M. C. — Je crois qu'une équivoque commence un peu à se dissiper : une mauvaise conception des rapports de la vie apostolique et de l'union à Dieu. De soi, l'apostolat n'est pas une perte d'énergie spirituelle, une dévalorisation; de même la pastorale, l'administration des sacrements et, d'une façon peut-être plus visible, la prédication.

G. M. — C'est tout à fait exact.

J. D. — Je suis d'accord. Mais il faut faire attention : qu'entend-on exactement par apostolat ? Il me semble qu'il y a toute une activité extérieure qui ne mérite pas ce nom. De même qu'il y a des temps forts dans la vie spirituelle, la messe ou l'oraison, il y a aussi des temps forts dans l'activité apostolique. Chacun sent bien lorsqu'il tourne à vide ou à plein, lorsqu'il prêche le Christ ou lorsqu'il se prêche lui-même. Il y a une grande difficulté, par exemple, quand je confesse, je sais très bien quand j'y vais de mon petit jus ou lorsque je me donne. Et, quand je me donne, je sens que le Christ est tout près de moi. Je n'ai pas la

sensation d'une déperdition d'énergie, au contraire. Le soir, quand je fais mon examen de conscience, j'éprouve cette sorte de paix d'avoir à ce moment-là trouvé le Christ dans ma journée, juste au moment où je le donnais aux autres. Mais ces moments-là sont rares. Nous pouvons nous agiter toute la journée au service du Seigneur et ne faire vraiment et profondément œuvre apostolique qu'une ou deux fois, peut-être pas du tout, et alors j'ai l'impression d'un vide. Quand je n'ai pas donné le Christ, c'est à ce moment que j'ai vraiment la sensation d'une déperdition spirituelle.

G. M. — Oui, c'est vrai. Il ne faut pas croire que toute activité est apostolat. Mais il y a vraiment apostolat quand je donne le Christ. C'est très difficile de donner le Christ, de faire rencontrer la personne et le Christ, de le faire saisir dans tout son absolu. Si le Christ est une Personne vivante en moi, alors je peux donner le Christ. Je peux faire vraiment de l'apostolat. Les militants ne s'y trompent pas. Ils ne rencontreront le Christ que si je l'ai rencontré moi-même et, pour cela, il faut la prière et l'union à Dieu. Cela ne vient-il pas de ce que, dans la prière, nous essayons d'aimer le Christ et qu'il n'y a que l'amour qui est vraiment réaliste, qui touche une personne dans tout ce qu'elle a d'absolu comme une source d'amour qui ne demande qu'à rejaillir sur moi.

C'est à cette condition que l'on peut présenter la personne du Christ, la donner, la faire aimer. On a trop tendance à montrer le Christ ceci ou le Christ cela, le réalisateur de la justice sociale.

M. C. — De même que la bourgeoisie du siècle passé était tentée de présenter parfois le Christ comme la garantie d'un ordre moral. C'est cela, bien sûr, mais c'est plus, car la véritable garantie de l'ordre moral, c'est l'amour qui m'attache à Jésus.

G. M. — Je suis tout à fait d'accord. D'où l'importance de la messe, de l'union à Dieu, de l'oraison et de tout ce qui peut nous attacher au Christ.

J. D. — J'ai l'impression que nous donnons souvent aux gens qui viennent nous trouver des formules, des recettes, des techniques. Ceux qui ont des ennuis, par exemple, ou des tentations graves, s'entendent dire : il faut faire ceci, puis cela; s'y prendre comme ci, comme ça. On leur donne de bons conseils enfin, mais ils restent un peu sur leur faim, car on ne leur donne pas suffisamment la raison pour laquelle il faut suivre ces conseils. *Si on leur donnait le Christ,* j'ai l'impression qu'ils s'en retourneraient plus apaisés.

A. B. — Oui, mais on risque dans ce cas-là de décoller un peu de la situation concrète. Ils sont venus nous demander des choses bien précises. Si on reste dans le général, aura-t-on répondu à ce qu'ils nous demandaient ?

G. M. — Non, vois-tu, il faut faire tout ensemble. Peut-être passeras-tu la majeure partie de l'entretien à leur donner des con-

seils, à les aider à prendre leurs difficultés dans le détail, mais si, à un moment ou à un autre, tu n'es pas arrivé à les mettre en présence du Christ, je crois que tu as manqué ton coup. Il faut leur dire POURQUOI ils doivent faire tout cela. Ce n'est pas une affaire de règlement à suivre uniquement, c'est une loi qui vient de l'amour du Christ.

J. D. — Oui, c'est bien vrai, et souvent on les déçoit. L'autre jour, un jeune militant de dix-sept ans est venu me trouver. Il travaille en usine en milieu moral des plus lamentables. Il a fait sa première communion. C'est tout, je crois, mais il est vraiment très accroché au Christ. Il m'a expliqué qu'il se sent de plus en plus uni au Christ et cela pour ainsi dire à travers même les misères de ses camarades. Il a de plus en plus envie de s'attacher au Seigneur pour être dans son milieu vraiment quelqu'un qui, au moins, aime le Christ. Je me suis bien rendu compte en lui parlant que je pouvais lui donner toutes sortes de conseils, mais il aurait été vraiment malheureux, je crois, de ne recevoir que cela. Il venait vers le prêtre pour lui demander un contact avec le Christ pour se recharger spirituellement auprès de lui. Cela m'a fait beaucoup réfléchir. Je vois maintenant combien il est nécessaire pour un vrai prêtre d'être, lui-même, attaché au Christ et uni à lui. Ce qui me semble étonnant, c'est qu'on ait pu enseigner que l'union à Dieu un peu profonde, c'était pour les parfaits, les autres devaient se contenter d'une religion au rabais.

M. C. — Certains disaient même que le Saint-Esprit avait une double action, intense pour les uns et de qualité moindre pour les autres.

J. D. — Quelle erreur! Pour attirer vers cette unique vie divine, le prêtre devrait toujours vivre dans la foi. C'est par la foi qu'on s'attache au Christ et, celui qui vit de sa foi, il fortifie la foi des autres et les attache vraiment au Christ. Mais c'est très difficile de vivre vraiment DE sa foi.

G. M. — Cela suppose qu'on n'élimine pas les difficultés, mais qu'on les plonge dans la lumière du Christ. Le véritable apostolat consiste à donner le Christ. Comment pourrait-on le donner si on ne le possède pas d'abord, et d'une façon vivante, débordante? Il faut que le Christ sorte de soi presque malgré soi.

J. D. — Oui, mais cela suppose une drôle de purification, un véritable « rabotage ».

M. C. — C'est au fond ce qu'a dit saint Jean de la Croix. Mais ce qu'il y a de formidable, c'est que sa doctrine des purifications passives est souvent mal comprise. Elles doivent s'opérer par les circonstances. La vie apostolique est plus apte que toute autre à nous mettre dans des circonstances qui sont pour nous de véritables lessives.

J. D. — Je suis tout à fait d'accord, mais il faut être attentif à ces circonstances.

M. C. — Comme tout ce qui regarde la vie intérieure, cela dépend d'une lumière qui est, elle aussi, une grâce autant que la conjoncture dans laquelle le Seigneur nous met pour devenir l'instrument plus adapté de sa Parole.

G. M. — Au fond, il y a tout un équilibre à garder entre les exercices que l'on peut faire, la gymnastique, pourrait-on dire, et le nettoyage que le Seigneur opère dans nos cœurs par la vie apostolique elle-même.

Témoignages

Nombre de nos lecteurs font le bilan spirituel de leur engagement dans l'Action catholique.

Certains, venus d'un christianisme élémentaire, ont découvert l'Évangile étudié dans les cercles. Ils ont pu ainsi profiter de richesses spirituelles que ne leur avait pas données un catéchisme peu adapté. D'autres, embarrassés dans les détours d'un dogmatisme intempérant ou paralysés par les liens d'un rigide moralisme, ont trouvé dans ce contact avec l'Évangile l'occasion d'une grande simplification. Ceux qui ont saisi le sens profond de l'exigence apostolique ont senti là une exigence de dépassement. Ceux qui se confiaient trop dans l'efficacité humaine ont dû reconnaître que le Royaume de Dieu n'arrive que lentement et que le Père, comme un bon vigneron, purifie les sarments pour leur faire porter davantage de fruits. Nombreux sont ceux qui ont saisi, dans la mesure de leur don, cette vérité essentielle de la vie apostolique : on ne peut être Porte-Parole de Dieu que dans la mesure où cette même Parole divine, souverainement efficace, a fait en nous son travail de purification et de re-création. L'action apostolique des laïcs semble donc s'orienter vers une conscience plus impérieuse de ses exigences spirituelles. Le témoignage suivant est particulièrement intéressant :

D'après mon âge (soixante-cinq ans), vous comprendrez que je

suis venue tard aux nouvelles formes d'apostolat. Pour vous donner la note juste, j'ai chanté à pleine voix : « Je n'ai qu'une âme qu'il faut sauver », et essayé de mettre en pratique ce conseil tombé du haut de la chaire : « Une femme est tout près d'être parfaite lorsqu'elle ne connaît que deux chemins : celui de sa maison à l'église et celui de l'église à sa maison. » Inutile de dire que j'étouffais là-dessous.

C'est un cercle d'A.C.I. qui a réveillé ma foi somnolente. Là, j'ai découvert le Christ, approfondi la doctrine et pris connaissance de la mesure spirituelle et matérielle de l'humanité. Sans effort, j'ai repris la pratique de la direction puis de l'oraison (presque abandonnée depuis longtemps) et suis restée stupéfaite de constater que tout avait changé autour de moi. Mon cercle est toujours pour moi un très grand enrichissement, car, après avoir tout reçu, j'ai la joie de pouvoir donner un peu maintenant.

Entre temps, j'ai découvert la Bible. Découverte émerveillée. Son étude a absolument modifié ma mentalité. J'ai compris le vrai sens de la vie, les proportions du monde et la modeste place que j'y occupe. Et, surtout, aidée par la lecture de *La Vie Spirituelle*, je découvre chaque jour un peu plus, de clarté en clarté, ce qu'est le don de Dieu et son amour pour nous.

... En résumé, je trouve efficaces ces nouvelles formes d'apostolat en ce qu'elles s'adaptent à la vie mouvementée actuelle. A condition cependant que ceux qui les emploient évitent pour eux-mêmes l'éparpillement, l'agitation, le bavardage, car le chrétien a besoin de recueillement, de silence et de solitude pour mener à bien l'œuvre de Dieu.

Une autre a trouvé aussi dans l'Action catholique une exigence semblable de vie spirituelle plus profonde : après avoir décrit les tentations de l'Action catholique et l'avoir ainsi louée :

> Mais, pour être juste, il faut ajouter que ces *mêmes éléments* mènent vraiment des vies chrétiennes dignes de toute admiration, générosité, charité, intégrité de vie et vie conjugale qui laissent bien loin derrière eux la petite vie médiocre de l'ensemble des générations.

elle décrit ainsi son attirance pour la prière et une vie toute inspirée par la charité :

> Le courant qui me paraît répondre à mes aspirations et aux exigences concrètes de ma vie ? Je puis dire que je l'ai trouvé dans la spiritualité carmélitaine.
>
> Ce que j'ai découvert dans cette spiritualité qui, apparemment, semble plutôt le fait de religieux que de laïcs ?... Un plein épa-

nouissement de ma vie spirituelle... cherché depuis de longues années... en vain.

Elle repose, en effet, sur deux bases extrêmement simples, mais si vivantes ! Présence de Dieu et oraison. « Commerce d'amitié » selon la définition de sainte Thérèse. Ces deux principes qui n'en forment, au fond, qu'un seul sont une lumière qui s'adapte merveilleusement à nos vies de laïcs, même les plus surchargées, car « oraison » ne veut pas dire consacrer des heures à la prière, mais quelques temps forts, qui seront, parfois, quelques minutes seulement, pour rétablir le contact, intensifier le « commerce d'amitié », celui-ci devant se prolonger tout le jour, à travers les actes les plus divers, du plus matériel jusqu'au plus spirituel.

Naturellement, ce commerce d'amitié est entretenu par l'oraison, mais également par tous les moyens que vous appelez traditionnels : et d'abord, les sacrements : confession, communion fréquente, messe, direction, retraites, récollections, lectures spirituelles, mais cela dans la mesure de nos possibilités, car, *devoir d'état* toujours premier servi.

Bien loin de fausser le sens de la vie laïque, comme on le craint souvent, en l'entraînant dans des chemins de faux mysticisme, cette spiritualité est un appel incessant vers un accomplissement de plus en plus total de tous les devoirs, de toutes les tâches du milieu dans lequel Dieu nous a placés, aussi bien familiaux que paroissiaux qu'Action catholique ou sociale. *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu... et le prochain comme toi-même...*

Qu'est-ce qui peut nous mettre davantage dans la vie que ce commerce d'amitié ?...

Cette spiritualité est-elle le fait de quelques âmes seulement ? Nous avons eu quelques expériences qui nous ont permis de juger des réactions d'un auditoire de petite ville comme la nôtre à des conférences sur la doctrine de saint Jean de la Croix, données dans une chapelle qui s'est trouvée trop petite pour contenir l'auditoire de plus en plus nombreux... une véritable découverte.

Cet appel à la vie intérieure issu de l'exigence apostolique n'est nullement une fuite, C'est une lumière qui éclaire le monde d'un jour nouveau. Dans cette clarté, il apparaît lui-même comme une source de prière, car la grâce nous fait alors saisir la réalité spirituelle des choses les plus matérielles. L'expérience de la vie ne suffit pas, mais l'expérience spirituelle du monde est la source d'un profond enrichissement. Ce qui est vrai pour l'Action apostolique des laïcs se vérifie mieux encore pour la vie sacerdotale. Les articles de M. l'abbé Lochet ont montré combien le travail apostolique était source de sainteté, à condition qu'il s'agisse de

vrai travail apostolique et non pas d'un activisme stérile. Le témoignage d'un jeune prêtre de la Mission de France vient confirmer cet enseignement :

> Le plus important dans mon évolution depuis dix ans a été la découverte du monde comme source de prière, par sa richesse souvent (une confession de chic gosse, une confiance de militant, un garçon qui entre au séminaire en se donnant tout entier, le dévouement obscur d'une mère ou d'une femme même sans christianisme explicite...), plus encore par sa pauvreté et tout cet appel au Christ qui y est inscrit comme en creux. J'ai énormément prié sur la détresse spirituelle (matérielle aussi parfois... c'est souvent tellement lié en fait...) des gens que j'ai connus en stage de vacances, de mes garçons du lycée de Deauville, des gens de mon quartier en paroisse à Paris, des gosses du catéchisme (par conséquent, films et romans m'ont été également des impulsions spirituelles par le contact qu'ils ont pu me donner avec la détresse du monde : *Voleur de bicyclette, Sciucia,* etc.), et parfois sur tout ce qui a pu manquer à la Mission pour réaliser pleinement sa vocation.
>
> Je me suis aperçu, et je m'aperçois de plus en plus que c'est dans le désarroi, l'impuissance, l'échec, le dépouillement où on n'a plus rien que la foi au Christ Sauveur... C'est dans ces moments-là qu'on rencontre le Seigneur (cf. tout spécialement l'été dernier la fermeture du Séminaire, etc...). Et, pourtant, je me refuse à une mystique de l'échec. Il faut viser à réussir parce qu'il faut viser à ce que le visage spirituel du monde change. Il faut trouver ce pour quoi on est compétent et (dans les limites de l'obéissance, bien sûr) laisser aux autres ce qu'on n'est pas capable de faire.
>
> Le ministère et l'enseignement comme tels sont pour moi toujours enrichissants (ou presque) : administration des sacrements, prédication, classes à faire, cela me fait souvent rencontrer le Seigneur et me pose des exigences d'autant plus fortes que je prétends en parler aux autres.

Le cri de la misère

L'ACTION CATHOLIQUE a eu l'inestimable avantage de mettre devant la réalité de la misère des âmes de bonne volonté que menaçait l'inconscience de leur isolement. Nombreux sont nos lecteurs qui nous décrivent cette découverte comme un choc spirituel définitif :

> Importance déterminante de la Route aux environs de 1938-1940 (j'avais alors dix-huit-vingt ans) qui m'apprit à redécouvrir le sens de l'Église (par ses pèlerinages, effort liturgique) et en même temps me fit découvrir la misère spirituelle et matérielle, car nous nous occupions complètement d'un patronage à Villejuif.

Un autre lecteur considère même cette révélation comme un des courants essentiels qui lui semblent entraîner la vie spirituelle des chrétiens de nos jours :

> Un courant actif et dynamique entraîne les jeunes chrétiens à s'occuper du mieux-être des milieux défavorisés. L'efficacité de leurs entreprises et leur caractère spectaculaire rendent leur rayonnement important. J'ai des frères engagés dans les problèmes du logement, qui ont à leur actif des réalisations importantes. Les jeunes de notre ville sont attirés et donnent généreusement de leur temps et de leur personne au service de leur prochain. Cela les sort de leur égoïsme, les met en contact avec des problèmes humains, aiguise leur sens de la justice. Les plus réfléchis sentent pourtant que cette amélioration des conditions matérielles ne comble pas les besoins humains profonds, la vraie détresse des « a-religieux ». Ils comprennent alors le prix des valeurs spirituelles et tâchent de mieux vivre du Christ eux-mêmes pour le faire connaître. Les autres ont peu d'influence religieuse, car leur objectif essentiel est de généraliser le bien-être matériel dont ils jouissent eux-mêmes et dont ils ne sauraient se passer.

Une religieuse vient de nous dire comment s'est opérée sa rencontre personnelle avec le Christ, sa découverte de l'action

du Saint-Esprit dans nos cœurs et de l'esprit d'enfance qui nous reporte sans cesse vers le Père. Elle ajoute :

> La découverte de l'Église et l'angoisse apostolique m'ont été données peu après.
> Enfin, et je considère cela aussi comme une très grande grâce, la révélation de la misère matérielle et spirituelle de nos frères les hommes m'a déchiré l'âme il y a un peu plus d'un an à la lecture du livre de Gilbert Cesbron : *Les saints vont en enfer*. J'étais bouleversée. Ce choc-là ne s'est jamais atténué... et il a été renouvelé en profondeur il y a deux jours par la parole de l'abbé Pierre entendue à l'Institut Catholique.

Un correspondant relie étroitement les exigences du témoignage apostolique à l'appel de la misère de l'humanité :

> Les âmes attirées dans ce « courant spirituel » sont de véritables apôtres qui comprennent la nécessité d'une vie ascétique sérieuse, la pratique d'une pauvreté évangélique réelle qui leur fait réaliser et partager vraiment les privations de ceux à qui elles veulent faire du bien.
> Elles répondent ainsi, comme l'indique le 3° de votre question, « aux exigences du témoignage apostolique » et à « l'appel de la misère spirituelle et matérielle de l'humanité », évitant dans leurs rapports avec les victimes de cette misère toute attitude, toute parole ou geste qui tendrait à donner l'idée d'un désir de patronage ou même une influence sur la liberté individuelle de ceux qu'elles veulent secourir. Par exemple, je n'ai pu m'empêcher d'admirer telle d'entre elles offrant amicalement des cigarettes à un porte-faix de gare qui lui avait fourni un renseignement. Ce geste fit certainement grand plaisir au brave homme si on en juge par le large sourire qui éclaira sa figure en acceptant les cigarettes.

Ce témoignage est particulièrement intéressant. En rappelant la pratique d'une pauvreté évangélique réelle, il nous remet en présence de cette exigence d'authenticité qui caractérise le renouveau de la vie chrétienne de nos jours. On pourrait d'ailleurs développer les liens étroits qui rattachent ce besoin de la pauvreté *réelle* au témoignage vraiment apostolique. La pauvreté n'est-elle pas spirituellement le sens d'une étroite dépendance par rapport à Dieu ? La pauvreté matérielle acceptée et gardée est le sceau de cette attitude spirituelle fondamentale. La Bible nous parle de ces *Anawim* qui ne sont pas seulement des misérieux, mais des âmes en attente d'un salut qu'ils ne peuvent

atteindre par leurs propres forces. Ces êtres mis au ban de la société et peut-être aussi de la communauté religieuse *se confient en Dieu*, c'est là leur nom secret caché pour les hommes, mais connu de Dieu qui, seul, les appelle par leur nom. Cette attente de la subsistance quotidienne, cette confiance éperdue dans la Source de tout don, devrait être la qualité première de l'apôtre. Au delà même du témoignage de la pauvreté matérielle de l'apôtre existe une harmonique spirituelle de cette même pauvreté. L'une sans l'autre ont bien du mal à survivre, mais la plus importante est cette attente spirituelle. Elle nous donne le sens de la dépendance de Dieu dans notre œuvre apostolique elle-même. La pauvreté apostolique trouve finalement son expression spirituelle parfaite dans la parabole de la Vigne et des Sarments.

Notre correspondant met aussi l'accent sur la délicatesse qui caractérise la charité. L'horreur du paternalisme condescendant est une note spécifique de la spiritualité des apôtres de nos jours. Une certaine démagogie est même leur tentation. C'est en s'abaissant, non en s'avilissant qu'on relève, me disait un missionnaire de la banlieue parisienne. La magnanimité est une vertu chrétienne et le même prêtre très pauvre qui ramasse des vieux chiffons offre à sa pauvre communauté un repas aux bougies pour « marquer le coup », ce qui veut dire, dans son langage, affirmer la dignité permanente des Images de Dieu qui entourent une table bancale. Ces manières princières d'un pauvre parmi les pauvres fera peut-être hausser des épaules, mais Dieu cueille ces délicatesses comme d'uniques fleurs de charité.

Une lectrice nous livre une expérience bouleversante : c'est en faisant dans sa chair et dans son âme l'épreuve de la plus douloureuse des agonies qu'elle a franchi les portes du désespoir pour s'ouvrir à la souffrance du monde. On rencontre souvent chez ces âmes, marquées au fer rouge de terribles expériences, une qualité de douceur et de compréhension qui leur ouvre d'emblée le chemin des cœurs.

> En troisième lieu, la fatigue et l'épuisement quasi continuels aggravés par une grande épreuve m'ont amené à désirer la mort, non pas de façon tout à fait continuelle, mais tout de même d'une manière presque ininterrompue pendant de longues périodes (des mois). La mort, n'importe quelle mort, pourvu que ce soit fini !

Ceci ne peut être confondu avec le désespoir. Au contraire, je pense que le Seigneur peut nous mener par là jusqu'à une réelle espérance alors que rien ici-bas n'apparaît plus valable. Je ne pense pas que mon ministère en ait souffert, sinon le contact avec les adolescents (et encore, d'autres causes jouent), mais le contact avec les vieux, les malades et les écrasés de l'existence s'en est parfois trouvé placé à un plan plus vrai.

Ces quelques témoignages sur les exigences spirituelles de l'apostolat et de l'appel de la misère sont incomplets. Nous ne pouvons donner ici toutes les réponses reçues. Souvent, une brève phrase révèle un abîme de charité, une conscience aiguë de la misère, un appel à la sainteté venu du sein des plus grandes ténèbres. En retournant chacun de nous au plus profond de notre expérience, nous découvrirons facilement la place importante que tiennent, dans le progrès de notre vie spirituelle, ces terribles exigences.

■

Ici finissent les conclusions de notre enquête. Elles s'arrêtent devant cette zone de silence où la grâce pénètre les cœurs. Les vrais courants de la vie spirituelle passent à des profondeurs que nos sondages ne peuvent atteindre; nous en avons suivi simplement les directions principales en nous repérant sur les remous de la surface de l'actualité.

fr. A.-M. Cocagnac, O. P.

Figures de sainteté

Cette nomenclature n'a valeur que d'indication générale. Le coefficient de fréquence est un simple signe.

LES " SAINTS "

Thérèse de l'Enfant-Jésus	48
Charles de Foucauld	43
François d'Assise	40
Thérèse d'Avila	23
Vincent de Paul	16
Paul	10
Jean Bosco	9
Dominique	8
Curé d'Ars	7
Sœur Élisabeth de la Trinité	7
François de Sales	7
Jeanne d'Arc	7
Bernard	6
Bernadette	5
Catherine de Sienne	5
Maria Goretti	5
Norbert	5
P. Chevrier	4
Jean de la Croix	4
P. Kolbe	4
Pie X	4
Claire	3

Jean	3
Newman	3
Augustin	2
Benoît	2
P. Brottier	2
Charbel Makhlouf	2
Geneviève	2
François-Xavier	2
Thomas d'Aquin	2
Benoît Labre	1
Bruno	1
Frédéric Ozanam	1
Jean-Baptiste	1
Joseph	1
Louis	1
Louis-Marie Grignion de Montfort	1
Marguerite-Marie	1
Marie-Madeleine	1
Monique	1
Pierre	1

FIGURES SPIRITUELLES

Enfin, voici quelques figures spirituelles citées par nos lecteurs :

Abbé Godin	2
Abbé Pierre	2
Cardinal Suhard	2
Élisabeth Leseur	1
Gandhi	1
Guy de Larigaudie	1
Abbé Michonneau	1
Dr Schweitzer	1
Abbé Tong	1

Les auteurs spirituels

Nous avons relevé dans les réponses les auteurs spirituels que nos correspondants nous ont signalés. Le chiffre indique le nombre de mentions du nom qui précède : ce n'est en aucune façon un jugement de valeur définitif, mais une simple indication de l'actualité de ces lectures. Cette actualité peut venir d'une authentique impulsion de l'Esprit, elle peut n'être aussi qu'une mode passagère. Ceci explique le curieux mélange d'auteurs essentiels comme saint Jean de la Croix avec un certain nombre d'autres qui n'ont pas la même importance.

Saint Jean de la Croix	33
Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus	29
P. Voillaume	24
Sainte Thérèse d'Avila	21
Thomas Merton	23
Dom Marmion	18
Romano Guardini	17
Saint François de Sales	15
Charles de Foucauld	13
Saint Augustin	12
Saint Thomas d'Aquin	11
Imitation de Jésus-Christ	10
Saint Paul	7
P. Bernadot	6
P. Bouyer	6
Dom Chautard	6
Sœur Élisabeth de la Trinité	6
P. Garrigou-Lagrange	6
Louis-Marie Grignion de Montfort	5
P. Sertillanges	5
Cardinal Suhard	5
Saint Bernard	4
Sainte Catherine de Sienne	4

T. R. P. Eugène 4
Saint François d'Assise 4
Abbé Marc 4
P. Philipon 4
P. Plus 4
Dom Bélorgey 3
P. Charles 3
P. François de Sainte-Marie 3
P. Henry (Bréviaire des Fidèles) 3
Abbé Lochet 3
Tauler 3
Dom Bossières 2
P. Valentin Breton 2
P. Carré 2
Mgr Chevrot 2
Roland Cluny 2
Curé d'Ars 2
Jean Daujat 2
P. Dehau 2
P. Faber 2
P. de Grandmaison 2
Abbé Hasseveldt 2
Saint Ignace 2
P. Lebreton 2
P. Lucien de Sainte-Marie 2
Sainte Marguerite-Marie 2
Newman 2
Saint Norbert 2
P. Petitot 2
La Philocalie 2
Pie X 2
P. Riquet 2
Dom Vandeur 2
Dom Vonier 2
Saint Benoît 1
Bérulle 1
Saint Bonaventure 1
Sainte Brigitte 1

Sainte Chantal	1
Dom Charlier	1
P. Chevignard	1
P. Clérissac	1
Dante	1
Dom Delatte	1
Diadoque de Photicée	1
Walter Dirks	1
Dorothy Dohen	1
Jean de Fabrègues	1
Sainte Angèle de Foligno	1
Aimé Forest	1
Henri Ghéon	1
P. Grou	1
Mgr Guerry	1
P. Hamon	1
P. Henrion	1
P. Houyvet	1
Saint Ignace d'Antioche	1
Saint Irénée	1
Saint Jérôme	1
P. Joret	1
Mgr Journet	1
P. Lallemant	1
Robert de Langeac	1
Saint Léon	1
Dom Lehodey	1
P. Liégé	1
P. Neubert	1
P. Régamey	1
Ruysbroeck	1
Mgr Fulton Sheen	1
Bienheureux Suso	1
P. Vallée	1
Zundel	1

Nous donnons ici quelques noms cités par nos lecteurs. Ceux de théologiens, de philosophes, de littérateurs et de poètes se mêlent cu-

rieusement; ils constituent un rapide sondage dans les lectures de nos contemporains :

Bernanos	11
Daniel-Rops	11
Abbé Godin	7
Gilbert Cesbron	5
P. Daniélou	5
Graham Greene	5
P. de Lubac	5
François Mauriac	5
Marcelle Auclair	4
Gandhi	3
P. Meersch	3
Pascal	3
Psichari	3
Saint-Exupéry	3
Barrès	2
Léon Bloy	2
Paul Claudel	2
P. Congar	2
Kierkegaard	2
Guy de Larigaudie	2
Marcel Légault	2
Jacques Maritain	2
Yves de Montcheuil	2
Jean Mouroux	2
Péguy	2
Hervé Queffélec	2
Karl Stern	2
P. Avril	1
Blondel	1
Abbé Brien	1
K.-G. Chesterton	1
P. Chrysostome	1
Cronin	1
P. Epagneul	1
Gilson	1
P. Gosselin	1

Julien Green I
Grimau I
Hochwälder I
P. Huby I
Huysmans I
Lanza del Vasto I
P. Lebret I
Chanoine Leclercq I
J. Lecour-Grandmaison I
Malègue I
Cardinal Manning I
Thierry Maulnier I
Mounier I
P. Paissac I
Parias I
P. Perrin, s. j. I
P. Pichard I
Rétif I
P. Roguet I
Thellier de Poncheville I
Gustave Thibon I
Louis Veuillot I
Simone Weil I

LIVRES REÇUS

L'Abbé Félix Klein. In Memoriam. Bloud et Gay, Paris, 1954; 32 pp.

Benoît (Catherine) : *La splendeur des jours.* Avant-propos de M. le chanoine Leclercq. Casterman, Paris, 1954; 88 pp.; 270 fr.

Bruno de J.-M. : *Le Sang du Carmel.* La véritable passion des seize Carmélites de Compiègne. Plon, Paris, 1954; 560 pp., 21 hors-texte; 1.200 fr.

Cluny (Roland) : *France, pays missionnaire ?* Coll. « Le poids du jour ». Éd. du Centurion, Paris, 1954; 142 pp.

Combes (André) : *Sainte Thérèse de Lisieux et sa mission.* Les grandes lois de la spiritualité thérésienne. Éd. universitaires, Paris-Bruxelles, 1954; 84 pp.

Coulet (Paul, S. J.) : *Jésus, le Christ, dans nos vies humaines.* Spes, Paris, 1954; 212 pp.; 350 fr.

Courtois (Abbé Gaston) : *Saint Jean-Baptiste de la Salle.* Éd. de Fleurus, Paris, 1954; 48 pp.; 4 illustr. à la page; 190 fr.

Courtois (Abbé G.) : *Cœur à cœur avec Jésus.* 2e série : Pour l'oraison, pour l'action de grâces, pour la visite au Saint-Sacrement. Coll. « Feuillets de vie spirituelle ». Éd de Fleurus, Paris, 1954; 135 pp.

Courtois (Abbé G.) : *Si vous ne faites pénitence...* Coll. « Feuillets de vie spirituelle ». Éd. de Fleurus, Paris, 1954; 60 pp.

Courtois (Abbé G.) : *Pour converser avec le Maître.* Coll. « Feuillets de vie spirituelle ». Éd. de Fleurus, Paris, 1954; 80 pp.

Couturier de Chefdubois : *Mille pèlerinages de Notre-Dame.* Spes, Paris, 1954. 3 vol. Région A : 270 pp., 480 fr. — Région B : 240 pp.; 425 fr. — Région C : 212 pp., 400 fr.

Czernin (Wolfgang) : *Einleib ein Brot Der Kommuniongelang der Liturgie.* Verlag Herder, Freiburg, 1954; 1 vol. rel. XVIII-338 pp.; 9,80 DM.

Delarue (Georges) : *Filets d'eau vive.* Méditations sur les évangiles du missel. Coll. du Cyprès. Beyaert, Bruges, 1954; 368 pp.; 390 fr.

Dieux grecs (Les). Coll. « Prière de l'art ». Desclée de Brouwer, Paris, 1954; 1 vol. cart., 15 pp. texte et 25 illustr.; 390 fr.

Disciples et apôtres. Coll. « Prière de l'art ». Desclée de Brouwer, Paris, 1954; 1 vol. cart., 10 pp. texte et 25 illustr.; 390 fr.

Dufaur (Marguerite) : *Père Marie-Antoine, le routier du Seigneur.* Préface de S. E. le cardinal Saliège. Spes, Paris, 1954; 254 pp.; 390 fr.

Enfant (L'). Coll. « Prière de l'art ». Desclée de Brouwer, Paris, 1954; 1 vol. cart., 8 pp. texte et 25 illustr.; 390 fr.

Faivre (Nazaire) : *Le Golgotha de la Vierge.* Chez l'auteur, 2, rue Brun, Bourg-la-Reine (Seine), 1954; 230 pp.; 555 fr.

Flusin (Geneviève) : *Sainte Geneviève, patronne de Paris.* Éd. de Fleurus, Paris, 1954; 48 pp., 4 illustr. à la page; 190 fr.

Gouin-Decarie (Thérèse) : *Le développement psychologique de l'enfant.* Fides, Montréal-Paris, 1954; 180 pp.

Grolleau (Charles) et Chastel (Guy) : *L'Ordre de Cîteaux : La Trappe.* Coll. « Les grands Ordres monastiques et Instituts religieux », éd. revue et augmentée. Bernard Grasset, Paris, 1954; 210 pp.; 450 fr.

HUGHES (Philip) : *The Reformation in England*, t. II. Hollis and Carter, London, 1953; 1 vol. rel., 370 pp.; 42 s.

JOANNIS A SANCTO THOMA : *Cursus Theologicus*, t. IV. Fasciculi I-III. Desclée et Cie, Paris, Tournai, Rome, 1946; VI-608 pp.; 5.600 fr.

KOLOGRIVOF (Ivan) : *Le sacrement d'unité et de vie*. Coll. du Cyprès. Beyaert, Bruges, 1954; 60 pp.; 180 fr.

LAPEYRE (Pierre, S.J.) : *Jalons de vie spirituelle*. Apostolat de la Prière, Toulouse, 1954; 96 pp.; 100 fr.

LEFRANÇOIS-PILLION (L.) et LAFOND (J.) : *L'art du XIVe siècle en France*. Albin Michel, Paris, 1954; 250 pp.

MARCHAL (Georges) : *Essais sur le fait religieux*. Berger-Levrault, Paris, 1954; 320 pp.; 450 fr.

MARITAIN (Jacques) : *Creative intuition and art creation*. The A. W. Mellon lectures in the fine arts. Bollingen series, New-York, 1953; 1 vol. rel., 430 pp., 68 illustr.; $ 6.50.

MEYNIER (A., S.J.) : *Louanges à la Trinité*. Apostolat de la Prière, Toulouse, 1954; 80 pp.; 200 fr.

Missel romain quotidien des Bénédictins d'Hautecombe, petite édition. Labergerie, Paris, 1954.

MONTILLA (Francisco) : *Influencia de la Educacion en la vida sobrenatural*. Prologo del R. P. Francisco H. Lucas, S.J. Madrid, 1953; 180 pp.; 40 ptas.

Morale chrétienne et requêtes contemporaines, cahier en collaboration. Coll « Cahiers de l'actualité religieuse ». Casterman, Paris, 1954; 290 pp.

NIEDERMEYER (Dr. Albert) : *Aerstliche Ethik*. Herder, Wien, 1954; 1 vol. rel., 360 pp.

Office dominicain pour le temps de la Résurrection. Trad. française du bréviaire dominicain en référence à l'Écriture sainte, par S. Marie DE LA TRINITÉ, O.P., et S. ALBERT, O.P. Groupe de la Gloire-Dieu, Flavigny-sur-Ozerain (C.-d'O.), 1954.

Propre du diocèse de Lyon, traduit et présenté par les Bénédictins d'Hautecombe. Labergerie, Paris, 1954.

RIQUET (Michel, S.J.) : *L'Église et la Vierge*, t. IV, V, VI, et retraite pascale 1954. Spes, Paris.

ROCHE (Eugène, S.J.) : *Évangile de Notre-Dame et attitudes chrétiennes*. Alsatia, Paris, 1954; 94 pp.

Saisons (Les). Coll. « Prière de l'art ». Desclée de Brouwer, Paris, 1954; 1 vol. cart., 14 pp. texte et 25 illustr.; 390 fr.

SCALIA (Mgr Giuseppe) : *La Visione Beatifica della Madonna*. Edizione L'Addolorata, Mascaluzia, 1954; 130 pp.; L. 500.

SEFFER (Jean, S.J.) : *Fleur de pêcher*. Apostolat de la Prière, Toulouse, 1954; 100 pp.; 200 fr.

SHEEN (Mgr Fulton) : *Les blessures de Marie*. Mame, Paris-Tours, 1954; 60 pp.

SMOLITSCH (Igor) : *Russisches Mönchtum*. Augustinus Verlag, Wurzburg; 556 pp.

SPIAZZI (Raimondo, O.P.) : *Lo Spirito Santo nella vita cristiana*. Préface du T. R. P. PHILIPON, O.P. Massimo, Milan, 1954; 280 pp.

STEINMANN (Jean) : *Les plus anciennes traditions du Pentateuque*. Gabalda, Paris, 1954; 212 pp.

VAN ETTE (Dom Aloïs) : *Les chanoines réguliers de saint Augustin*. Aperçu historique. Imprimerie Farré et Freulon, Cholet, 1953; 164 pp.

VISSER'T HOOFT (Pasteur W. A.) : *Le mouvement œcuménique et la question raciale*. Publications UNESCO, Paris, 1954; 70 pp.; 100 fr.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME XC

JANVIER-JUIN 1954

A. L. : Le buisson ardent. Réflexions sur une conversion 190
A. M. C. : Connaître les saints : saint Philippe Néri 286
Apostolus : Laisserons-nous profaner les images ? 80
— Les silences de Dieu 284
— Déchirure secrète 379
L. Bordet : Quelques réflexions sur l'oraison mentale 140
— La modernité de saint Philippe Néri 289
Chan. Boucqueniaux : Jésus et Satan 240
F.-M. Braun : Jean-Baptiste, Précurseur, Baptiseur, Ami de l'Époux.. 5
A.-M. Cocagnac : Le mystère de la Purification de Marie 115
— Le nuage de l'inconnaissance 184
— La componction de notre temps 255
— Le livre des Anges 429
Courrier des lecteurs : A propos de l'hymne de saint Ildefonse..... 312
D. A. : Édith Stein 538
Enquête sur les courants spirituels 563
Pierre Espinosa : Psaume pour obtenir le pardon de ses péchés..... 251
Chan. Guiot : La doctrine d'amour de saint François de Sales..... 157
Hadewijch : Deux poèmes 130
H. B. et A. M. C. : Saint Benoît-Joseph Labre 420
J. D. C. : Bibliographie sur saint François de Sales 150
Jeanne la Sainte 84
Mgr Jouassard : Un portrait de la Sainte Vierge 477
Dom Juglar : La discrétion selon Dom Baker 401
R. Laurentin : Les livres de l'Année mariale 497
A. Léonard : Chercher Dieu 303
Litanies de la Très Sainte Vierge 490
L. Lochet : Dieu nous aime 46
— Le temps de la tentation 367
Michel-Marie de la Croix : La Vierge Marie et notre vie trinitaire... 469
M.-J. Nicolas : De la Vierge Mère à l'Immaculée 451
A. A. : Expériences abyssales 386
J.-A. Robilliard : Le vin manqua 28
— Les trois combats du Fils de Dieu 351
Richard-W. Rousseau : Mademoiselle de Sulfour et l'évêque de Genève. 174
S. J. d'A. : Le sacrifice d'Abraham : I 227
II 339
J. Sainsaulieu : Les symboles de l'amour de Dieu au Sahara..... 69
— Leçons spirituelles du Sahara (V) 271
— « A souffrance plus pure, plus pure connaissance » 395
G. Voisine : Premier martyr d'Océanie 513

LES LIVRES

H. Agel : Le prêtre à l'écran 445
M. Alda : De Marie à la Trinité 334
M.-M. Arami : Vivre 219
Athanasius on the Incarnation (St) 327
D. Attwater : Saints westward 108
L. Aubineau : La vie admirable du saint mendiant et pèlerin Benoît-Joseph Labre 420
J.-B.-J. Ayroles : La Pucelle devant l'Église de son temps 97
A. Bailly : A l'écoute du divin Maître 106
R. Baron : Pour que ta vie soit belle 220
D. Barsotti : Vie mystique et mystère liturgique 550
K. Barth : Esquisse d'une dogmatique 557
— Dogmatique, t. I 557
F. Baumann : Fatima et le salut du monde 509
M.-J. Belon et F. Baime : Jean Bréhal, grand inquisiteur de France, et la réhabilitation de Jeanne d'Arc 98
G. Bernanos : Jeanne, relapse et sainte 90
Bernard (saint) : Prière et union à Dieu 208
J.-M. Beslay : Notre-Dame et saint Jean Bosco 508
M. Blanc : L'enseignement musical à Solesmes et la prière chrétienne.. 212
J. Boyer : Venez, Seigneur 553
— Pour vous, Seigneur 553
— L'initiation chrétienne des petits 554
P. Broutin : L'évêque dans la tradition pastorale du XVIe siècle..... 322
Bruno de J.-M. : Le Sang du Carmel 537
Buck (J.-M. de) : Éducateurs à la dérive 552
Sr Callista : Love endureth all things 215
Calmette : Jeanne d'Arc 87
A.-M. Carré : Justice humaine, justice divine 558
F. M. Castro : Santa Teresa de Jesus 334
Catéchisme à l'usage des diocèses de France 219
F. Cayré : Dieu vit en l'homme 206
— L'originalité spirituelle du P. d'Alzon 440
Mgr Cento : Les parents et la vocation des enfants 553
F. Charmot : Présence mariale de Notre-Dame 512
Chrysostomus (Johannes) : Nechweis der Gottheit Christi 326
J. Christophe : Saint Martin, le soldat pacifique 333
H. W. Codrington : Studies on the Syrian liturgies 214
J. Colomb : La doctrine de vie au catéchisme 216
Confessions of St Augustine (The) 327
Yves-M.-J. Congar : Jalons pour une théologie du laïcat 99
Conversation avec Dieu 103
Convertis du XXe siècle 108
G. Courtois : Messes en chœur parlé 214
I. Couturier de Chefdubois : Mille pèlerinages de Notre-Dame..... 509
J. Danemarie : Saint François de Sales 333
J. Daujat : La nécessaire conversion 208
Abbé Denecheau : Chants, images et devoirs au catéchisme..... 554
J. Descola : Quintessence de saint Jean de la Croix 105
M.-M. Desmarais : Le cœur et ses trésors 106

P. Desmullier : La consécration à la Sainte Vierge 506
Dictionnaire de spiritualité. Fasc. XVI-XVII 442
Documents illustrating Papal Authority 323
D. Dohen : La sainteté des laïcs 548
P. Doncoeur : La Vierge Marie dans notre vie d'homme 404
Dom Doyère : Saint Benoît-Joseph Labre ermite pèlerin 428
A. Dupeyrat : Vingt et un ans chez les Papous 333
A. Durand et H. Holstein : Jésus-Christ maître de pensée 218
M. Durand : Guides vivants sur nos routes 110
R. Durand : Avec la Mère du Seigneur 505
L'Ecclésiastique 438
Édith Stein 538
M. Fargues : Histoire Sainte d'après les Textes bibliques 217
J. Folliet : Deuxième nocturne 557
Dr Fournée : Iconographie de l'Immaculée Conception 512
J. Galot : Le Cœur du Christ 552
F. Gaquère : Le saint pauvre de Jésus-Christ Benoît-Joseph Labre.... 428
Ch. Gasbarri : La Terra di Dio 211
J. Gautier : La spiritualité catholique 204
A. Georges : A l'écoute de la Parole de Dieu 440
H. Georges : Sans tricher 555
D. Gerlaud : Le Rosaire dans le Royaume de Dieu 332
A. Gille : Prières pour les grâces d'état 210
R. Gilly de Collières : La Vierge, messagère du cœur 508
I. Gindl : Die Grundakte des Geistes 210
Chan. Glorieux : Jeanne d'Arc, fille de Dieu 98
A. de la Gorce : Un pauvre qui trouva la joie 423
J.-B. Gosselin : Sujets d'oraison pour tous les jours de l'année 105
A. Goubely : Mon vrai Missel 330
Th. Gouin-Décarie : Le développement psychologique de l'enfant..... 555
A. Gratieux : Le mouvement slavophile 322
J. Guitton : La Vierge Marie 501
Habaquq, Abdias, Joël 439
A. Hamman : La geste du sang 535
G. Hanotaux : Jeanne d'Arc 88
R. Hasseveldt : Le mystère de l'Église 216
E.-L. Heston : Comment le Pape gouverne l'Église 323
E. M. Heufelder : Die Evangelischen Räte 331
P. Hoesl : Notre-Dame de tous les jours 512
H. Holstein et A. Boulangé : Jésus-Christ, Dieu fait homme 218
H. Holstein et D. Boumard : L'Église, Corps vivant du Christ..... 218
H. Honoré : Cinq minutes avec Notre-Dame 512
L'Imitation de Jésus-Christ 552
J. Jacques et R. Kervyn de Marcke ten Driessche : L'humour chez les saints 287
P. de Jaegher : Le Seigneur est ma joie 106
A. Jagu : L'homme contre Dieu 222
J. Jaouen : Les missionnaires de Notre-Dame de la Salette..... 509
H. Joly : La psychologie des saints 287
H. de Juilliot : Soyez douce à mon oraison 332
A. Kerrigan : St Cyril of Alexandria 326
A. S. Khomiakov : L'Église est Une 322
J. Lacroix et E. d'Oncieu : Sacrements du Christ Jésus 218
R. de Langeac : Vous... mes amis 442
J.-C. Lannoy : Nietzsche 222

L.-J. Lebret : Civilisation 330
Dom J. Leclercq : Études sur saint Bernard 324
R. Leconte : Les Épîtres catholiques de saint Jacques, saint Jude et saint Pierre 211
Dom G. Lefebvre : Prière pure et pureté du cœur 551
J. Le Jollec : Guénolé, le saint de Landévennec 108
I. Lepp : La philosophie chrétienne de l'existence 446
A. Levasti : La vie de sainte Catherine de Sienne 443
Limites de l'humain 536
Livres de Samuel 438
P. Lorson : Défense de tuer 331
J. Lortz : Der unvergleichliche Heilige 332
M.-J. Lory : La pensée religieuse de Léon Bloy 446
Lucien-Marie de S. J. : La communion dans l'attente 205
E. Maire : Trois gueux du Seigneur 424
Maria nell'economia della salute 500
Marie-André : Un paladin de la liberté 109
Marie-France : Claire Fontaine 558
V. Marmoiton : Le P. Pro, apôtre et martyr 535
N. Maurice-Denis et R. Boulet : Eucharistie 441
Méditations pour le Carême 442
M. Mellet : La Pénitence, sacrement d'amitié 207
E. Mercenier : La prière des Églises de rite byzantin 213
Th. Merton : Quelles sont ces plaies ? 104
A. Michel : Les Mystères de l'Au-delà 101
Ch. Moeller : Littérature du XXe siècle et christianisme 556
J. Montserleet : Les martyrs de la Chine parlent 536
J. Monin : Haut-lieu de France 222
L.-J. Moreau : Dieu est-il mort ? 558
Th. More : Écrits de prison 214
T. A. Murphy : The psalms of the little office of the blessed Virgin 506
J. Myrbeau : Notre-Dame de Consolation 506
P. Nagaï : Les cloches de Nagasaki 109
P. Nautin : Le dossier d'Hippolyte et de Méliton 328
E. Neubert : Marie dans le dogme 498
Nuage d'Inconnaissance (Le) 184
P. O'Reilly : Pèlerin du ciel 108
Où va la Route ? 222
A. Parrot : Ninive et l'Ancien Testament 212
L. Paul : Sir Thomas More 548
P. Paul : L'énigme religieuse des Indes 220
Pénitence et pénitences 207
E. Peterson : Le livre des Anges 429
J. Petit : Le feu qui descend 441
M.-M. Philipon : La doctrine spirituelle de Dom Marmion 550
E. Philippart : La Vierge secourable 506
J. Pieper : La fin des temps 209
P. Piron : L'humble servante du Seigneur 507
Ponelle et Bordet : Saint Philippe Néri 286
P. Ponsard : Essai sur la prière 106
R. de Prémorel : Jésus-Christ 218
Psychologie et pastorale 221
A. Ravier et A. Gerentet de Saluneaux : Jésus-Christ, vivant dans l'Église 218
E. Rideau : Présence à Dieu, présence au monde 210

R. Ridolfi : Vita di Girolamo Savonarola 107
M. Riquet : L'Église parmi nous 211
J. Riverain : Saint Benoît Labre 428
I. Rivière : Comme votre Père céleste 209
N. Salvaneschi : Sœur Claire 215
M.-J. Scheeben : La Mère virginale du Sauveur 498
— Mariologie 498
H. Schillebeeckx : De sacramentele Heilseconomie 328
P. Schoch : Le secret de Notre-Dame 506
Cardinal Schuster : La vie monastique 331
A.-V. Seumois : La papauté et les missions 325
Mgr Fulton Sheen : Dépassons-nous 105
— Le premier amour du monde 502
B. Simon : Les chiffonniers d'Emmaüs 448
D. Terraz : Au Cénacle, avec la Mère de Jésus 507
Tertullian's Tract on the Prayer 327
G. Thérouard : Sainte Marie, Mère de Dieu 507
— Proses 558
Y. Thiberge : Le plant d'oliviers 555
P. Thône : Je vous salue... ô Plénitude ! 505
J.-A. Trégastel : Révolte contre l'absurde 558
Mgr Trochu : Sainte Bernadette, la voyante de Lourdes 510
Twenty canons from the Trinity Hirmologium 213
J. Tyciak : Prophetie und Mystik 325
Une fille de Savoie sous le Tropique du Sud 333
Cardinal Valier : Philippe 287
Dom Vandeur : La Mère de Jésus au pied de la Croix 506
B. de Vaulx : Les plus beaux textes sur les missions 547
P. Virton : Enquêtes de sociologie paroissiale 445
H. von Campenhausen : Kirchliches Amt und Geistlich 328
A. von Speyr : Dienst der Freude 332
V. Warnach : Agapè 102
E. Waugh : Edmond Campion 546
Dom J. Winandy : Ambroise Autpert 334
M. Winowska : Frère Albert 443
R. Zeller : Marie en son temps 507

LES REVUES

L'Anneau d'Or (431). — L'Art sacré (435). — Bulletin of the Guild of Catholic Psychiatrists (321). — Cahiers du Clergé rural (318). — Cahiers des Universitaires Catholiques (201). — Catholic Gazette (199). — Christus (203). — Cross and Crown (32). — Documentation Catholique (319). — Études (317). — Études carmélitaines (435). — Integrity (321). — The Life of the Spirit (316). — La Maison-Dieu (318). — Prêtres diocésains (433). — Psychiatrie et vie chrétienne (320). — L'Union (319). — Vida religiosa (544). — La Vie Intellectuelle (541). — Vers l'unité (196).

Le gérant : R. P. Plé, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e.
Impr. Aubin, Ligugé (Vienne). — D. L., 2e trimestre 1954. — Impr., no 1.048.

LA VIE SPIRITUELLE

★

F.-M. BRAUN. Jean-Baptiste, Précurseur, Baptiseur, Ami de l'Époux.

J.-A. ROBILLIARD . . . Le vin manqua.

Louis LOCHET . . . . Dieu nous aime.

S. Les symboles de l'amour au Sahara.

APOSTOLUS . Laisserons-nous profaner les images ?

Jeanne la sainte.

ÉDITIONS DU CERF

JANVIER 1954

LA VIE SPIRITUELLE

paraît le 1er de chaque mois sous la direction de
A. Plé, A.-M. Henry, A.-M. Cocagnac, O. P.

★

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les abonnements partent de janvier, avril, juillet et octobre

	La Vie Spirituelle seule	Avec Supplément trimestriel	Supplément seul
Un an	1100 fr.	1750 fr.	700 fr.
Six mois	600 fr.		
Étranger	1300 fr.	2000 fr.	800 fr.
Belgique, 40, av. de la Renaissance, Bruxelles	200 F.B.	300 F.B.	120 F.B.
Suisse	16,25 F.S.	26 F.S.	10 F.S.

Le numéro (France et Étranger) : 135 fr. plus le port

CHÈQUE POSTAL :
ÉDITIONS DU CERF, PARIS 1436-36

Un don fait à la revue
en faveur des religieuses contemplatives
nous permet d'offrir à ces communautés
l'abonnement à *La Vie Spirituelle*
au prix de 500 francs.

★

Adresser la correspondance à :

ADMINISTRATION DE LA VIE SPIRITUELLE
29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e INV. 30-53

Publicité Lecomte, 24, boulev. Poissonnière, Paris-IXe
tél. : TAItbout 61-17, 52-39.